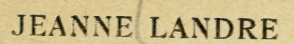

U d'/of OTTAWA
39003002221868

Juin 2-70

BADIGEON AVIATEUR



JEANNE LANDRE

ET

LIEUTENANT G*** PILOTE

(Francis Carco)

BADIGEON

AVIATEUR

Préface du lieutenant Louis Paulhan

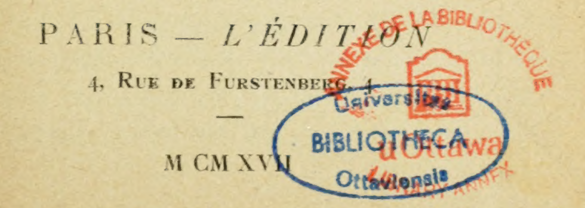
CINQUIÈME MILLE



PARIS — *L'ÉDITION*

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

M CM XVII



PRÉFACE

Mon cher ami,

Je ne pensais pas, quand je souhaitais à vos premiers vols toute la réussite désirable, que vous apporteriez dans les milieux où vous avez vécu tant de savoureuse ironie, d'humeur drôle et de fantaisie. Laissez-moi donc vous féliciter d'être devenu un excellent pilote et, encore que la littérature ne soit pas ma spécialité, d'être resté un écrivain brillant et original. Oui, ce tableau que vous tracez, dans ce livre, des écoles d'aviation est plein d'à-propos. Votre Badigeon existe. Je l'ai rencontré bien des fois, et je ne sais rien vous reprocher de l'outrance amicale avec laquelle vous lui avez donné son carac-

tère... N'oubliez pas cependant, mon cher ami, que cette sorte d'individus — qui n'est pas la seule dont l'aviation française enregistre les succès féminins — est avide, sur le front, de racheter par sa bravoure les extravagances dont elle est prodigue. Je ne vous blâme pas d'avoir fait de Badigeon le héros d'un pareil ouvrage. Il est bon qu'on sache un peu partout que les mauvais anges, comme les autres, sont capables d'apporter à la juste cause que nous défendons toute l'énergie qui les anime. On a trop fait des aviateurs d'innocents dandys. Ce temps est passé. La guerre aérienne a besoin de pilotes aventureux et résolus. Badigeon est de ceux-là. Tant mieux, mais pensez à donner à ce livre une suite. Le public vous approuvera certainement, et le plaisir qu'il éprouvera à lire Badigeon aviateur *fera qu'il réclamera bientôt avec une juste impatience à votre libraire :* Badigeon l'as. *Et tout le monde sera content.*

Je vous serre bien cordialement la main.

Louis Paulhan.

BADIGEON AVIATEUR

I

Badigeon est un grand diable maigre aux yeux jaunes. Sa bouche immense, son nez long, mince et bien dessiné, sa figure glabre, ses cheveux à la tango ne font pas tout son orgueil. Car Badigeon, par un très vieil esprit de l'arme à laquelle il appartient, est surtout fier de sa silhouette expressive et fourbue.

On l'admire à l'école. Son képi mou, qu'il porte enfoncé jusqu'aux oreilles, ses hauts bas de laine marron, sa pipe, sa ceinture anglaise, et le mince bracelet d'or qui orne son poignet droit sont célèbres, et peut-être est-ce à cause de tous ces détails que Badigeon, dont les exploits sont encore inédits,

passe auprès de ses camarades pour un « as ».

L'habitude est prise. Badigeon, l'as, a le sourire et, bien qu'on ne l'ait jamais vu voler seul depuis quatre mois qu'il distribue, sur la piste, ses railleries féroces aux débutants, personne ne s'autorise à lui reprocher son long stage comme élève-pilote.

— Il est plus difficile, déclarerait-il froidement, de rester huit mois que trois dans le patelin. Nature, en trois mois on est breveté, c'est couru. Mais, qu'est-ce que c'est qu'un pilote de trois mois ? C'est rien. Pour être un as...

On écoute volontiers Badigeon. Les jeunes trouvent dans ses discours un réconfort quand il leur arrive de bouziller un zinc, ou, selon l'expression consacrée, de le « rectifier ».

— T'en fais pas, dit Badigeon. Un zinc, c'est qu'des bouts d'bois... Tu t'en tires, c'est l'essentiel. Laisse gueuler l'adjudant d'piste. Tout l'monde casse.

Et, si l'adjudant de piste survient et engage le parleur à se « grouiller un peu

moins par terre », Badigeon met son casque et se dirige, sans conviction, vers l'appareil de double commande où le moniteur, qui l'attend, se contente d'affirmer pour lui-même :

— Ah ! voici Badigeon. On va rire.

On ne rit pas tous les jours, parce que Badigeon a pour principe de ne pas exagérer ses vols, surtout avec le pilote Floche qui, du matin au soir, charge à son bord de quelconques lourdauds qu'il transforme en chauffards d'avion.

Badigeon grimpe dans la carlingue. Assis dans le baquet d'aluminium, les pieds attachés aux pédales, la taille serrée par la courroie, il sait que, derrière lui, le moniteur Floche va commander :

— Roulez !

L'élève empoigne à gauche la manette des gaz, l'ouvre... L'appareil détale à toute vitesse. Mais, au moment précis où Badigeon tire à lui les ciseaux, Floche fait le même geste. L'appareil monte. All right !...

A cent mètres une voix ordonne :

— Réduisez moteur !

Badigeon met en ligne de vol et réduit.

— A droite !

Il tourne à droite, en inclinant légèrement l'appareil aux grandes ailes. Quelle corvée ! Deux virages à exécuter encore, deux virages à plat... Doucement... Doucement.

— Coupez !

Maintenant, c'est la descente.. Badigeon pousse sur les ciseaux. La terre arrive implacablement. La terre !

Les copains disent que Badigeon n'a peur de rien. Ils le disent parce qu'il le leur a dit. Ils n'étaient pas dans sa carlingue tout à l'heure. S'ils y avaient été, ils auraient sans doute fermé les yeux et attendu qu'un miracle ou qu'un cataclysme formidable les sauvât de l incertitude.

— Y a pas d'exemple qu'un zinc n'ait jamais atterri, affirme Badigeon, qui dégringole de son « coucou » après trois tours de piste.

Il rejoint le groupe des élèves près des hangars, et allume sa pipe.

— Ça va, Badigeon ?

— Très bien.

Et il reste digne.

Les principes de Badigeon touchent à la fantaisie pour plusieurs raisons. La première est que l'aviation n'étant pas une arme, mais un sport, il se considère comme un homme libre avant tout. Cela lui permet de se eoucher, de se lever, de découcher, de se juger malade, dispos ou « exempt de zinc » quand il l'entend. Ensuite Badigeon estime que, étant un sport, l'aviation est le plus moche des sports : parce qu'on n'a pas la sensation de la vitesse, parce qu'on n'a pas le vertige, parce que ça vole tout seul, parce qu'on doit être nerveux comme un cache-nez, et enfin, parce que...

— Mais, interroge un très candide jeune homme, pourquoi faites-vous du sport dans ces conditions ?

— J'allais vous le dire. Oui. Pourquoi ? C'est ma dernière raison.

Devant son auditoire pantois d'étonnement, Badigeon hausse les épaules et s'en va doucement.

— Bande d'outils, soupire-t-il, les v'là tous qui croient que j'm'en r'ssens pas. J'leur ai bourré l'crâne. Ce qu'ils ne savent pas, et ce qui me dégoûte, c'est que, me trouvant bientôt à la veille d'être lâché seul, mon grand principe est d'agir avec méthode. Or, par méthode, je suis arrivé à être parfaitement maître de moi et de mon entraînement. Mais les temps sont durs, l'argent est rare, et j'ai peur de faire figure, une fois breveté, d'un pauvre pilote plus fauché qu'un biffin avec mes quarante sous par jour.

Cette perspective ne l'enchante pas. Il aurait facilement la folie des grandeurs, ou, si l'on préfère, l'orgueil de son métier. Mais, sans argent, il a le chagrin de perdre dans sa propre estime. Il se sait malin, intelligent, il admet mal que la fortune favorise les imbéciles. Il sort du peuple qu'il aime et dont la compagnie l'intéresse. Il est cependant désireux d'explorer d'autres sphères. Il pense qu'aucune loi humaine ne peut l'empêcher de se signaler, ou, tout au moins, de se singulariser. La célébri-

té le tente et, avec elle, les jouissances qui sont à la portée de certains hommes. Il adore la vie, à la condition qu'elle soit belle ; les femmes quand elles sont élégantes. Il lui déplaît de ne pouvoir évoluer à sa fantaisie, ni aborder d'autorité ceux ou celles qui l'attirent. La timidité lui va mal, et il souffre de ne point la vaincre. Il attend. Quoi ? Le sait-il lui-même !... Il espère, il ne conçoit pas que la veine s'acharne à le méconnaître, Mais les jours passent, rien n'arrive, et il craint de chasser moins crânement l'ennemi, n'ayant pas goûté, avant de voler peut-être à la mort. à toutes les joies, à toutes les félicités.

Aussi, les mains dans ses poches, erre-t-il avec mélancolie sur l'immense terrain plat que les énormes machines volantes heurtent des roues en atterrissant. Il regarde, un moment tourner à 800 mètres un appareil qui amorce une spirale. Il voit rouler au sol la « cage à poule » qui va décoller. Une autre pique. Une autre vire. Les moteurs ronflent. Ces images et ces bruits lui sont familiers, et plus familiers

encore les départs zigzaguants et les arrivées sensationnelles des élèves tout récemment lâchés.

— En v'là un... Ah ! Ah ! Ah ! Qu'est-ce qu'il manigance ?... C'tte descente... Il piquera pas, vous verrez. Il va l'asseoir, son zinc.

Le visage de Badigeon se crispe. Là-bas, au bout de la piste, l'adjudant s'arrache les cheveux parce que l'appareil qu'il voit, avec épouvante, s'enfoncer plutôt que descendre, est le 9457, un zinc tout neuf qui arrive de Saint-Cyr... un zing... un...

— Rectifié ! dit Badigeon, très calme.

On court, on accourt. Très sport, dans sa carlingue, l'élève, qui vient de faucher le train d'atterrissage du 9457, attend l'engueulade de l'adjudant de piste. Il défait enfin sa ceinture, enjambe la carlingue et, la tête basse, marche au devant des « N. de D. de propre à rien, d'enfant d'malheur » qu'il essuie d'un air gêné.

— Je ne sais pas, mon adjudant... J'ai atterri sans me...

— Vous appelez cela atterrir.

Badigeon rigole. Il a l'habitude des réceptions violentes de l'adjudant, des excuses maladroites des élèves. Il rigole et s'explique sa gaité :

— Fallait s'y attendre. Donner le 9457 à Dubriffoux, un « as » qu'a pas seulement deux mois d'école ! Mieux valait l'laisser moisir un peu, ce numéro... Moi, j'm'en fous... Lâché seul, j'irai sans risque pour l'mobilier. J'ai c'métier-là dans l'sang... Et puis après ? Y a toujours c'tte sacrée question du pèze qui m'paralyse... Pas l'rond... Pas l'rond... Ça m'coupe bras et jambes. Ah ! Badigeon, Badigeon, faudra que tu trouves une marraine, mon ami !

II

— Sans blague, vous croyez qu'elle viendra ?

Badigeon se sent mal à l'aise. Son copain, Xavier de Malafère, a comploté de lui trouver une marraine chez la sienne. Car ce veinard de Malafère a déniché la pie au nid en la personne de Gisèle de Tournon.

Oh ! ce n'est pas que l'enfant lui rapporte ! Xavier n'est pas de cette école, autrement dit : il ne mange pas de ce pain-là. Au reste, il n'a besoin ni de chocolat, ni de tabac, ni de chaussettes. Il est même disposé à offrir des bonbons et des bas de soie à une âme sœur. Jusqu'à la guerre, son

temps a été uniquement employé à chercher cette âme sœur. Mais, il faut croire que la tranquillité des esprits ne lui était pas favorable. Les petites amies momentanées n'ont jamais vu en lui que son porte-monnaie. Xavier de Malafère n'eût été qu'un protecteur sans les hostilités européennes, et surtout sans sa bonne étoile qui, de la cavalerie, lui a permis de passer dans l'aviation.

Il a connu Gisèle de Tournon dans un restaurant du quartier de la Madeleine. parce qu'elle y dînait à une table voisine de la sienne, et aussi parce que le maître d'hôtel s'entendait à merveille aux présentations.

Cet homme avait le flair. Ancien gérant, réfugié à Paris, d'un café de Bruxelles, il voyait, pour la première fois, ce client et cette cliente. Cela suffisait à sa psychologie. Il avait tout de suite interprété leurs regards et, en commerçant pratique, avait jugé inutile de contraindre ces jeunes gens à recourir aux petites annonces des journaux demi-mondains.

Puisque ce sous-officier dînait seul, puisque cette Parisienne n'avait pas de compagnon, puisque leurs yeux se rencontraient et qu'ils ne demandaient qu'à se sourire, il lui était facile, à lui, d'entamer la conversation.

— Monsieur devrait prendre une crapette. C'est un entremets inédit, une création de la maison, qui a paru plaire, tout à l'heure, à Mademoiselle.

Ayant amorcé le bavardage, il avait laissé la parole à Mlle de Tournon.

— Vous pouvez y aller, c'est exquis, approuva Gisèle.

Malafère s'était empressé de suivre un avis formulé par de jolies lèvres. Ayant constaté qu'on ne l'avait pas trompé, il avait remercié la conseillère :

— En matière de gastronomie, je me méfie toujours des innovations. Je suis heureux d'avoir fait ou plutôt de vous devoir, mademoiselle, une excellente découverte.

— Oh ! le plaisir est pour moi.

Ingrats, Xavier et Gisèle ont oublié,

après trois mois de bonheur, tout ce qu'ils doivent au complaisant Vatel. On ne les voit plus au restaurant de la Madeleine, pour cette suprême raison que la maison de Gisèle est confortable et que Malafère en règle les frais.

Mlle de Tournon se trouvait en disponibilité depuis la guerre. Son ami d'autrefois avait profité des évènements pour mettre en ordre ses affaires. Mobilisé sur une voie ferrée, il avait laissé supposer à ses créanciers qu'il était dans un secteur du front et, à sa maîtresse qu'il était peut-être mort. Gisèle avait pleuré en pensant à sa modiste et à son couturier. Elle ne croyait pas à l'héroïsme d'un individu capable de rompre si facilement avec une femme de sa valeur. Elle méprisait qui la mésestimait, et cela l'entraîna assez vite à trouver du charme à de nouveaux admirateurs.

Xavier a profité de sa propension à vouloir le bonheur de qui assure sa matérielle. Gisèle l'aime pour toute la finesse qu'il n'a pas, pour la tendresse qu'il lui témoigne et pour l'insigne qu'il porte sur

sa poitrine. Il flatte son amour-propre, ce qui est un moyen de forcer la porte de son cœur, et, comme il ne manque pas une occasion de lui présenter des camarades, elle met un point d'honneur à gagner la confiance de ceux-ci. Il s'agit, après avoir capturé un garçon qui ne lésine pas sur les dépenses, de se réserver la sympathie des êtres capables de l'influencer.

Elle a mesuré l'autorité de Badigeon. Cette observation la contraint à mettre l'élève-pilote dans son jeu. Cela lui est d'autant plus facile que Badigeon s'est déclaré disposé à s'adjoindre une compagne et qu'il l'a priée de l'y aider.

— Vous savez, lui a-t-il confié, j'ai pas été habitué à faire du plat aux duchesses. Choisissez une bonne fille pas à la pose. Jolie ? Oui, de préférence... Enfin, que j'puisse la sortir... L'âge ? Pas d'importance, mais, tout d'même, pas trop d'bouteille. Bref, je vous laisse carte blanche ; faites comme pour vous.

— Comme pour moi ?

— Supposez qu'vous êtes dans ma va-

reuse, qu'vous vous appelez Badigeon, et qu'vous trouvez la vie agréable mais compliquée. Vous flairez?

— Je flaire, j'épaule mon fusil, je tire, et je vous apporte le gibier. Entendu !

Gisèle possède beaucoup d'amies, c'est-à-dire qu'elle est à peu près sûre de la joie qu'éprouverait un certain nombre de femmes à la savoir dans le marasme. Elle ne s'est pas souciée de chercher, pour Badigeon, une marraine qui ferait la coquette devant Xavier.

— Je connais mes pareilles, songe-t-elle, pour une de bien, il y a mille vipères prêtes à vous flanquer des crocs-en-jambe. C'est les copines qui nous jouent les plus sales tours. On a beau avoir l'œil sur son amant, on ne sait pas où les intrigantes ont leurs mains. Le monde est si méchant !

Toutefois, elle a tenu à se montrer charitable en cherchant, pour l'ami pauvre, une parente spirituelle, influente et désintéressée.

— J'ai chaussure à son pied, a-t-elle annoncé, un jour, à Xavier de Malafère. Qua-

rante-cinq berges, quarante mille de rentes, et un sénateur dans sa manche.

La petite fleur bleue qui embaume l'âme de Xavier a frissonné.

— Badigeon n'a que vingt-quatre ans.

Péremptoire, Gisèle a déclaré :

— Ça fera une bonne moyenne.

Et elle a organisé un dîner d'approche.

Exact au rendez-vous, Badigeon est ému. Ses fonds sont bas et depuis quarante-huit heures, il subit un odieux cafard. Il lui arrive, après avoir longtemps crané de laisser poindre son désarroi. Rien ne l'abat comme la mistoufle. Il méprise l'argent qui lui a, par son absence, causé d'affreuses désillusions. Il craint que les espèces sonnantes lui en réservent d'autres par l'intermédiaire de ceux ou de celles qui les détiennent. Certains jours, il sent en lui les instincts de ces gentilshommes d'autrefois qui, armés d'une espingole, guettaient, du haut de leur donjon, le voyageur attardé sur la route. Comme eux, il est à l'affût, et cependant sa propre sensibilité lui fait peur. Il

redoute de faiblir au moment décisif, et aussi que l'occasion ait une perruque qui lui restera dans la main. Il est gai, et, par cela même, il est bon. Depuis qu'il a l'âge d'agir, il se répète qu'il pourrait être un criminel, mais il se connaît trop bien pour ne pas ajouter qu'on le roulerait aisément. Le meilleur et le pire bataillent en lui. Il souhaite faire figure d'apache et désire également se montrer philanthrope. Son destin dépend de l'adversaire.

— En somme, conclut-il, je ressemble à tous les hommes qui vivent en contact plus ou moins direct avec les gendarmes. On se monte le cou à distance, on redevient petit garçon devant les évènements.

Il veut paraître original, cela, déjà, lui a valu d'afficher des vices qu'il ne possède pas. Pourtant, Xavier de Malafère l'admire pour le cynisme qu'il croit lui découvrir. Il est nécessaire que Badigeon ne le déçoive pas.

— Et, si elle mijotait de nous poser un lapin, votre marraine ?

Gisèle se révolte :

— Un lapin, Andrée Fleurie ?.. Pour qui me prenez-vous ? Ai-je l'air d'une poule qui fréquente les clapiers ?

Andrée ne manquera pas le rendez-vous, Badigeon peut en être sûr.

— A son âge, elle a besoin de préparatifs, dit Gisèle. Pensez un peu : c'est tout son passé qui va se décider.

Elle explique plus clairement :

— Andrée est parvenue à la fortune par des moyens que la morale s'entête à réprouver. Quand survint la guerre, elle s'apprêtait à faire une fin et, ma foi, son fiancé était acceptable. Sans cette cochonnerie d'Allemagne, tout eût bien marché. Mais, voilà t'y pas que le fiancé s'est mis à exécuter des chichis à distance. Il a gagné la croix de guerre. Maintenant il juge ce mariage indigne de ses citations. Andrée reste le bec dans ses gros sous. Mais elle n'a pas cessé d'être sentimentale. Il lui faut de la tendresse, mon cher, et, vous savez, pas de vilaines choses, du beau boniment. Elle veut qu'on lui écrive des lettres d'amour.

— Coquine ! fait Badigeon, en ponctuant ce mot d'un petit mouvement saccadé de la main.

— Bah ! réplique Xavier, ce n'est pas ça qui vous embarrasse.

— Ecrire ? Non, mais, des fois !

Badigeon a horreur de perdre son temps et préfère les besognes rapides. D'ailleurs, il n'a aucune confiance dans les effets de sa correspondance. Il est un type dans le genre de Talleyrand et se méfie de son premier mouvement. Enclin à formuler brutalement sa pensée, il lui serait impossible de réparer ses gaffes, la lettre partie. Face à face avec l'ennemie, il use de moyens plus nets. La réponse à sa méthode est, invariablement, la claque ou le baiser. Il sentira toujours venir l'une et changera aussitôt de tactique afin de s'attirer l'autre. Ces procédés ne rentrent pas dans la lutte épistolaire.

— Et puis, les oiseaux d'aujourd'hui manquent de plumes, monologue-t-il. C'est par coups d'hélices qu'ils procèdent. J'suis d'première dans la manière forte.

Il essaie de se suggestionner. La partie qui va s'engager a de l'importance.

Quand M[lle] Fleurie fait son entrée dans le salon oriental de Gisèle, il est soudain rasséréné. Cette grosse dame est naïve comme une colombe. Il remarque que la main de la marraine éventuelle tremble dans la sienne.

Andrée fait quelques façons avant d'accepter le verre de malaga que lui offre Gisèle. Elle est légèrement apoplectique et craint que son corset ne soit trop serré ou son filleul trop sévère. Gisèle observe ce trouble et échange un sourire de complicité avec Badigeon. Xavier n'est pas sans enregistrer le manège, et il s'attriste de cette entente. A l'imitation d'Andrée, il n'est pas très sûr de lui ; Badigeon, devenu maître de la situation l'épate. Il s'étonne aussi de la désinvolture de Gisèle. Cela choque ses préjugés sur la fortune d'autrui. Andrée et lui représentent plusieurs immeubles, et ce sont les vagabonds qui dirigent la danse. il écoute, d'un air ébahi, ce discours de Badigeon :

— Oui, une fois, ma famille a voulu me marier... Jeune fille délicieuse, grosse galette... Un soir de réception, je ne m'explique pas l'absence de ma fiancée. « Où est Julie ? » demandai-je à la belle-mère. « Ne vous inquiétez pas, me répondit la bonne dame. Elle s'est enfermée dans sa chambre avec le livre de dépenses. Il y a une erreur de soixante centimes dans le compte de la journée. Elle ne se couchera pas avant d'avoir tiré ça au clair. Ah ! vous pourrez vous vanter de posséder une femme économe ! » Vous comprenez bien que ces cocos-là ne m'ont pas revu.

Où diable Badigeon a-t-il pêché cette histoire ? Jamais il n'a parlé de sa famille. Quelle folie le pousse à la faire intervenir aujourd'hui et pourquoi cette incorrection de se révéler homme d'argent ?

Mais, il est évident qu'Andrée Fleurie est disposée à s'émerveiller des gasconnades de l'aviateur, et Xavier s'étonne davantage quand, après cet aveu de Badigeon : « Moi, pour vivre, il me faut du pèze, et pas rien qu'un peu », Andrée

approuve : « Assurément. D'ailleurs, avec votre allure, ce serait un crime de subir la médiocrité. »

On passe dans la salle à manger. Des fleurs enjolivent la nappe, et les victuailles dégagent de délicats parfums. Gisèle et Badigeon dînent de bon appétit. Xavier se plaint de crampes d'estomac, et Andrée de ne pas être dans son assiette. Elle s'y retrouve au dessert, à propos d'une philippine que lui propose Badigeon. Elle est certaine de perdre la gageure et, par cela même, de gagner un remercîment. Ayant beaucoup reçu, pendant sa jeunesse, elle connaît l'importance des petits cadeaux. Elle projette d'offrir une montre à son filleul. Pour ce soir elle se contente de lui proposer un tour au Bois, dans sa voiture. Ensuite, elle le déposera à la gare.

— La nuit est douce, nous irons seulement jusqu'au lac. Il faut un peu respirer après un copieux repas. Je vous promets de ne pas vous retarder.

Mais Badigeon ne se soucie pas de rentrer au camp en pleine nuit.

— Oh ! je n'en suis pas à quelques minutes près, et l'avenir est à moi.

Car il ne lui déplaît pas de prolonger une promenade sentimentale qui peut influencer sa carrière.

III

Non, ce n'est pas un rêve. Badigeon ouvre les yeux, mais il n'a pas le courage de se lever si tôt. Son réveille-matin a beau sonner, il ne juge pas nécessaire de répondre à ce vacarme. Il s'étire doucement dans son lit et savoure son plaisir.

— J'ai une marraine, répète-t-il avec force, une marraine !

Aussitôt, tout s'organise, s'aplanit. Rien ne gêne plus ses ambitions. Il voit l'école, les baraques, la piste, les appareils. Il est lâché seul. Il vole. Il atterrit. Cela l'emplit d'émotion.

— Dédé... Ma p'tite Dédé !

Badigeon n'est pas un ingrat. Il est re-

connaissant à Mlle Fleurie de l'avoir adopté, de l'avoir promené, d'avoir fait en sorte qu'il puisse compter sur elle. Pour la première fois, depuis qu'il est au monde, il a goûté à la vie facile et ouatée. Il comprend l'agrément de certaines existences et combien il est bon de ne pas prévoir le lendemain.

Parce qu'il évoque Andrée précisément, un immense besoin de bien-être et de lâcheté douillette s'empare de lui :

— Bah ! décide-t-il, les copains me porteront malade à l'appel. Je rentrerai dans l'après-midi. Je ne suis pas en forme ce matin. Rien ne presse, la guerre n'est pas finie.

Il est sept heures. Du reste, il n'arriverait pas. L'hôtel où il logeait avant la guerre, et où il a gardé une chambre, est assez éloigné de la gare. La demie sonne, puis huit heures. Badigeon se rendort et reprend le rêve de sa nuit où il l'a quitté.

Il se trouve dans un salon cossu. Les meubles brillent. Beaucoup d'or sur les

bois. Intérieur de riches bourgeois. Cela lui plaît. Des gens circulent, les femmes scintillent. Près du piano drapé d'une étoffe somptueuse, il aperçoit Andrée et Gisèle. Il circule, il parle, il est heureux, Rien ne se passe dans ce rêve, sinon qu'Andrée le dévore de ses grands yeux ronds. Quant à Gisèle...

— Allons, du calme, se conseille Badigeon dans son sommeil. Je ne vais pas lâcher la proie pour l'ombre et les quatre-vingts kilos bien tassés de Dédé pour les petits nichons de Gisèle. De la méthode, Badigeon, de la méthode.

On frappe à la porte de sa chambre. Il n'entend pas. On tambourine. Il sursaute.

— Hé! là!... De quoi ?... quel est le poison qui vient m'arracher à ma vision d'art ?

— Monsieur Badigeon, on vous demande au téléphone, dit une voix.

— Qui çà ?

— Je n'en sais rien, descendez!

Il ronchonne :

— La voilà bien la plus sale invention

du siècle ! On roupille. Ouat ! ça ne plaît pas à un lascar qui est au bout d'un fil.

Il enfile sa culotte et dégringole l'escalier.

— Allo !

— Allo !.. Monsieur Badigeon ?

— Soi-même.

— C'est Andrée, Andrée... Mon ami, vous n'êtes pas parti ?... Que je suis contente !.. Figurez-vous.

— Ma chérie !

— Grand gosse !

— Voui, ma jolie Dédé... Non, je ne suis pas parti... Je voulais vous embrasser encore.

— Vous êtes un amour.

— On le dit, moi je n'en sais rien... je... je...

— C'est pas tout ça. Vous venez déjeuner avec moi... Vous avez couché à Paris, c'était sage, et ça tombe très bien.

— Très bien, merci.

— Allo !

— Oui, je vous parle, ma Dédé... Allo ! c'est moi... Je serai précis, ou si vous le

préférez, en avance... Onze heures, çà vous va-t-il !

— Quand vous voudrez... J'oubliais... La voiture vous ramènera à l'école après déjeuner.

— Ma p'tite Dédé !

— A tout de suite... Sans faute, n'est-ce pas ? J'ai un si grand désir de vous entendre, de vous voir.

— Et moi donc !.. Oui sans faute, mon bijou. A tout à l'heure.

— Je vous attends.

Badigeon regrimpe dans sa petite chambre, si modeste. Il s'arrête devant l'armoire à glace, et s'adresse un sourire très sportif.

— Ça y est... Me voilà bien... La voiture ! Ah ! Mon poteau ! J'ai le filon ! Maintenant, si j'deviens pas un as dans les journaux, c'est que je n'mérite pas ce qui m'arrive.

Il prépare l'eau de son tub, allume une cigarette.

— Neuf heures et demie... Récapitulons... A onze heures, avenue de l'Alma... Parfait. Je vais m'habiller, faire un tour.

Et Badigeon commence sa toilette.

— Mettons-nous sur notre trente-et-un. Zut ! mes bretelles sont amochées ! Il était temps de n'plus être seul dans la vie. Ne me parlez pas des célibataires ! Ça crane, et ça met des chaussettes percées. Moi, j'suis né pour le luxe, c'est comme ça.

Il est exact à la convocation d'Andrée.

— Bonjour !

— Vous !... c'est vous !

Badigeon prend Mlle Fleurie dans ses bras, et il en est embarrassé, car la dame « a serait radiée pour le poids à l'école » déclare-t-il, *in petto*. Rien ne paraît sur son visage de cette peu charitable observation. Bien plus, ses yeux brillent, son long nez remue, et sa bouche s'occupe.

— Oh ! Badigeon.

Andrée défaille, mais elle a l'énergie de se ressaisir.

— Tenons-nous bien... Il faut.

— Voui, mon bébé.

— Racontez-moi... Vous avez été sage,?.. Vous ne m'avez pas trompée ?

— J'peux pas cracher par terre, rapport aux tapis. Mais, j'le jure !

Il l'amuse. Depuis longtemps elle est déshabituée d'un genre qui donne du pittoresque à Badigeon. Elle se croit revenue à la laïque, quand elle avait un mouchoir cousu à son tablier et qu'à la sortie de l'école les garçons lui criaient : « Eh ! là-bas, la quille au tire-jus ! » Badigeon la rajeunit. On lui a appris que le roi Salomon voulait des vierges dans son lit pour enrayer sa caducité. L'élève-pilote imitera la Sulamite, aussi se montrera-t-elle indulgente à son éducation sommaire.

Badigeon ne s'explique pas pourquoi le déjeuner est servi, sur une petite table, dans le boudoir. Il commence à comprendre quand Andrée lui désigne une place, à côté de la sienne, sur le divan.

— Bon ! bougonne-t-il. Va falloir apprendre à manger d'une main ! Encore des manies de gens distingués !

Il se tire à son avantage de cette situation nouvelle. Aujourd'hui Mlle Fleurie ne manque pas d'appétit. On peut même dire qu'elle en cultive de plusieurs sortes. Badigeon est décidé à faire honneur à ce qu'on

lui présente, et cela lui vaut des félicitations.

— Et à présent, de la tenue, lui recommande sa marraine entre le fromage et la poire. Nous aurons Gisèle pour le café.

— Ça c'est une riche idée.

— Notre amie est charmante, n'est-ce pas ?

— Un vrai trésor.

Il se reprend :

— Oh ! pour ce que je veux en faire !

— Je l'espère ainsi.

Mlle de Tournon entre en coup de vent, en même temps que le moka.

— Eh bien, mes petits agneaux, ça boulotte ?

La tête ébouriffée de Mlle Fleurie est très éloquente. Sa propriétaire tient cependant à préciser :

— Ma bonne Gisèle, je suis très heureuse.

— Si vous ne l'étiez pas, qu'est-ce qu'il vous faudrait ?

Gisèle a lancé cela sur un ton qui n'échappe pas à Badigeon. Galant, ayant

remarqué comment s'y prend Xavier de Malafère, il baise la main de la visiteuse. Celle-ci en profite pour lui pincer la joue.

— Sale bête ! siffle-t-elle, en ayant l'air de sourire.

— Vous avez raison, minaude Andrée monsieur Badigeon est une petite canaille.

— Ça, par exemple !

Badigeon ne voudrait pas compromettre à l'excès une personne qu'il eût, en d'autres circonstances volontiers respectée. Mlle de Tournon prend pitié de son embarras et met la conversation sur un terrain d'entente. On parle chiffons. on casse du sucre sur les absentes, on se confie des potins. Les aiguilles de la pendule marchent vite.

— Trois heures et demie, constate Badigeon. A quatre, je dois être à mon poste.

Il prend congé des amies.

— La voiture est en bas, le chauffeur a des ordres, lui redit Andrée.

— Vous êtes une crême.

Il part et, du trottoir, répond par un signe de pigeon vole au baiser que lui expédie, d'une fenêtre, Mlle Fleurie.

— Vous m'arrêterez avant le camp, au petit bois, dit Badigeon au chauffeur.

— Bien.

Douce et rapide, la limousine traverse Paris, puis la banlieue pouilleuse. Elle brûle la longue route grise. Voici bientôt la montée et son long virage, les deux fermes pleines d'aviateurs en négligé et, sur la gauche, le petit bois. Le chauffeur stoppe.

— Merci.

Badigeon, bon prince, donne ses derniers cent sous en pourboire et, délesté d'argent, longe un instant la ligne d'arbres qui borde les deux côtés de la voie. Il arrive. A l'école tout est calme. Il se dirige vers la chambrée où dorment les camarades, se couche, et, deux minutes plus tard, il est, en plein rêve, un homme heureux et magnifique.

— Eh ! Badigeon, Badigeon.

— C'est l'appel de cinq heures, annonce un camarade.

Il se soulève péniblement.

— L'appel ?

— Oui.

— Ah ! tout de même, il est rien culotté, l'as Badigeon, proclame un copain.

Un autre ajoute :

— Il s'amène après une fausse perme... Il ne demande rien à personne, se couche...

Badigeon reprend possession de ses esprits :

— On ne m'a donc pas porté malade ? Il cherche près de lui le petit Malafère.

— Où est Xavier ?

— A la cantine.

— Alors, on ne peut pas savoir si je suis porté malade ?

— Malade !... Si, peut-être, je crois que Malafère...

Mais voici Xavier qui s'amène, stupéfait.

— Vous !... Ah ! ça, pourquoi êtes-vous ici ? N'auriez-vous pas reçu ma dépêche ?

— Quelle dépêche ?

— Gisèle ne vous a-t-elle pas prévenu ?

— Je l'ai quittée pour venir ici. Elle ne m'a rien dit.

— J'ai fait télégraphier à onze heures. par le vaguemestre : Prévenir Badigeon exempt service quatre jours.

— Nous sommes aujourd'hui...

— Mercredi, répond Xavier. Ça fait mercredi, jeudi, vendredi, samedi.

— Dimanche permission.

— Oui. Vous êtes donc libre jusqu'à lundi matin.

— Merci, Malafère, prononce Badigeon sans s'émouvoir. Mais pouvez-vous m'apprendre pour quelle sorte de maladie je suis reconnu ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Ce matin vous n'étiez pas là, et comme vous n'y étiez pas davantage hier soir, j'avais prévenu le moniteur que vous ne vous sentiez pas bien. J'ai répondu « malade », aujourd'hui à l'appel.

— Et l'toubib ?

— Il a cru que je parlais pour moi. « Qu'avez-vous ? » m'a-t-il demandé. — Mal entre les côtes. — A droite ? — Non, à gauche, m'sieur l'major. »

— Il a coupé dans le pont ?

— Vous le connaissez. Son souci n'est pas de tirer au clair les incidents. Moi, je l'adore, ce brave homme. Il m'amuse avec

sa petite salopette d'avant 70, ses six poches, son air de « réussir l'eau bouillie. » Il aurait pu me regarder dans les yeux et m'apprendre que je ne suis pas Badigeon. Il a préféré échanger avec moi quelques phrases lapidaires : « Vous volez ? — Oui, m'sieur l'major. — Ah ! vous avez pris froid là-haut. » J'avais envie de rire tant son geste, quand il désigne le ciel, est effrayé. « Oui, m'sieur le major. Et, que voulez-vous ? — M'sieur l'major, je voudrais... — Un jour ? — Deux jours, m'sieur l'major. — Allons, on va vous mettre des ventouses. — Oh ! m'sieur l'major, croyez-vous que cela soit indispensable ?... Ne pensez-vous pas qu'avec un peu d'eau chaude, des applications..... » Je l'ai eu, comme de juste, avec un peu d'eau chaude, sa marotte. Il m'a regardé. Je n'ai pas pipé mot. Alors, il a déclaré : « Bien, bien, bien, des applications. Mon ami, je vous mets quatre jours exempt de service. Quatre jours à Badigeon. Voilà. »

Les camarades et Malafère se tordent.

Seul Badigeon demeure imperturbable.

— Tous les toubibs de l'aviation, c'est des bons crabes pour les permes, commence-t-il, mais, cassez-vous la gueule, on est propre !

— Qui parle de ça, Badigeon ?

— C'est vrai, je manque d'optimisme cet après-midi... On a des jours... Ah ! ça, qu'est-ce que vous f... tous là, à me z'yeuter comme un phénomène ? Et l'appel ?

— Manque personne.

— C'est bien extraordinaire.

— Badigeon, lance un tout jeune garçon classe 16, vous lâchez donc le zinc pour la Lorraine Dietrich ?

L'as s'est mis debout. Il est pâle, il a les traits tirés et, plus que jamais, sa silhouette a cette apparence fourbue si appréciée dans les écoles aériennes.

— Vous venez, Malafère ?

— Certainement.

Le doux Xavier accompagne Badigeon à la cantine.

Il fait beau, on ne vole pas encore à cause des remous. C'est l'heure qu'abo-

minent les élèves-pilotes, « l'heure du zinc. » Mais il y a zinc et zinc. Il suffit de choisir. Badigeon a toujours préféré la cantine aux hangars de Bessonneau. Il est chez lui dans cette cabane mal plantée au bord de la route et tandis qu'il évoque les copains attelés à la besogne ingrate de sortir trente-deux appareils sur la piste, le petit Malafère cherche un moyen discret d'amener la conversation sur son amie Gisèle de Tournon.

Il trouve difficilement. Il voudrait paraître détaché de ce qui lui tient le plus au cœur. Il tousse, il se gratte le front. Badigeon commande à boire. Enfin, comme un gosse qu'il est, Xavier demande, le nez en l'air :

— Vous avez vu Gisèle, ce matin ?

— Non, cet après-midi, à l'heure du jus, chez Andrée.

Malafère sourit :

— Oh ! le jus avenue de l'Alma, chez une femme qui a quarante mille livres de rentes !

Badigeon veut être aimable :

— Je vous félicite, vous l'avez, vous, la

fine amie. Tout à fait chic, votre Gisèle. Une ligne!... Ce n'est pas comme Andrée. Un peu pot à tabac, celle-là.

— Allons, ne soyez pas cruel.

— Vous avez raison. Dans son genre, Andrée... Et puis, elle a une auto, c'est quelque chose. Et on mange rudement bien chez elle. J'sais pas où elle a dégoté sa cuisinière, mais j'vous la recommande quand elles se seront buté dans l'chou.

— Je prends bonne note.

— Au début, je pensais que ça ne gazerait jamais. Dame, j'disais merci au maître d'hôtel.

— Gisèle était là ?

— J'vous ai dit qu'elle n'est venue qu'en cure-dent. On s'est bien amusé tout d'même.

— Ah !

— On a discuté sur un tas d'histoires, mais surtout on a beaucoup parlé de vous.

— Vrai ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous prenez, Badigeon ?

— Du même... Remettez-nous ça, avec une paille.

— Moi aussi... Alors, vous disiez que Gisèle...

Badigeon réprime sa joie. Autant que son camarade peut-être, il a du plaisir à parler de la jeune femme. Il fait des comparaisons entre la jolie frimousse de Gisèle et la pleine lune de Mlle Fleuric. Il vante l'esprit gavroche de Mlle de Tournon, sa façon de clouer les gens d'un mot, ses mains microscopiques, son pied grand comme ça.

— Elle vous adore, Xavier, résume Badigeon.

Le doux Malafère ne donnerait pas ce moment de sa vie pour un empire. Gisèle l'adore !... Il n'en était pas très sûr. Mais, dès l'instant où Badigeon le lui affirme... Du coup, il offrirait à boire à toute l'école, et volontiers paierait le champagne, une infecte bibine à deux louis que la cantinière elle-même n'ose qualifier que de mousseux extra-fin.

Badigeon vide son verre aux amours de son petit camarade.

— Les femmes...

— Oui, Badigeon.

— Qu'est-ce que je vais dire ?

Malafère demeure bouche bée. Il ne sait pas. On peut débiter tellement d'âneries sur les femmes !

— Je ne voulais rien dire, mon ami, c'est un tic. Je crois toujours avoir de fortes paroles à sortir. N'est-il pas plus simple de constater que votre maîtresse est exquise ? Je lui dois...

— Le bonheur.

— Non, mon vieux, non, Andrée tout bonnement. Je ne m'en plains pas d'ailleurs.

Le petit Malafère rit, en garçon bien élevé.

— Vous êtes rosse.

— Nous sommes rosses, vous êtes rosses, ls sont rosses... Tous les hommes sont...

— Je vous demande pardon.

— Mettons... Sauf Xavier de Malafère, tous les hommes sont...

— Des vaches ! proclame Mme Bounia, la cantinière, dont le gros bedon rond dépasse le comptoir.

— Ma pauv'dame !

— Ah ! Et pourquoi ?

Mais Badigeon n'insiste pas. Il regarde Malafère dans les yeux. Xavier comprend.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Un louis, mon vieux... Oh ! si ça ne vous gêne pas.

— Idiot !

— Dites donc, vous pourriez bien être poli.

— Voici le papier, monseigneur.

Malafère a le louis facile pour Badigeon qui le lui rend toujours.

— J'ai, moi aussi, quelque chose à vous demander, reprend l'ami de Mlle de Tournon.

— Vous ?

— Oh ! Ce n'est qu'un renseignement, un tuyau.

— Allez-y.

— L'hélice cousue directement sur la manche, là, franchement, est-ce mieux que sur le brassard ? Qu'en pensez-vous ?

— Je vous avoue, mon bon Malafère, que ça ne m'a jamais préoccupé. Oui, peut-être... Mais, j'y songe, pourquoi pas les

deux insignes l'un sur l'autre et l'macaron sur le nichon droit ? Les Italiens portent bien une hélice sur chaque bras.

— Vous blaguez toujours.

— C'est un principe. Faudrait-il pleurer pour une broderie ? Mettez donc votre insigne sans brassard. Après tout, mon petit vieux, qu'est-ce que ça peut bien f... à Maurice Barrès ?

— Je suis assez de cet avis.

— On part ?

— On part.

Les appareils font un bruit terrible. On essaie les moteurs. Déjà une cage à poule modèle 1913, s'élève à vingt-cinq mètres et fait un petit tour.

Malafère va quitter Badigeon.

— Au revoir, cher ami.

— A revoir. On a volé hier ?

— On a volé.

— Tant pis. Je pars quand même. Une idée !... Dimanche...

— Eh bien ?

— Venez donc déjeuner avec Gisèle chez Andrée.

— A quel propos? Et puis, elle ne m'en a pas prié.

Badigeon hausse les épaules et termine, avant de déguerpir :

— La belle affaire ! Voyons, mon petit, vous pensez bien que ça lui fera plaisir, puisque je vous invite.

IV

Andrée Fleurie a oubliée de lancer des faire-part à ses relations. Sa tendresse pour Badigeon n'en est pas moins officielle, et le Tout-Paris du quartier Marbœuf l'en a chaudement congratulée.

Personne ne se doute que la grosse Dédé s'entraîne elle-même sur la pente fatale. Loin de lui crier « casse-cou ! » on lui vante les mérites de son aviateur. Ces compliments vont droit au cœur de l'amoureuse. Badigeon n'a plus qu'à se laisser vivre. Andrée a l'œil à tout, prévoit tout. Badigeon est maintenant mis comme un prince et arbore quelques souvenirs achetés en de bonnes maisons : une montre-bracelet de

platine, philippine perdue par Dédé, et une bague de bois où un solitaire est enchâssé.

— Pour avoir de la veine, il faut en toucher toujours, déclare Andrée.

— De quoi ?

— Du bois, pardi.

— Nous, on le casse.

— A partir d'aujourd'hui, vous ne casserez plus rien.

Badigeon a mis à son doigt cette alliance de chance. Il est très fier de l'éclat de son brillant. Dédé fait bien les choses, et le bottier de la marraine exécute à ravir les fameuses bottes-alerte lacées jusqu'au genou.

Pourquoi « alerte » ?

Parce qu'il faut une demi-heure pour les lacer.

Badigeon se flatte de la finesse de sa jambe que, jusqu'ici, ses bas de laine n'avantageaient pas. Il est admirable, du bout de ses chaussures à son képi sans chiffre. On se retourne sur son passage. Mlle Fleurie, sensible à ces nuances, ne demande qu'à le promener. Elle ne sait elle-même ce qu'elle préfère : ou garder Badigeon chez elle, ou

l'exhiber dans les endroits publics. Tous les thés chics, tous les grands restaurants les comptent parmi leurs clients réguliers. Badigeon ne s'échappe de l'école que pour goûter aux plaisirs de Babylone. Il se trouve partout chez lui, et d'autant plus à son aise que l'endroit est luxueux. Il avoue :

— Moi, j'étais né pour avoir cent mille francs de rentes. Je crois à la réincarnation des êtres. J'ai dû fréquenter chez Fouquet quand il épatait le roi-Soleil.

Il soupire :

— Quand je pense qu'il y a quelques semaines encore, je portais des chemises interchangeables.

Et, comme ses auditeurs ne comprennent pas, il explique :

— Parfaitement, des chemises dont les parties les plus salissantes étaient montées sur pressions. Ainsi, je pouvais, le soir, laver mon col, mon plastron et mes bas de manches dans ma cuvette.

Parvenu, il ne dédaigne pas de raconter aux autres ses mauvais jours. Il rajeunit le vieux cliché. Né à Paris, il n'a pas eu la

peine d'y arriver en sabots, mais il ne lui déplaît pas d'évoquer ses allées et venues d'autrefois, de Montmartre à Montparnasse, car c'est pour lui un titre de gloire que d'avoir pu obliquer vers des régions moins montagneuses.

C'est ainsi qu'il bénit la guerre. Sans elle, il eût continué à exercer des métiers baroques et à fréquenter des individus sans éclat. Après s'être cru destiné aux plus hautes fonctions, après avoir pensé que la République n'a été instituée que pour permettre aux humbles de prendre d'assaut les palais, il lui avait fallu se contenter d'un emploi modeste, d'un logement lambrissé et de vêtements signés par quelque Belle Jardinière. Aujourd'hui, il exerce le métier le plus envié, sommeille dans du satin et, pour l'élégance, fait la pige à M. de Fouquières.

Tout cela, à son avis, lui est dû, et l'idée ne lui vient pas d'en remercier la bonne Mlle Fleurie.

— Tu l'aimes, ton gosse ?

— A la folie.

— Tu le trouves beau ?

— Superbe !

— Tu es contente de lui ?

— Ah ! oui !

— T'as bien raison, va, ma cocotte.

Certes, Andrée a raison puisqu'elle se juge heureuse. A son âge elle eût pu s'offrir des satisfactions plus chères : acheter un château, commanditer une maison de commerce. Cela eût nécessité l'immobilisation de capitaux. Avec Badigeon, elle n'immobilise rien, l'argent roule gaîment et se transforme en plaisir.

— Ce n'est pas tout ça, déclare un jour Andrée à l'élève-pilote, je ne t'ai pas choisi pour te perdre. Pense donc, si jamais tu allais te casser quelque chose en faisant le canari !

Badigeon l'arrête :

— Les femmes, toutes les mêmes ! Elles exigent des héros, et, dès qu'ils sont à leur merci, elles s'ingénient à les transformer en paltoquets. Halte-la, mon enfant, je ne suis pas de cette école. J'ai voulu voler parce que le danger m'attire.

— Cependant...

— Tant que je n'aurai pas descendu un Boche, tu n'auras pas la parole.

— Et, après ?

— Après, je ne te la donnerai pas davantage. Non mais, voyez-vous ça, Madame aurait attrapé un zoiseau pour le mettre en cage !

Andrée comprend l'incorrection de ses angoisses et s'en excuse. Ses quarante-cinq ans l'autorisent à être maternelle. Elle eût pu donner le jour à Badigeon sans puiser dans cet acte le stoïcisme de l'auteur des Gracques. Elle ne s'arroge pas le droit de pousser l'humanité à s'entretuer, mais, puisque celle-ci se livre d'elle-même à un tel sport, elle préférerait que Badigeon abandonnât la partie pendant un temps, juste celui de leur lune de miel.

— Tu es maboule, et tu me froisses.

— Pardonne-moi.

— Et puis, que dirait Malafère ? Il a le feu sacré, lui, et ce n'est pas Gisèle qui le lui éteindra.

— Parbleu, elle ne l'aime guère.

— Parbleu aussi, j'aime mon métier.

Sous peine de passer pour une sans-culotte, qualificatif impropre pour une dame possédant tant de lingerie, Mlle Fleurie se fait une raison. Une chose l'étonne, c'est de constater que Gisèle, si spartiate lorsqu'il s'agit des vols de Xavier de Malafère, avoue, en son langage imagé, « n'avoir plus un poil de sec » quand Badigeon s'apprête à quitter le plancher des vaches. Là seulement il lui semble bien, et près d'elle. Déjà, elle a houspillé Andrée :

— Ah çà, vous n'avez donc aucun empire sur lui ?

— Je n'en sais encore rien.

— Il y en a qui, pendant des mois, traînent leur apprentissage. Celui-là ne rêve que d'aller vite.

— C'est aussi la méthode de Xavier.

— Oui, mais Xavier qui, comme il l'explique luf-même, descend des croisés, est dans son élément dans le vide, tandis que Badigeon...

Andrée n'a pas prié Gisèle de terminer sa phrase et de nommer l'élément dans

lequel doit se plaire Badigeon. Chacune de ces dames respecte l'objet de ses amours passagères, et le souci que prend Gisèle de ne pas amoindrir Badigeon ferait dresser l'oreille à une marraine plus frottée de psychologie que ne l'est Mlle Fleurie. Mais la bonne grosse dondon ne voit pas plus loin que le bout de sa poitrine, surtout quand l'élève-pilote s'appuie directement sur son cœur. Elle borne son horizon à Badigeon et met en lui la destinée de ses mappemondes. Xavier, Gisèle, tous les comparses ne lui apparaissent plus que sous l'aspect d'infusoires. Badigeon seul est grand, puisqu'il emplit sa vie.

Elle décide de le présenter à ses intimes, même à ceux qui, autrefois, ont tenu une large place chez elle. Ce n'est pas une imprudence. Andrée est trop bonne fille pour qu'on lui fasse le reproche d'être heureuse. Elle a beaucoup payé de sa personne, elle a été beaucoup payée ; la balance reste stable. C'est, pour elle et pour les autres, le plus réconfortant des aboutissements. Elle n'a aucun grief à formuler ;

on n'en a pas à lui faire. Tout le monde ayant tiré habilement son épingle du jeu, la foule de ses protecteurs respire.

— Je veux, complote Andrée, faire connaître Badigeon à Folier-Truffot. Il ne sera pas dit que ce vieil ami aura été sénateur uniquement pour recevoir de moi une carte de félicitations. Je tiens à unir sa patte à celle de mon oiseau.

Elle se souvient du début d'une fable apprise dans son enfance et qui plaisait à son âme bucolique, alors que, durant de csourtes vacances, ses yeux surveillaient le ébats du troupeau d'oisons dont elle avait la garde :

Je le tiens ce nid de fauvettes,
Ils sont deux, trois, quatre petits...

Badigeon sera en sécurité dans la main puissante du sénateur, et aussi dans la sienne qui n'est que caresse et générosité.

Elle téléphone à Folier-Truffot, un matin que Badigeon achève une permission irrégulière de vingt-quatre heures. Elle le désire pour l'ornement de sa salle à man-

ger, au déjeuner. Folier-Truffot estime préférable que ce soit elle qui le retrouve au restaurant des « Proconsuls » où il a retenu une table.

— C'est que, je serai deux, objecte Mlle Fleurie.

— Tiens, Tiens...

— Oui, figurez-vous, un filleul, un élève-pilote, un garçon que la célébrité guette...

— Bravo.

— Je suis flattée de notre parenté... Oh ! toute spirituelle, croyez-le bien.

— Hum !

— Si vous voulez, après tout... J'étais un peu trop seule, mon bon ami... Non, ce n'est pas un reproche... Je peux l'amener ?

— Je vous en prie.

— D'ailleurs, ce sera très bien, cela m'évitera de vous compromettre.

Badigeon pousse des cris d'orfraie quand Andrée lui annonce qu'il ne déjeunera pas en pyjama. Il avait organisé sa journée : un repas silencieux, une petite sieste, le retour à l'école à la tombée du jour. Sa

rencontre avec un père conscrit chambarde ses plans. Il n'a pas mis dans son programme de fraterniser avec les piliers de la politique. Ses aspirations l'attachent à la vie confortable, et il ne comprend pas comment certaines personnes de caractère léger peuvent courir au son de la trompette de la Renommée. Il n'est pas pour les appareils qui ne produisent que du vent ni pour les tonitruantes fanfares. De toutes les déesses, seule, la Fortune lui inspire confiance et il s'est bien promis de mériter ses faveurs.

— Que lui dirai-je à ton sénateur ?

— Vu les évènements, les sujets de conversation ne manquent pas avec un politicien.

— Tu ne m'as pas regardé ?.. J'ignore tout des nuances républicaines... Dans quelles eaux nage ton Folier-Truffot ?

Sentencieuse, Andrée lui répond :

— Il n'y a qu'un seul courant aujourd'hui : celui de la victoire !

Badigeon contemple Mlle Fleurie avec ravissement. Cet accent rachète sa décep-

tion passée. Par contact, elle est devenue héroïque. Il lui saute au cou.

— Je t'aime ainsi. C'est comme ça seulement que vous êtes digne de nous.

— Ne sois pas trop sévère, je suis très brave habituellement, mais toi, toi, mon cœur...

— Du nerf, bon Dieu !

— Tu es toute ma vie.

— Tu es une partie de la mienne.

— Je t'adore comme mon enfant gâté.

Il se demande alors quel petit cadeau il pourra attendre d'elle quand il aura passé son brevet. Il a vu un bien joli porte-cigarettes en or chez Martier, en or avec un chiffre fait de saphirs et de roses... Mais, tous ces objets de joaillerie sont peut-être bien futiles, et puis on perd beaucoup quand il faut les négocier. Bah ! il laissera le choix de la récompense à Andrée. Tout ce qu'il se permettra ce sera d'insinuer que les papiers filigranés à la Banque de France sont encore ce que les combattants emportent avec le moins de difficulté.

Il revient aux contingences présentes :

— Vrai, tu ne préfèrerais pas déjeuner en tête-à-tête avec ta « grosse légume ? »

— Non.

— Tu as tort.

— Puisque j'ai combiné de vous mettre en présence.

— La barbe ! murmure Badigeon.

Il s'habille en continuant de ronchonner. Andrée fait fausse route. Quelle autorité croit-elle qu'un sénateur peut prendre sur un aviateur ? Elle ignore sans doute que les grades civils et militaires sont sans effet sur les hommes volants. Il y a, dans l'univers, deux catégories d'individus : ceux qui montent en aéroplane et ceux qui n'y montent pas ; et encore convient-il de diviser les premiers en deux autres catégories ; ceux qui sont pilotes et dirigent l'appareil, ceux qui sont observateurs et ne dirigent rien du tout, pas même la mauvaise humeur du conducteur. Badigeon, apprenti-pilote, ne se soucie pas de se montrer aimable devant les misérables condamnés à piétiner sur leurs deux pieds. Un sénateur n'est,

à ses yeux, qu'un « rampant » vulgaire.

Il suit cependant Mlle Fleurie.

Folier-Truffot a déjà ingurgité des hors-d'œuvre quand l'auto, après avoir traversé les Champs-Elysées, les dépose aux Proconsuls. Andrée fait les présentations. Folier-Truffot tend la main à Badigeon et le complimente sur son arme. Si son âge ne l'exemptait pas de tout service guerrier, et si le devoir ne le rivait pas au char du Gouvernement, il eût choisi, lui aussi, ce métier aventureux.

— Depuis les premiers essais des frères Wright, je rêve de m'élever dans l'espace, proclame-t-il. Une fois, Farman voulut m'emmener... Ce fut notre amie Andrée qui m'empêcha de profiter de l'occasion.

— C'est une sensitive, prononce simplement Badigeon.

Folier-Truffot émet une sentence :

— L'homme fort est celui qui fait bon marché des larmes féminines.

— Evidemment.

— Oui, mais voilà, tout le monde n'a pas un cœur de pierre.

Ils savourent du pilaff de homard et un poulet en croûte. Badigeon, qui a le bec fin, constate :

— Nous sommes dans une bonne crèmerie.

M. Folier-Truffot commence à le trouver drôle et admet que Mlle Fleurie fasse son ordinaire de ce garçon bien planté, intrépide et content de vivre. Un moment il a craint que la solitude entamât la gaîté et la santé de sa vieille amie. Il préfère la voir se lancer dans une aventure un peu folle que moisir devant son coffre-fort. C'est vaincre la vieillesse que l'affronter en compagnie d'un partenaire solide.

Le sénateur ne se contente pas de préconiser ce remède, il l'expérimente pour son compte. Il possède, depuis quelques mois, une petite alliée qui l'appelle papa et lui témoigne un respect plutôt problématique. Cela n'empêche pas qu'il n'ait rien à lui reprocher. Il pense qu'Andrée en est au même point avec son aviateur.

Ce Folier-Truffot est un philosophe qui prend la moyenne des choses et, particu-

lièrement, des années de deux associés. Badigeon et Andrée ne lui semblent pas plus ridicules qu'ils ne le sont, sa jeune camarade et lui.

Après le Vouvray, il commande du café, des cigares de choix et des liqueurs de grandes marques. Il tient à régaler un héros. Badigeon se permet de lui rappeler que ce fut après un copieux repas dans le même endroit, que l'Anglais Warneford, encore tout à la joie d'avoir abattu un zeppelin, partit exécuter des galipettes aériennes qui lui furent fatales. Le sénateur s'effraie de la responsabilité que lui crée ce précédent :

— Comme vous y allez !... Bientôt on n'osera plus ni manger ni boire.

Aussitôt Andrée retrouve ses appréhensions douloureuses :

— Quand je pense que nous sommes là, tous les trois bien vivants et bons vivants, et que, ce soir, l'un de nous ne sera peut-être que de la bouillie !

— Vous en avez de champêtres, raille Badigeon.

— Ah ! si vous mesuriez mon anxiété !

— La gloire est une sorte de vampire, surenchérit le sénateur. On doit la vénérer et la redouter. A l'imitation d'Ugolin, elle a la cruauté de dévorer ses enfants.

— Quelle inconséquence de s'envoyer de fins petits gueuletons quand il est indispensable d'avoir toute sa tête, ajoute Mlle Fleurie.

Badigeon les rassure. Il ne volera pas aujourd'hui, ni demain probablement. Quand il reprendra ses exercices, le Vouvray et les liqueurs n'influenceront plus son sang-froid.

Et, maintenant qu'il est l'ami de Folier-Truffot, il pardonne à Andrée de lui avoir réservé cette entrevue.

V

Il n'est rien que Badigeon préfère à la société de Mlle de Tournon et, comme il ne se paie pas de mots, il a vite fait de constater :

— Ça y est, je suis amoureux de Gisèle. J'aurais pu trouver quelque chose de plus malin. Attention, ce n'est pas le moment de compliquer ma vie... Cristi, qu'elle a du chien cette petite femme !.. Oui, mais, il y a, d'un côté, Andrée et, de l'autre, Malafère.

Il est assis en face de Gisèle et, sous la table, son pied, innocemment, cherche le sien.

Ah ! ça, pourquoi Xavier vient-il de rougir ?

— Diable! pense Badigeon, me serais-je trompé ? Aurais-je pris la godasse de Xavier pour la mule de Gisèle, et, l'erreur commise, lui aurais-je écrasé un cor ?.. Quel idiot !.. Ne peut-il laisser ses extrémités sous sa chaise ?

Il sourit. Par le temps qui court on n'en est pas à un accident près.

Son regard avise celui de Gisèle qui l'arrête, doucement, une seconde, l'appuie, le fixe. Ils se comprennent. Alors, avec une prudence d'apache, Badigeon l'as recommence, et ses grandes jambes lui servent.

— Et vous avez eu la gentillesse, cher monsieur, de vous faire porter malade pour lui ? Demande Andrée à Xavier.

Badigeon intervient :

— Vous ne connaissez pas Xavier, mon enfant. Une âme d'apôtre !.. N'est-ce pas, mademoiselle Gisèle ?

— Oui, répond l'interpellée. Mon filleul, Andrée, se ferait couper en quatre pour le vôtre.

— Monsieur Badigeon mérite-t-il une

pareille boucherie ? plaisante Andrée avec un clin d'œil attendri vers son bien-aimé.

— Mais, c'est tout naturel, assure froidement Gisèle. Quand on s'aime, on se coupe en petit morceaux les uns pour les autres. Ça s'est toujours fait.

— A l'école, commence Badigeon, on est tous frères, alors on s'rend des services. Un jour moi, un jour lui, on s'arrange.

— Votre tour de vous sacrifier revient souvent d'ailleurs, mon bon Badigeon, reconnaît Xavier de Malafère.

— Taisez-vous, je suis votre obligé, comme celui de mademoiselle Gisèle.

Andrée veut participer à cet assaut de reconnaissance :

— Je vous dois, à tous trois, d'être heureuse, avoue-t-elle avec candeur.

— Bien vrai ? s'enquiert Malafère.

— Bien vrai.

Badigeon s'amuse beaucoup de ce match dont il est l'enjeu. Il n'est pas loin de trouver que ces gens exagèrent. Il lui semble être métamorphosé en balle que l'on se renvoie. Il craint de tomber sur le

coin d'une figure et d'y faire du gâchis.

— Gare, pense-t-il, je pèse soixante-douze, et, si ce sont mes bottes qui tapent, il y a des clous.

Gisèle devine-t-elle qu'il va dire une bêtise ? D'un signe elle l'avertit d'être adroit.

Il répond à cette recommandation par une légère grimace qui lui met les lèvres en pointe et le regard en coulisse.

M[lle] Fleurie qui, justement, vient d'éprouver le besoin de le contempler à nouveau, s'étonne de cette singulière physionomie.

— Pourquoi faites-vous une bouche en chose de poule, Badigeon ?

— Pour ne pas rire, ma mignonne.

— Et, pourquoi éprouvez-vous le besoin de rire ?

— Parce que je nage dans le plaisir... Oui, parfaitement, dans le plaisir... Cette petite fête me console des mois passés à l'école entre une carlingue et des caisses d'essence.

— C'est un rien, un souffle, un rien, fredonne Gisèle.

— Qu'est-ce qui est un rien ?

— Votre petite comparaison.

Badigeon feint d'abord de s'arracher les cheveux, puis jugeant l'opération inutile, il préfère se cramponner au bras de Mlle Fleurie.

— Andrée, défendez-moi. Vous êtes ma marraine, cela vous donne le devoir de veiller sur mon éducation... Elle est terrible, cette Gisèle. Ne va-t-elle pas collectionner mes gaffes ! Bon, j'ai gaffé. Je me tais... Je ne vous raconterai pas le premier vol de mon camarade Malafère.

— Comment, Xavier ?..

— Il ment ! s'écrie le gentilhomme.

— Je mens ? Par exemple !.. Que le ciel me patafiole si je déguise la vérité !.. Xavier est trop bien élevé pour avoir l'air de payer sa publicité... Mais, je suis là, moi, pour mettre tout au point.

— Badigeon, supplie Malafère, n'insistez pas. Puisque je suis toujours en double commande.

On n'insiste pas. Mais, dans l'instant où il jouait la confusion. Badigeon a pu rete-

nir, une longue minute entre ses jambes, le petit pied fuyant de Mlle de Tournon.

Cela suffit à lui prouver que ses affaires sont en bonne voie. Et, comme la quiétude règne en son cœur, il ne craint pas d'aborder de troublants problèmes.

— Si j'étais Guillaume, je me dirais...

— La ferme ! proteste Gisèle. On est, pour un soir, entre copains, c'est pour oublier qu'il y a la guerre.

— Les femmes ont les cheveux longs et la mémoire courte, pontifie Xavier, qui a mal digéré Schopenhauer.

— Insolent !

Mlle Fleurie n'aime pas que l'on attaque les femmes qui, à son avis, sont assez froissées par les pourboires masculins. Elle ne manque pas une occasion de rappeler aux hommes que le comble de la prodigalité est de donner en ayant l'air de recevoir, et de remercier qui l'on oblige. Elle s'étonne qu'un homme de la race de Malafère ne pratique pas un tel système.

— Si la mémoire des femmes n'était pas

courte, lequel, parmi vous, messieurs, pourrait encore attendre le bonheur?

— Expliquez-vous.

— Allez! Nous sommes bonnes jusqu'au trognon. Quand l'un de vous nous martyrise, nous nous consolons de sa goujaterie dans les bras d'un autre.

— Cela s'appelle de l'homéopathie.

— Si vous voulez.

— C'est pas vrai, lance Gisèle, les hommes ne sont pas méchants, ils ne nous en veulent pas du mal qu'ils nous font. Ainsi, moi, j'ai eu un ami...

— Gisèle... supplie Xavier de Malafère.

— Où termine-t-on la soirée? questionne Badigeon pour rompre les chiens.

— Vous avez une idée, vous?

— Des idées, j'en ai à la douzaine.

— N'en exposez qu'une seule.

— Eh bien, grimpons à Montmartre, chez un aminche sculpteur, dont l'atelier ressemble bigrement à un bar de nuit. La police n'a pas à y fourrer son nez. Là, on est tranquille, On se croit au sein de sa famille.

— Et vous trouvez ça rigolo?

— Il y a famille et famille.

— Et, qu'y fait-on dans votre atelier-estaminet ? s'enquiert Malafère.

— Allons-y, vous verrez.

L'auto de Mlle Fleurie était à mariner sur la chaussée et sous une pluie copieuse.

— Il fait un temps de canard, constate Xavier qui préfèrerait garder ses amis chez Gisèle, d'où il ne comptait pas s'échapper avant le lendemain matin.

— Fameux, ça, pour les sauvages que nous sommes redevenus.

Ces dames mettent leurs manteaux et se coiffent de deux petits galurins dont l'un ressemble à une toque de pope et l'autre à une chéchia de chasseur d'Afrique. On file, et la limousine ascensionne vers les régions des moulins. Badigeon a donné au chauffeur l'adresse, rue Tourlaque.

— On nomme cet endroit le village nègre, annonce Badigeon.

— Pour quel motif ?

— Personne ne l'a jamais su. Ce sont des maisonnettes dans une sorte d'impasse. Il y a, là, un sculpteur qui possède un

orang-outang et un peintre qui élève des grands ducs.

— Afin de leur faire faire des tournées ?

— Mais non, pour les vendre à des loufoques ou à des jardins d'acclimatation.

— Elever des grands ducs à Paris ! Qui l'eût cru ? s'étonne M[lle] Fleuie.

— Madame, répond gravement Badigeon, j'ai connu un original qui avait ramené un veau de son village. Il l'a installé sur son balcon, rue Lepic. Le veau est devenu une vache. Je vous dis que tout est possible à Montmartre.

Ils y arrivent. Badigeon les guide vers une sorte de cabane-bambou. Il tambourine sur la porte. Un grand diable, sévère et rasé, vient leur ouvrir.

— Badigeon ! Quelle bonne surprise !

— Vous avez des chaises pour des complices ?

— Non, tout est pris. Mais entrez donc, messieurs dames, il y a des nattes par terre.

Une odeur étrange flotte. Les tentures en sont imprégnées. Quel est ce parfum ?

Xavier n'est pas à son aise. Où l'a-t-on conduit? Badigeon serre des mains au hasard. Tout le monde le connaît et le complimente.

— T'as eu raison. La gloire, il n'y a que ça, lui déclare un individu à tête de sacristain.

Il reprend :

— T'inquiète pas si je te parais abruti. Le Bénarès d'ici sent la moutarde.

— On fume toujours ?

— Un peu. Mais, là n'est pas l'attraction de ce soir. Tu vois, près de la cheminée, ce type qui ressemble à Richepin ?

— Oui, après ?

— Il endort les femmes. Quand elles sont en catalepsie, il danse, à la manière de Nijinski, sur leur ventre. C'est renversant.

Une idée machiavélique traverse le cerveau de Badigeon. On va convaincre Andrée de la nécessité de se laisser magnétiser. On lui fera faire quelques mabouleries. Ensuite, on lui soufflera sur le crâne, et l'assemblée sera contente.

Il prêche sa marraine.

— Vous devez être un sujet merveilleux.

— A quoi voyez-vous ça ?

— A votre sensibilité. Vous vibrez comme un violon.

Flattée, Mlle Fleurie se prête aux expériences du derviche montmartrois.

— Vous jurez de ne me faire aucun mal ? s'informe-t-elle.

— Quelle plaisanterie !

L'hypnotiseur la fait asseoir, puis commence ses passes. Il lui prend la tête dans ses mains, triture les paupières vite alourdies.

— Mais c'est qu'elle s'endort pour de bon ! remarque Gisèle.

— Parbleu !

Xavier suit attentivemeut les phases de cette attraction il pense qu'on fera, tout à l'heure, mastiquer à Mlle Fleurie une pomme de terre crue et qu'elle s'en régalera. Comme il se juge intelligent, il croit nécessaire d'encourager les esprits scientifiques et il n'est pas loin d'attribuer à ce magnétiseur le talent d'un Cagliostro.

Gisèle et Badigeon apprécient, de leur

côté, l'agrément de cette séance. Badigeon a les mains curieuses. La pénombre autorise Gisèle à ne pas protester. Cependant, elle ne néglige pas de sermonner, dans un murmure, le filleul de Mlle Fleurie.

— Soyez prudent et sachez tirer votre épingle du jeu. Andrée n'est pas à dédaigner. Elle peut vous pistonner sérieusement.

— Oui, je sais, elle a un Folier-Truffot dans un tiroir.

— Ce n'est pas mince.

— Et puis, après ?... J'aime mieux l'amour, et vous avouerez qu'Andrée.

— Supposez-vous que je m'amuse avec Malafère ?

— Plaquez-le.

— Pour qui ?

— Pour moi.

— Vous êtes fou. J'ai un gros loyer, mon ami.

Badigeon reconnaît toute l'incorrection de sa proposition. Il devient timide. Heureusement, Mlle Fleurie en est à la scène de la pomme de terre prévue par Xavier.

Cela permet à Badigeon de changer de conversation.

— Vous voyez comme on exagère. Andrée croit indispensable de dépenser cinquante mille francs par an, alors qu'avec une patate crue elle peut s'alimenter.

Gisèle sourit. L'expérience est terminée. Le magnétiseur fait glisser le zéphir de son haleine sur le front de l'endormie. Andrée ouvre un œil, puis l'autre. Elle toussote, crachote, s'ébroue.

— Que m'a-t-on fait manger ?... C'est horrible !

Elle expectore les morceaux du tubercule cher à Parmentier. Xavier vient à son secours avec une pastille de menthe et lui apprend qu'elle a obtenu le plus grand succès. L'assistance approuve.

Dans un coin de l'atelier, deux femmes nettoient des pipes et préparent le matériel d'une fumerie. Une nouvelle initiation pourrait être entreprise si Mlle Fleurie ne se déclarait fatiguée.

— J'ai mal à la tête. Je veux rentrer.

Elle dit cela sur le ton d'un enfant qui ré-

plique : « Je ne joue plus. » Et sa bonne grosse figure fait, en effet, une moue désolée.

Le quatuor prend congé du cénacle et, dans l'auto, on convient d'un autre genre de distraction. Gisèle et Andrée profiteront du premier beau jour pour aller voir voler leurs filleuls. Ensuite, on déjeunera dans une guinguette. Une vraie partie de campagne.

— Et c'est alors, dans les bois, que vous nous prendrez, mesdames, pour de véritables petits oiseaux, pronostique Badigeon.

Comme il a dit ça gentiment ! Mlle Fleurie ne perd pas une occasion d'admirer Badigeon. Le sentiment qu'il lui inspire n'est pas de ceux dont on peut rire.

Gisèle et Xavier déposés à leur porte, Andrée ne parvient plus à réfréner la nécessité où elle se trouve de dire à Badigeon qu'elle l'adore. Elle ajoute :

— Je t'en supplie, ne commets pas d'enfantillages... Ne vole pas trop, ni trop haut !...

Badigeon accepte ses lèvres, ce qui est un moyen de la faire taire.

VI

— Vous croyez? ricane Badigeon.

Andrée se trouble, car, émotionnable à l'excès, elle vient de s'exclamer : « Mon Dieu ! Ah ! mon Dieu! Quelle témérité! » en regardant la spirale que le chef-pilote exécute, en l'honneur du beau sexe, au-dessus de leurs têtes.

Gisèle n'a pas bronché. Avant que son appareil décolle, le pilote lui a décoché un sourire qui lui dédia d'avance la folie de ses exercices. Elle n'a pas été insensible à cette intention. Maintenant, elle considère les imprudences du professeur comme un hommage au charme qu'elle personnifie.

Par un imperceptible battement de pau-

pières, elle a révélé à Badigeon le plaisir qu'elle éprouve d'être distinguée par le pilote.

— Oh! marmotte l'ami de Mlle Fleurie, il n'y a pas de quoi se taper le derrière par terre. C'est une manie chez ce phénomène. Quand une poule est là, il ne se tient plus.

Le pilote revient à dix mètres du sol, descend plus bas, vire à la verticale et fait mille acrobaties avant de reprendre sa ligne de vol. C'est le moment où, debout dans sa carlingue, l'extravagant lève les bras et prouve par A + B à toute l'école qui, le nez en l'air l'admire, qu'un zinc « ça vole tout seul. »

— Nous sommes repérés, observe Malafère avec dépit.

Xavier est en grande tenue, bottes, ceinture looping, hélice d'or cousue sur le bras gauche, et bien qu'il n'ait pas conscience de l'agréable ridicule de son costume, il éprouve un sentiment de gêne qu'il n'approfondit pas.

Nu-tête, assis dans l'herbe entre Andrée et Gisèle, Badigeon, lui, n'est pas emprunté.

Il fume une cigarette boyard qui lui emplit la bouche et, sans la moindre pudeur, consulte, à son poignet, la montre de platine qu'Andrée lui a, discrètement, offerte.

— Six heures, remarque-t-il... Mon cher Xavier, votre tour arrive.

— Oui.

Très embarrassé, Malafère hésite. Sur la piste, le 692, son appareil orné d'une étoile à l'avant, achève un dernier vol. Xavier, qu'on a lâché depuis six jours, se demande s'il n'est pas trop nerveux pour accomplir, sans danger, le modeste circuit auquel il ne peut plus se dérober.

— Vite, nom d'un pétard !.. Xavier !.. Quoi qu'il y a ?

— Rien, rien, mon cher... Je cours.

Il s'élance. Gisèle et Badigeon échangent un bref regard et, instinctivement, sur l'herbe, leurs mains se cherchent et s'étreignent.

Andrée soupire :

— Quelle angoisse, n'est-ce pas ?

— Ayez pas peur, assure l'as, ce n'est pas

notre petit Xavier qui risquera sa peau pour le plaisir.

— Ne l'en critiquez pas, il a raison. Ah ! si vous voyiez les choses comme lui !

— Mais, ma bonne amie, c'est kif-kif. L'homme s'agite, le dieu des airs le mène.

— Il ne vous manque plus que d'être fataliste. Ah! je n'ai pas fini de trembler, maintenant que je vous ai donné mon cœur !

— Gamine !

— Ça dépend.

— Oh ! gronde Gisèle.

Un regard, froid et coupant, de Badigeon, l'arrête.

— Badigeon, promettez-moi.., va recommencer Andrée.

— Est-ce qu'on peut, voyons... Est-ce qu'on peut ?

Et, prenant à témoins le ciel et la terre indifférents aux départs paisibles, audacieux, ou insensés des élèves, il décide :

— Ça dépend du zinc.

Gisèle pense à sa situation :

— J'espère que l'appareil de Xavier...

— Peuh! un sale outil, comme le mien d'ailleurs.

— De grâce, Badigeon, implore Andrée.

Badigeon hausse les épaules et se met à rire. L'inquiétude sincère de Mlle Fleurie le réjouit, car elle révèle à ce singulier garçon qu'il est le maître absolu d'un cœur tumultueux et lourd de vieille femme. Il n'éprouve aucune sorte de pitié.

— Ah! songe-t-il, lui mettre deux baffes et une bise!.. L'étourdir, quoi!.. Le beau sport!

Ses yeux brillants ont une innocence maligne, en dépit de la lueur trouble et mauvaise qui, parfois, s'en dégage.

— Badigeon, dit Gisèle d'une voix sourde.

Elle a repris sa main et la serre.

— Comment ?

— Rien, taisez-vous.

Badigeon s'étonne. Il saisit, de la jeune femme à lui, l'élan spontané, libre et honteux de deux êtres dont l'attitude, le sourire et l'apparente sincérité mentent effrontément.

— Ma gosse!

Sa main est morte dans celle de Gisèle, qui la pétrit avec ardeur.

— Bon truc, pas bouger, observe l'as, en petit nègre.

Tous trois se taisent. Les yeux d'Andrée sont attachés au 692, à la silhouette de Xavier qui, lentement, escalade la boîte fragile dans laquelle il s'installe. Le voici prêt. L'appareil détale brusquement, très vite à terre, puis il monte, il monte, tourne à droite, grossit, grandit, arrive au-dessus des deux femmes et de Badigeon avec un énorme ronflement.

— Il n'a pas réduit, dit Badigeon, très froid.

— Mais, il vole remarquablement, s'émerveille Andrée.

— Oui, ce qu'il fait est toujours correct, rectifie Gisèle. J'ai confiance en lui... Moi, ça me paraîtrait complètement monotone, cette petite exhibition.

On suit Xavier des yeux, un instant. Après quoi, la conversation reprend.

Mlle Fleurie tient à étaler sa science nouvellement acquise.

— Est-ce que le bi-moteur, interroge-t-elle, n'est pas préférable ?

— Chérie !..

-- Je ne sais pas, Badigeon... N'est-ce pas, moi, je dis ce qu'on m'a dit.

— Qui dit ce qu'on lui a dit... Ah ! ce sacré « on » !.. Pardon, je suis un sale coco... Ma p'tite Dédé, vous y êtes. Le bi-moteur... Ah ! le bi-moteur !

— Pour vous, Badigeon, la cage à poule ou le bi-moteur... Enfin, je bafouille... J'ignore tout.

— Mais, ma gosse, c'est ce qui fait votre supériorité.

— Vous vous moquez de moi.

— Peut-on dire !

— Tout ça, c'est la faute à ma nervosité. Mais, excusez-moi d'y revenir... Franchement, mon petit Badigeon, pourquoi vous obstiner ?.. A votre place, je choisirais l'automobile.

— J'ai la vôtre.

— Quel enfant ! Vous ne me comprenez pas... C'est un service plus sûr... et l'on y fait son devoir comme partout ailleurs.

— Avouez-le tout de suite, Andrée, vous aimeriez mieux me voir embusqué.

— Nous l'avouons, répond Gisèle sérieusement.

Badigeon exulte, mais il dédaigne de répondre à la franchise très douce de la jeune femme.

Embusqué, lui ? Ah ! non, par exemple ! Qu'a-t'il à craindre ? Que laisserait-il après lui ? De sa jeunesse errante et pittoresque à Paris, rien ne demeure. Et maintenant, s'il savait « gagner la timbale » regretterait-il quelque chose ? Non. Il est libre. Son cœur n'est pas entamé par la guerre. Au fond, la guerre !... Un fait, sans plus. Des gens qu'il croyait être ses amis sont tombés en faisant leur devoir. Il a fait le sien. « Quel mérite en ai-je ? se dit-il. A présent, j'ai du bon temps, j'en profite. Mon tour arrivera. Je partirai. Voilà. Plein gaz ! Et j'aurai tout le temps de me faire vieux sur les boches avec mon observateur. »

— Vous devriez...

— Ça va bien, s'pas ! répond-il durement.

Gisèle baisse la tête. Au fond d'elle-même, cette placidité qu'elle trouve chez Badigeon l'attire davantage. Ce n'est pas Xavier qui répondrait ainsi, ni celui qui, avant la guerre, n'était qu'un homme heureux d'afficher, à son bras, une jolie femme. Elle s'émeut. Son passé, son présent l'encombrent. Aura-t-elle aimé comme sa chair, et son cœur surtout, aujourd'hui le lui imposent ? Elle se débat. Elle a peur.

Mais Badigeon, dont l'allure de sportman aventureux dégage elle ne sait quel équivoque violent, est assis à son côté, et elle voudrait le fuir, car son instinct l'avertit que l'amour, quand il se révèle pour la première fois, est capable de tout entreprendre.'

Gisèle ne peut plus se raisonner. Jamais elle n'a connu, dans sa sauvage splendeur, ce sentiment qu'Andrée, par exemple, a toute sa vie, compromis, et dégradé.

Le soir tombe. Du petit bois qui borde la piste et l'école, un parfum puissant et pénétrant de sèves, d'herbes et de feuillages mêlés s'élève. Andrée rêve. Gisèle cherche

encore à lutter. Seul Badigeon, en possession de lui, éprouve dans tout son être le plaisir savoureux de vivre entre deux femmes et d'être leur maître à toutes deux.

C'est l'heure où, dans l'air immobile et bleu, tous les appareils tournent et ronflent à la fois.

Badigeon se lève. Malafère atterrit et dsecend.

— V'là mon tour, déclare Badigeon.

— Allez, consent Andrée.

Gisèle s'efforce de sourire.

— Nous vous attendons, trouve-t-elle gentiment. Revenez vite.

Badigeon s'éloigne. Il a le culot superbe d'un homme qu'une grande résolution habite. Son calme est étonnant. Il va droit à son moniteur, le salue, lui serre la main, puis, avec une politesse qui l'éblouit lui-même, il propose :

— Ne croyez-vous pas, maréchal des logis, que je puisse, sous vouloir vous affliger, prendre le 2222 et vous le ramener dans un petit quart d'heure ?

— Quoi ?

— Je suis sûr d'atterrir comme une fleur. Quant au looping, à la glissade, au renversement sur l'aile, ayez pas peur. J'suis là. Je ne cherre pas. Vous l'savez. Badigeon pépère.

— Vous promettez ?

— Parole.

— Eh bien, accepte le maréchal des logis, que l'impassibilité de Badigeon anéantit, prenez le zinc, partez, et n'oubliez pas l'étévé... descente régulière... au trait rouge... atterrissage.

Mais Badigeon est déjà loin.

— Il est fou, juge le moniteur. Il va tout démolir et se casser la margoulette. Quel type !

VII

Badigeon grimpe dans la carlingue du 2222 dont les deux gros yeux ronds, blancs et bêtes sont d'un cocasse effet. Il est tranquille. Mécaniquement, dans son esprit, les *Principes absolus de Pilotage*, énumérés sur de petites affiches placardées partout à l'école, se précisent, et il peut les lire comme sur l'affiche elle-même.

Au sol.

1° Vérifiez soigneusement votre avion.

C'est-à-dire, vérifiez si les commandes et les tendeurs sont freinés, si les commandes en cable ne piquent pas, si toutes les charnières et poulies... si le fil recuit... si les

cordes à piano... si l'indicateur de vitesse... etc...

2° Vérifiez votre moteur.

C'est-à-dire, vérifiez si les pare-feux sont bien fixés et freinés, si les culbuteurs, le carburateur, le réchauffeur, le robinet d'essence, l'hélice...,

— Oh ! la ! la! Quel boulot!

Départ.

1° Partez face au vent.

— Y a pas d'vent.

2° Partez dans une ligne droite et dépourvue d'obstacles.

— Et comment ! J'vais pas m'coller dans la cantine, des fois, pense Badigeon. J'ai pas soif.

Il met la « sauce » et, sans tenir compte du troisième paragraphe qui l'engage à « partir en excès de vitesse, en prenant et conservant un angle de montée normal », il cabre tout de suite son appareil et grimpe en chandelle, froidement.

Figé sur place, Malafère ne le quitte pas

des yeux et ne comprend pas pour quel motif il part ainsi.

Mais Badigeon n'a pas, comme la plupart de ses camarades, l'impression que sa dernière heure est venue.

— Ça gaze ! constate-t-il. Ça gaze très bien... Bon moteur... Sans blague, lequel qui raconte qu'on a les foies là-dessus quand on est seul ?

L'affiche, inexorablement, l'obsède.

Vol

1° En ligne de vol, volez moteur au ralenti.

2° Ménagez vos moteurs.

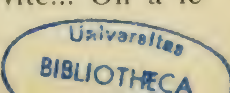
3° Au moindre bruit suspect, coupez, moteur extrême ralenti, rendez-vous compte et décidez.

4° Ne perdez jamais votre vitesse. Mais ne l'exagérez pas.

5° Préoccupez-vous toujours d'avoir un terrain d'atterrissage.

Atterrissage

— Eh là ! Eh là ! pas si vite... On a le



temps. Me v'là en ligne de vol... Je ralentis... J'entends pas le bruit suspect qu'ils disent... Quant au terrain, y m'faudra pas le Sahara peut-être pour me poser.

De la hauteur qu'il a choisie pour prendre sa ligne de vol, Badigeon ne se voit pas voler. C'est heureux. Il ne voit pas non plus, sur la piste, son moniteur anxieux et malade d'émotion. Il n'a le sentiment de rien. Dans sa tête, qu'emplit le bruit formidable du moteur, une seule idée règne paisiblement :

— Ça gazouille !

Et, tout entier à cette sensation, il estime qu'autour de lui, dessus, dessous, tout est bien.

D'abord Badigeon se répète, pour en être certain :

— J'ai pas l'moniteur dans l'dos.

Il tourne à droite, descend, remonte... Il monte trop... Il n'a pas l'habitude d'être seul, et l'appareil, sur le nez duquel il pousse toujours pour l'empêcher de grimper exagérément, a pourtant une tendance à grimper quand même. Badigeon s'en

moque. A cent ou deux cents mètres, s'pas?... Ça n'a pas d'importance. Il se penche sur le rebord de sa carlingue et ne se retrouve pas.

— Où que j'suis?... Ah! mais, v'là les hangars, la piste, le petit bois... Andrée, Gisèle et c'brave Xavier doivent me zieuter. Salut! Salut!

Il fait « salut » avec la main et continue son voyage, sans étonnement ni frayeur. Le moteur donne parfaitement.

En bas, à la lisière du petit bois, Gisèle, que le départ de Badigeon a remplie de malaise. Gisèle est debout, et ses yeux suivent l'appareil qui monte sans cesse et se rapetisse. Xavier l'a rejointe. Très pâle, il essaie de plaisanter. Mais Andrée, qui tremble pour son filleul, ne cesse de murmurer machinalement :

— L'automobile... l'automobile... l'automobile.

— Soyez calme, Badigeon pilote très bien, émet Xavier.

Gisèle lui jette un regard sombre. Badigeon monte encore, en effet. Sur la piste,

on donne l'ordre d'arrêter les vols. Il n'y a plus ainsi, dans le ciel immobile comme un lac, que le 2222 qui prend toujours de la hauteur.

— Pour un début..., dit un élève.

Le moniteur est consterné.

— Vous le mettrez huit jours à pied, ordonne l'adjudant chef de piste.

— Bien... Mais l'zinc, bon Dieu !

— Qui est là-haut ? demande soudain le chef-pilote qui arrive à bicyclette.

— Badigeon, mon lieutenant.

— Huit jours à pied, n'est-ce pas !

— C'est déjà fait, mon lieutenant.

Au sol, les appareils sont arrêtés en désordre et, naturellement, encombrent la piste. Chaque élève a le nez en l'air. Déjà les jumelles fonctionnent.

— Croyez-vous, hein.

— J'en suis malade.

— Rassemblement ! commande le chef-pilote.

Un grand silence se fait. Rangés autour de leur chef, les élèves attendent qu'il parle et les rassure.

— Vous avez vu, commence-t-il... Montée en chandelle, sans excédent de vitesse... Bon, première faute... Admettez maintenant la panne sèche du moteur... Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il descend...

— Il descend... Comment descend-t-il ?... Vous... Racontez-moi ça... Il descend ?... Il descend en spirales...

— Oui, mon lieutenant, s'il sait les faire.

— Dites donc, mon ami, où êtes-vous ici ?

— En double commande, mon lieut'nant.

— Je me croyais à l'Alhambra !... Je continue... Il descend donc en spirales... A cent mètres, il reprend sa...

— Sa ligne de vol, proclame le chœur des élèves.

— Il coupe.

— Il pique... Il atterrit.

— C'est ce que nous allons voir.

Mais on a beau fouiller le ciel dans tous les sens, le 2222 a disparu. La consternation augmente. Les jumelles marines fonctionnent.

— Le malheureux! gémit un élève.

— Il est piqué ! soupire un autre.

Le lieutenant s'approche du moniteur.

— Vous en étiez content ? demande-t-il.

— Très content, mon lieutenant... Un peu ding-ding.

— Il ferait mieux..., suggère un néophyte.

— Qu'est-ce que c'est ?... Vous... Mais f... moi donc le camp d'là... Il ferait mieux... Voyez-vous ça... Un très bon pilote, Badigeon. Il fera certainement quelque chose.

Et, entre les dents, pour lui-même :

— Du veau froid, conclut le lieutenant.

Le temps passe. La brume du soir envahit le ciel, et, légère, enveloppe les lointains.

— Ne vous énervez pas. Rentrez les zincs.

Les élèves obéissent. On ne peut pas risquer d'attraper un torticolis en attendant de compter les étoiles. La corvée s'exécute lentement. Les appareils, qu'on fait rouler à bras, qu'on soulève, qu'on

traîne comme d'énormes bêtes mortes, ont l'air de précéder le deuil de Badigeon. Personne ici ne doute du malheur, et, là-bas, entre les deux femmes atrocement angoissées, Xavier de Malafère n'ose plus rien dire, tellement il se sent petit, le cœur serré, la bouche sèche, le front et les poignets brûlants.

Mais soudain, au bruit du moteur, on devine le retour de l'enfant prodigue. Bientôt, il apparaît au dessus du bois, à 800 mètres environ de hauteur, et volant sans extravagances... Il approche. Le voici au-dessus de la piste, et, très nettement, on entend ralentir le moteur. C'est la spirale.

Franchement, avec une audace dont chacun s'émerveille en croyant s'évanouir, Badigeon pique dans le trou, gauchit et, maintenant toujours son appareil à la descente, il effectue virage sur virage.

— Pas mal ! pas mal ! affirme le chef-pilote... Mais là, bon sang, à cent mètres, la ligne de... Bon, il met en ligne de vol... Un peu de moteur...

On dirait que Badigeon obéit scrupuleusement.

Le lieutenant poursuit :

— Un tour de piste à présent... C'est très bien... Coupez... Coupe donc !

Il coupe.

— Très bien, très bien... Ah ! zut ! il pique trop... Il pique... il...

C'est vrai, Badigeon pique exagérément. Il n'en a pas conscience, malgré que son étévé, calé à fond, et que les cordes qui sifflent lui certifient qu'il arrive au sol à une vitesse effrayante.

On le voit, paisible, adresser à ses camarades un petit geste de sympathie, puis, penché sur sa carlingue, chercher à se rendre compte de la hauteur à laquelle il se trouve.

Mais il n'a pas le temps de redresser. Il touche le sol, bondit, touche encore, rebondit et, au moment où il revient à terre pour la troisième fois, l'appareil se brise avec un craquement sinistre qui s'enfonce tragiquement dans le cœur des spectateurs.

— Crrrrrrrrac ! imite le chef-pilote... Dommage, il marchait bien.

On se précipite. Au milieu de la piste, les grandes ailes culbutées, cassées, déchirées, font, vers l'azur qui s'assombrit, comme un grand geste impuissant.

Le train d'atterrissage est en miettes, la carlingue aussi, par une chance inespérée, le moteur, qui habituellement se détache et s'abat, le moteur demeure suspendu.

— Badigeon ! s'écrie Gisèle, anéantie.

— Badigeon ! hurle Andrée.

— Badigeon ! appelle, blanc de terreur, Malafère.

— Mais courez donc, Xavier, courez, dit Gisèle. Allez voir... au secours, mon Dieu !... Je n'arriverai jamais !

Et, démente, elle prend les devants, en relevant, insouciante du public, sa jupe courte qui la gêne.

Sans se presser, Badigeon sort de dessous les débris de son zinc ou, plus exactement, il en émerge avec une froideur très sportive, et, sans la moindre émotion, il

choisit une cigarette dans sa boîte, l'allume, et attend, décemment, l'engueulade.

C'est une scène inimaginable. Gisèle est dans les bras de Badigeon.

— Mon ami, mon ami, vous n'êtes pas blessé ?...

Malafère, horriblement vexé de ce manque de tenue, s'encolère contre la foule. Les élèves, ébaubis, considèrent le rescapé avec une stupeur affectueuse. Le chef-pilote arrive enfin à bicyclette, calme, comme un homme que rien ne surprend plus des folies du hasard.

— Vous n'avez rien, Badigeon ?

— Non, mon lieutenant.

Gisèle, rougissante, lève les yeux et implore, pour celui qu'elle tient embrassé, le pardon auquel il a droit.

— Allons, prononce le chef-pilote avec un sourire qu'il ne peut réprimer, ça va bien... sauf l'atterrissage.

Et Badigeon répond, très dégagé des contingences :

— Un peu dur, n'est-ce pas, mon lieutenant ?

Tandis que, plus loin, à la lisière du petit bois, Andrée, que son corset et sa terrible émotion serrent à défaillir, Andrée sanglote comme une petite fille à qui l'on vient de plumer vif son grand oiseau chéri.

VIII

— Non, pas dans un thé, exige Gisèle. Je suis trop connue, Andrée aussi, et puis, un aviateur ça fait de la poussière... Vous ne savez pas ce qui me ferait plaisir ?

— Je le saurai dans un instant, affirme Badigeon.

— Eh bien, voilà. Je rêve de revivre les heures d'autrefois. Quand j'étais arpète j'avais un petit copain... On prenait le bateau au pont Royal et on allait boulotter sur l'herbe, à Meudon. Aujourd'hui la terre me semblerait basse et l'herbe pas assez tendre, aussi pourrions-nous déjeûner au *Brochet Miraculeux*.

— C'est un endroit pour pêcheurs à la ligne ?

— Non, pour pêcheurs simplement.

— Riche combine !... Mais comment plaquer Dédé ?

-- Cela vous regarde. Est-ce que je ne trouverai pas un truc pour semer Malafère ?

— Je dirai qu'il me faut retourner à l'école.

Il chantonne :

Le petit Jésus
S'en va-t'à l'école...

— Vous direz ce que vous voudrez. Je ne suis pas en peine de vos ficelles.

— Vous me comblez.

— Allez, je vous devine. Celle qui vous roulera n'est pas encore née... Bah ! vous êtes épatant comme vous êtes. Je n'exagère pas, je constate... Et maintenant, oiseau, donne-moi ton bec.

C'est leur premier baiser d'adultère.

Gisèle a cru, quelque temps, qu'elle ne tromperait pas Xavier, et Badigeon qu'il serait fidèle à sa marraine. Ils ont, l'un et l'autre, usé de bonne volonté. Mais ce n'est pas avec de l'or que l'on capte les oiseaux

rebelles. Un grain de mil sur les lèvres de Gisèle fait bien mieux l'affaire de Badigeon, et Gisèle ne se range dans les échassiers que pour y gagner le droit de sautiller à sa guise.

De plus en plus, Badigeon lui paraît irrésistible. Elle ne se plaît qu'avec lui. Elle rit de ses mots, reste en extase devant son cynisme et envie Andrée. Elle juge soudain la vie mal faite puisqu'elle condamne les gens à des obligations en dehors de leurs aptitudes. Cette grosse Andrée ne mérite pas ses rentes, ni Xavier d'être venu au monde après son papa. Leur fortune n'a-t-elle d'autre but que de les aider à empoisonner deux existences aussi pittoresques que la sienne et celle de Badigeon ?

Gisèle renonce à ses calculs de naguère. Elle ne s'inquiète ni de ses fournisseurs, ni de son propriétaire. Elle ambitionne d'autres agréments que de régler des factures et de passer pour une demoiselle scrupuleuse.

— Si tu veux, proposa-t-elle à Badigeon, on va tout envoyer à l'ours. Tu ne t'ima-

gines pas combien je suis peu dépensière quand j'aime. Je chercherai un emploi. Maman, qui fait des ménages, ne me reniera plus pour sa fille, et papa, qui est inscrit au bureau de bienfaisance, ne parlera plus de me déshériter.

Elle sourit de son projet. Il ne lui est point pénible de l'exprimer, car il est évident que Badigeon ne l'admettra pas.

— Les poules, déclare-t-il simplement, ça raisonne comme des tambours.

— Une chaumière et ton cœur, supplie Gisèle.

— Garde mon cœur, mais f... le feu à la chaumière. Tu ne sens donc pas que ce serait inconfortable, l'hiver venu.

Il sermonne Gisèle. Il n'est pas si rosse que l'on pourrait croire. La seule pensée de faire de la peine à Malafère lui creuse l'estomac. Il accepte de s'amuser un brin, à condition que cela ne complique pas le programme.

— Songe un peu, Xavier a fait des sacrifices pour toi, et la môme Dédé verserait des larmes de sang si on lui disait que je

rigole. Soyons bons pour les animaux, et puis, moi j'ai le respect des grand'mères de joie.

— Des grand'mères ?...

— A son âge tu ne voudrais pas que je traite Dédé de fille.

— Oh ! naturellement. c'est elle qui a le beau rôle. D'abord, ce sont toujours les cocus qui ont le beau rôle !

— Laisse-leur cette consolation.

— Après tout ce n'est pas un crime que d'aller respirer l'air de la Seine !

Aussi la promenade nautique et le repas banlieusard ont été décidés. Gisèle arrive un quart d'heure trop tôt à l'embarcadère. Dans sa crainte de voir surgir Xavier, elle n'a pas flâné à son petit lever ni à sa toilette. Elle s'admire. Sa jeune beauté se répare d'elle-même, et il lui sied, pour cette escapade sylvestre, de se montrer sans artifices à son compagnon.

— Regarde un peu, dit-elle à Badigeon. Je n'ai ni rouge ni crême. Va donc exiger ce teint-là de ton saucisson à pattes.

Il la détaille, la complimente, mais la cri-

tique à propos des qualificatifs dont elle gratifie Andrée.

— Tu me l'as choisie, tu m'as fait du boniment pour que je l'encaisse, et depuis que ça pige, tu ne rates pas une occasion de la rendre ridicule.

— Elle me met les nerfs en boule.

— De la part d'une belle gosse comme toi, c'est pas chic.

Gisèle promet de ne plus s'occuper des absents. Le ciel est pur. Un chien crevé vogue sur l'eau boueuse du fleuve. Près d'eux, de pauvres couples en bonne fortune s'en vont vers les joies paradisiaques de Billancourt et du Point-du-Jour.

La machinerie du bateau empeste, et les lattes des banquettes s'inscrustent dans l'arrière-train des passagers. Badigeon évoque l'auto de Mlle Fleurie. Il s'étonne que le luxe soit une chose si commode et à laquelle on s'habitue rapidement. Il pardonne à Gisèle d'avoir retrouvé son âme de midinette, mais il serait atteint dans leur amour-propre réciproque si cette excursion de jeunes calicots, créant un précédent, les

entraînait à renouveler, dans de telles conditions, un si piètre voyage.

M[lle] de Tournon lui a pris le bras. Elle tient à ce que le public profite de leur bonheur. Badigeon, lui, ne se trouve pas à sa place sur ce bateau populaire, et les rives de la Seine lui semblent lamentables. Son bagage littéraire est mince. Toutefois, il a entendu parler du curé de Meudon, et il compte sur la bonne chère des arrière-petits-enfants des ouailles de cet ecclésiastique.

— Si on nous flanque un coup de fusil dans ta gargotte, gare à toi ! promet-il à Gisèle.

Depuis qu'il mange dans les restaurants à la mode, son palais s'est éduqué, et il n'y a pas assez longtemps qu'il a rompu toute relation avec les bistrots pour éprouver le bcsoin de retourner à leur régime.

— On boulotte très bien où je te mène, lui assure Gisèle.

— Tant mieux, tant mieux.

Mais il n'est pas très fier, dans son bel uniforme, parmi les bourgerons de ses voi-

sins. Il respecte ses anciens frères et ne pose pas devant eux. Et puis, un pressentiment l'étreint. Il a mal quitté Mlle Fleurie, il s'est embrouillé dans ses mensonges. Pour se rendre libre, il a prétexté la reprise de son service. Cette raison était cousue de fil blanc.

— Tu ne savais pas cela hier soir ? s'est étonnée la grosse Andrée.

— Heureusement que j'm'étais épinglé un pense-bête ?

Mlle Fleurie a trouvé étrange qu'il refuse l'auto mise à sa disposition pour le ramener au camp et qu'il n'accepte pas davantage qu'elle le conduise à la gare.

Tremblante, elle a questionné l'objet de ses sollicitudes :

— Tu jures que tu ne me fais pas de farces, au moins ?

— Petite sotte !

— Tu jures que tu n'as pas manigancé de me tromper ?

— Oh ! la ! la !

— Alors, prends-moi dans tes bras...

Mieux que ça... Je suis si bien sur ton épaule.

Il a la sensation d'avoir rempli maladroitement son emploi d'amant chéri et d'être parti sans qu'Andrée soit bien certaine de sa rentrée à l'école. Cette inquiétude le gêne dans la tendresse qu'il veut manifester à Gisèle. Il joue une sérieuse partie et risque, pour une faute stratégique, de voir filer sa mise.

— C'est curieux, tu ne dis rien, constate Mlle de Tournon. On croirait que notre fuite ne t'amuse guère.

— Je pense.

— A quoi ?

— Dieu seul le sait.

Tout de même, Gisèle est gentille et jolie, et il se souvient que, la veille encore, il était amoureux d'elle. Il est sûr d'en être encore épris demain, ou ce soir, enfin quand il aura acquis la certitude de ne pas avoir mis la puce à l'oreille d'Andrée. Que deviendrait-ils, Gisèle et lui, si leur fugue tournait au mélodrame ? Il y a trop peu de temps qu'il dort dans la dentelle pour

apprécier l'honnêteté de la cotonnade. Mlle Fleurie fait, dorénavant, partie de son équipement.

— Bah ! grommele-t-il, à la guerre comme à la guerre !

Et cette interjection est normale, car il compte se rendre bientôt là-bas où les femmes savoureuses ne sont que des chimères et où le bruit du canon fait oublier celui des baisers d'amour.

— Nous y voilà ! s'écrie Gisèle. Tu vois, c'est la petite maison rose et grise. Ah ! elle me rappelle des choses...

Elle se raconte. Elle était encore môme. Un monsieur très bien l'avait entraînée là manger de la friture, et elle en avait tant ingurgitée, et elle avait tant bu, et elle avait été si malade qu'on avait dû la coucher. Peu satisfait de l'aventure, le monsieur très bien l'avait confiée aux bons soins d'un garçon de café et avait repris le bateau-mouche.

— J'ai encore dans l'œil la chambre où l'on m'a transportée. Nous pourrions la demander au patron.

Badigeon réplique :

— Si tu l'as dans l'œil, nous ferions mieux de nous adresser à un oculiste.

Il trouve logique que Gisèle omette de s'esclaffer. Il n'est pas drôle. Elle non plus d'ailleurs. Leur petite fête tourne à l'enterrement. Gisèle perd son enthousiasme et lui son ardeur sentimentale. Décidément ils ne sont plus assez jeunes, ou plus assez naïfs pour s'amuser de n'importe quoi, et la distraction actuelle est inexistante.

Le flanc du bateau grince contre le ponton de Meudon. Ils vont, sans un mot, jusqu'au restaurant.

— Remarque, c'est très gentil, on a l'impression d'être assis au-dessus de l'eau, dit Gisèle.

— En effet, avec un peu de bonne volonté...

Ils déjeunent. Le chien bordelais de la maison les aide à faire honneur à la nourriture. Des nuages sont tombés sur le panorama. Peut-être va-t-il pleuvoir. Le retour s'annonce triste. Badigeon retrouve ses pressentiments.

Ayant prétexté des obligations militaires, il ne peut remettre le cap vers la demeure de Mlle Fleurie. Gisèle lui propose une halte dans la sienne. Comme il hésite à accepter Mlle de Tournon se fâche.

— Tu bluffes quand tu montes dans ton coucou et, près de moi, tu ne cesses d'avoir la trouille. C'est froissant à la fin!

Elle a le droit d'être mécontente. Badigeon en convient et lui fait des excuses.

— Faut pas m'en vouloir. Quand le cafard m'empoigne, ce serait l'impératrice de Machinchouette qui me ferait du plat, je lui dirais : « Ta gueule ! »

— Alors, qu'est-ce que tu me dis, à moi ?

Il la regarde. La petite figure de Gisèle est tourmentée et les larmes voilent ses yeux.

— A toi je te dis : T'en fais pas, va, ma crotte. Ça va passer.

Ils savourent un café acceptable, fument des cigarettes à bout d'or et, de fait, cela passe.

— Tu as de l'argent pour l'addition ? ques-

tionne la jeune femme, qui pense à tout.

— Non, mais des fois !

Ils reprennent la nef populaire et rentrent dans Paris, dans la vie. Les nervosités s'apaisent. Badigeon rêve d'être belliqueux, mais refuse de se montrer champêtre. Chacun agit selon son tempérament.

— Nous allons chez moi ? s'enquiert Mlle de Tournon.

— T'as pas peur, rapport à Xavier.

— Encore ta pétouille !...

— Je ne pipe plus. Allons chez toi.

Arrivée, elle interroge sa bonne. En son absence, personne n'est venu. La quiétude embaume l'atmosphère.

— Veux-tu que je téléphone à Andrée ? propose Gisèle. Après, nous serons tout à fait tranquilles.

— C'est une précaution.

Elle dégringole chez la concierge, et remonte le cœur léger.

— Ton poids lourd a été emmené à déjeuner par un ami... Allons, bise-moi, et rattrape ton équilibre.

Il l'enveloppe de ses grands bras, prend

les lèvres qui s'offrent. Toute la chair de Gisèle tente sa gourmandise. Il se repent d'avoir gâché, jusqu'ici, les minutes que Mlle de Tournon lui a consacrées. Il est content désormais d'être à elle et de la sentir en sa possession. La gaîté préside à leur intimité. Ils sont satisfaits de leur prochain et d'eux-mêmes.

Gisèle entraîne Badigeon dans la chambre qu'il ne connaît pas encore. Il la trouve accueillante, hospitalière. Il apprécie :

— Des draps de batiste rose... Vrai, c'est bath !

— J'avais vu ça chez une copine, une copine aux as... Figure-toi que j'avais d'abord pensé à te la donner pour marraine.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— Je me suis souvenue qu'elle avait tout un escadron... Et puis, elle est trop jolie... Je t'avais vu, tu me plaisais déjà.

— Je te remercie, entre toutes tes aminches, de m'avoir réservé la moche.

— Charrie pas. Après tout, qu'est-ce qu'elles font, les autres marraines ? Elles

écrivent des lettres. C'est même à cause d'elles que les journaux se plaignent de la crise du papier... Andrée, elle au moins, n'écrit pas.

Badigeon reconnaît son privilège, et que les évènements sont supportables.

— Ça pourra durer longtemps ainsi prophétise Gisèle.

— Oui, le tout c'est de flairer le vent, de ne pas faire le jacques. Dans deux ou trois semaines je serai breveté, puis je filerai au front. Tu liras la suite dans les feuilles.

— Je m'y attends.

— C'est pas pour dire, mais les boches y peuvent toujours serrer leurs ailes.

— Ils serreront tout ce qu'ils pourront.

— Parole, tu verras ça !

Les lauriers de Navarre et de Guynemer troublent ses siestes. Il brûle de remplir les communiqués de ses exploits.

— Tu comprends, ceux qui reviendront sans une série de palmes sur leur ruban... des dattes ! C'est par pour eux que le boudin grille... Etre un héros, ou être un mort, voilà !... Du passé, on n'en parlera plus. A

quoi qu' ça rime ?... Je finirai dans la peau d'un honnête homme, c'est couru... Et, si je clamse au front, eh bien, tant mieux, Dédé me pleurera, toi aussi tu me pleureras, et Xavier me paiera une belle couronne... Dans l'autre monde, ça me consolera d'avoir été, ici, un imbécile.

— Quand donc as-tu été un imbécile ?

— Je m'entends. Je sais ce que je vaux, et aussi quand je suis propre ou sale. Face aux boches, je serai chic, je te le jure.

— Je n'en doute pas.

— Alors, écoute-moi, tu vas remonter Dédé. Elle me rase, elle et sa chair de poule quand je décolle... Tu saisis, je ne veux pas qu'elle intervienne, la main dans celle de son sénateur, pour me faire embusquer dans l'auto. J'irai à mon tour, là-bas, sur leurs gueules. J'ai mon plan.

— Bien.

Gisèle pose sa tête sur la poitrine nue de Badigeon. Elle n'entend plus nettement ce qu'il lui dit. Elle approuve afin qu'il ne répète pas les mêmes phrases et que le silence la laisse à la douceur d'être heu-

reuse. Elle veut sommeiller sur ce cher oreiller.

Lentement, coquettement elle pose ses doigts sur les lèvres de l'aviateur. Elle ferme les yeux, et, recueillie, savoure délicatement sa volupté.

IX

Un timbre vient de retentir. Gisèle sursaute. Elle secoue Badigeon qui dort.

— Tu as entendu ?

Il s'étire, de mauvaise humeur. Il n'aime pas qu'on le réveille sans ménagements.

— Qu'y a-t-il ?

— On a sonné.

— Alors ?

— Alors, j'ai peur. Si c'était Xavier !

— Tant pis pour lui.

Badigeon a beaucoup trop sommeil pour entrevoir les conséquences d'une telle intrusion.

Mlle de Tournon bondit du lit et court pousser les verrous des portes. C'est une

précaution prise. Un coup de sonnette précède souvent une eatastrophe. Elle écoute.

— Dis, mon amour, j'entends des voix.

— Te voilà un type dans le genre de Jeanne d'Arc, à présent !

— C'est bien l'instant de plaisanter. Tu ne faisais pas tant le malin, à Meudon !

Une main mystérieuse tourne la poignée de la porte. Gisèle n'ose demander qui se permet de vouloir entrer ainsi dans sa chambre. Mais, bientôt, cette question traverse les tentures :

— Gisèle, es-tu là ?

Elle revient vers Badigeon, affolée.

— Xavier, c'est Xavier. Nous sommes pris !

Badigeon n'a qu'un mot, que les mânes de Wellington entendent.

Cette fois, il est bien éveillé, mais sa lucidité, cependant reconquise, ne lui trace pas encore sa ligne de conduite.

— Et mes fringues qui traînent sur les meubles ! s'écrie-t-il.

En bannière, il saute d'un fauteuil à une commode, prend son képi ici, sa vareuse là,

sa culotte et ses bottes. Il ouvre l'armoire et y jette ces secondaires corps du délit. Ls corps principal, le sien, reste gênant.

Il déambule à travers la pièce, inspecte la cheminée.

— Pas moyen de s'introduire là-dedans, constate-t-il.

Il soulève le rideau de la fenêtre.

— C'est haut, un quatrième. Je ne peux pourtant pas me précipiter dans le vide.

Gisèle se flanque un coup de poing sur le front.

— J'ai une idée !

— C'est pas trop tôt.

Elle arrache, de son lit, le traversin, va l'enfouir dans l'armoire, pêle-mêle avec la tenue de Badigeon. Elle revient vers l'aviateur, le prend par le bras.

— Et maintenant, couche-toi en travers du pieu, bien en haut, lui ordonne-t-elle... Tu es grand, tu es mince... Tu ne bougeras pas. Je t'envelopperai du drap. Ainsi, tu joueras admirablement le polochon.

— Tu crois ?

— Tu vas voir.

Il se soumet à la volonté de Gisèle. Elle le camoufle comme elle a annoncé, après quoi elle pose scrupuleusement les deux oreillers le long de son individu. Elle recule de quelques pas, contemple l'opération. C'est parfait. Elle murmure au traversin humain cet ultime conseil.

— Pas de blague, hein ?... Si tu ne remues pas un doigt de pied, il n'y verra goutte.

Elle tire les verroux, se recouche, puis, placidement, sonne sa domestique.

— Qui donc était là, Marguerite ?

– Monsieur, pardi, et aussi Mademoiselle Fleurie.

Sous les oreillers, saucissonné dans son drap, Badigeon s'agite.

— Du calme, là-dessous ! fait Gisèle en donnant des coups de coude au hasard.

La caméristе manque de s'étendre sur le lit à son tour. Cette comédie, à laquelle on l'initie, lui semble du plus haut comique. Elle se croit soudain au cinéma.

— C'est encore plus cocasse que du Charlot, estime-t-elle.

Elle a la prétention de s'y connaître. De plus, elle n'est pas fâchée de tenir, en l'occasion, un petit rôle. Mlle de Tournon lui donne une preuve de confiance en lui révélant les secrets de cette mise en scène. Elle en est fière et tient à prouver qu'elle mérite un pareil honneur. Au reste, cette fille n'aime pas Xavier, dont la générosité est sinistre, et rafole de Badigeon, à qui elle prêterait volontiers cent sous.

Chez les commerçants du quartier, elle explique son caractère :

— Je ne me suis pas placée chez une demi-mondaine uniquement pour y faire mon beurre. Il m'est égal de palper des pourboires. Avant tout, ce que je veux, c'est ne pas m'embêter. Or, j'en ai marre des gens honnêtes. Ils nous traitent comme du poisson pourri et se gardent de nous raconter leurs affaires. Moi, j'ai quelque chose là (et, ce disant, elle tape sur son cœur). Une patronne qui me parle en amie peut toujours compter sur moi.

— Marguerite, je vous considère comme

une parente, vient justement de lui déclarer Gisèle.

La domestique reçoit, d'un seul coup, plus qu'elle n'a jamais espéré.

— Mademoiselle n'aura pas à s'en repentir... Je file. Vos deux cocos sont postés dans l'antichambre. Ils guettent la sortie des artistes. Je cours les inviter à s'asseoir aux fauteuils d'orchestre.

Elle s'éloigne à pas de loup.

— J'étouffe, soupire Badigeon, dans sa toile.

— La ferme ! La ferme ! gronde Mlle de Tournon, tout en remontant les couvertures sur sa poitrine.

Marguerite réapparaît, escortée d'Andrée et de M. de Malafère. Rapidement, les yeux des amants malheureux inspectent la chambre. A leur plus grand étonnement, ils ne découvrent rien de suspect.

Gisèle prend le ton d'une personne qui va rendre son âme à Dieu :

— J'avais l'intuition qu'on avait frappé, gémit-elle... Je sommeillais.., Oh ! la ! la ! J'ai une de ces migraines !

Elle se soulève légèrement, ébauche un sourire douloureux, et continue :

— Bonjour mes enfants... Alors comme ça, mon bon Xavier, nous avons plaqué notre cage ?.. Et vous, ma chère Andrée, ça va ?

— Couci, couça, répond M[lle] Fleurie. Je suis très inquiète de Badigeon.

— Pourquoi ?

— Il m'a quittée ce matin de bonne heure, en inventant je ne sais quelle histoire de service. Je devinais qu'il me montait le cou. Alors j'ai pris l'auto, et j'y suis allée, moi, à l'école. J'ai demandé Monsieur de Malafère, nous avons fait une enquête. Personne n'a vu Badigeon depuis hier.

— Ciel ! clame Gisèle. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Ce ne serait toujours pas en prenant de la hauteur, ricane Xavier.

— Oh ! vous savez j'ai dit « ciel ! » comme j'aurais dit : « mon cœur ! »

M[lle] Fleurie s'est affalée sur une chaise. Elle sanglote :

— C'était trop beau, ça ne pouvait

pas durer. Il m'aura fait quelque crasse.

C'est invariablement quand leur propre situation est embrouillée que les gens éprouvent le besoin de faciliter celle de leur prochain. Gisèle appuyée sur un oreiller, lequel est posé sur la poitrine de Badigeon, sent grandir en elle la vocation de frère prêcheur. Elle l'extériorise à sa manière :

— Le fait est... C'est à ne pas croire... Hélas, tous ces cochons d'hommes, ma chère, c'est des chameaux... Badigeon ne vaut peut-être pas une crotte de bique, mais regardez-moi ce grand daim de Malafère... Que fabrique-t-il à Paris ?.. Ah ! ces aviateurs !... Oubliez-vous que les boches sont à Noyon, mon bon Monsieur ?... Parfaitement, à Noyon.., Où est Badigeon ? Nous n'en savons rien. On peut donc supposer qu'il fait son devoir. Tandis que Monsieur de Malafère, dont les ancêtres fournissaient des maîtresses à leur roi et zigouillaient les voyageurs qui passaient près de leur château...

— Gisèle ! implore Xavier.

— Ben quoi ?.. Ne m'as-tu pas confié que l'arrière grand-père de ton arrière grand-père était une sorte de saumon, et que je ne sais lequel de tes grands oncles se faisait la main avec le coup du père François ?

— De grâce, Gisèle !

— Je suis pour la vérité, moi ! La vérité avant tout ! scande Mlle de Tournon.

Un éternuement formidable, et cependant étouffé, un éternuement qui ressemble à une explosion dans un souterrain, fait, à ce moment, sursauter Xavier et Andrée. D'où part ce bruit ? Que signifie-t-il ?

— Vous avez entendu ? interroge Malafère.

— Oui, balbutie Mlle Fleurie.

— De quoi ? riposte Gisèle, en s'étendant avec plus de nonchalance encore sur ses oreillers.

Xavier regarde Andrée.

— Se moquerait-on de nous ? lui demande-t-il.

Avant qu'elle ait répondu, un phénomène étrange se manifeste : le traversin du lit de Gisèle se dresse de lui-même, se tortille

épileptiquement. Deux pieds apparaissent.

— J'en ai assez, tant pis, je préfère la guillotine !

C'est Badigeon qui, résigné à tous les châtiments, dénonce sa présence à ses juges.

Gisèle ne crâne plus. Elle attend la canne de Xavier, le vitriol d'Andrée, le pal, l'estrapade, toute la gamme des supplices à la fois.

Délivré de son linceul anticipé, Badigeon, en chemise, les cheveux en broussaille, attend, nouveau bourgeois de Calais, que l'on décide de son sort.

— Misérable ! hurle Malafère.

— Badigeon ! Badigeon ! sanglote Mlle Fleurie qui n'a pas la colère agressive, et se trouve déjà prête à partager la peine que mérite son bourreau.

Déteste-t-elle Badigeon ? Regrette-t-elle les sacrifices qu'il lui coûte ? Elle ne discerne rien de ce qui se passe en elle. Elle sent seulement que Badigeon n'est plus sa propriété, qu'une autre, une amie, le lui a pris, que cela est malpropre et injuste, et que cela lui fait du mal.

— Laissons-les, décide Xavier, en s'adressant à elle. Ni vous, ni moi ne sommes à notre place ici. Je vous emmène. Venez.

Sans un regard sur les coupables, Mlle Fleurie se dirige vers la porte que Xavier vient d'ouvrir. Ils partent comme d'autres s'éloignent d'un cimetière. Et c'est bien la dépouille de leur amour qu'ils abandonnent.

Ils s'en vont, désormais seuls, dans la douleur et la nuit.

X

Courbée par l'épreuve trop lourde, les mains aux genoux, M[lle] Fleurie hoche la tête en marmonnant :

— C'est égal... qui aurait pu prévoir que nous essayerions de nous consoler en couchant ensemble ?

Près d'elle, dans le grand lit à peine défait, Xavier objecte :

— Valait-il mieux se séparer et partir pleurer chacun de son côté ?

— Vous avez été bien bon pour moi.

— Vous aussi, Andrée, vous avez été bonne.

— Oh ! moi, j'ai passé ma vie à l'être ! Vous avez vu comme cela m'a réussi.

— Hélas ! exhale Xavier.

— Ah ! réplique Mlle Fleurie, si je n'avais pas eu quelques amis que je n'aimais pas pour assurer ma vie, où en serais-je avec ceux que j'ai aimés ?... Ce fut toujours le même programme : ici, on me fredonnait une romance ; là on me faisait chanter un air. Si j'ai beaucoup reçu, j'ai aussi beaucoup donné. Alors, pourquoi ai-je été si malheureuse ?

— Ma pauvre enfant, ce n'est pas de nos générosités que naissent nos petits bonheurs !... Contemplez-moi... Ne croyez pas que j'ai vingt-six ans moralement. J'en ai soixante. J'ai tout connu. Jamais aucune maîtresse ne fut pour moi ce qu'était Gisèle, et, cependant, des femmes du monde m'ont été favorables... Suis-je donc si compliqué ? Il y a peu de temps encore, j'eusse pu agréablement me marier. Je refusai. Pourquoi ? Le ciel me réservait-il le plus complet désenchantement ? Est-il écrit que chaque créature devra payer son tribut à l'adversité, et, partant, que la félicité sera une récompense ?

— Si cela était, j'aurais mérité de ne plus

pleurer, soupire Mlle Fleurie. Ah ! Badigeon ! Badigeon !

Sur le même mode, Xavier se lamente :

— Gisèle ! Gisèle.

De plus en plus déchirée, Andrée répète :

— Badigeon ! Badigeon !

Elle a la politesse d'ajouter :

— Voulez-vous que je sonne pour le chocolat ?

— J'allais vous en prier, ma pauvre amie.

Ils ont passé la nuit chez elle, une triste nuit. Après la constatation de leur infortune, ils s'étaient fait conduire au Bois. Andrée avait besoin de respirer, de voir des gens, de ne pas se retrouver seule dans son logis vide. Autre Manon, elle n'était que faiblesse et que fragilité.

— Je parais forte, on me blague sans cesse sur mon embonpoint, eh bien, mon cher Xavier, je suis sensible comme une fleur.

— Prenez mon bras, lui avait offert Malafère. Je suis solide, moi !... Et pourtant, quel coup j'ai reçu en plein cœur !

Ils avaient lâché l'auto pour promener leur désespoir dans les petites allées. Des couples étranges les avaient croisés, des promeneurs inquiets les avaient suivis.

— Il me semble que nous avons pris le chemin des Satyres! s'était écrié Xavier.

Andrée avait dédié cette nouvelle épreuve aux dieux.

— Les pauvres gens!

Selon son habitude, elle se montrait indulgente aux erreurs, aux vices de l'humanité tout entière.

— On cherche l'amour, on trouve le chagrin. C'est la vie!

Xavier s'était permis d'affirmer que ces individus ne cherchaient pas une chose si rare et que les déceptions leur seraient épargnées.

— A part les agents des mœurs, ils n'ont rien à redouter, tandis que des êtres d'exception, comme vous et moi, ne voient, sous leurs pas, qu'embûches et précipices.

— Ah! comme vous parlez bien!

— Pourquoi me suis-je laissé prendre aux sourires de Gisèle ?

— Pourquoi me suis-je livrée aux fantaisies de Badigeon ?

Elle avait énuméré ce que cet amant lui coûtait.

— Oh! il ne me demandait rien, mais je comprenais vite ce qui lui ferait plaisir. Ce qui arrive est de ma faute.

Elle ne regrettait ni les bijoux, ni les cadeaux distribués ; elle eût voulu lui donner plus encore. C'était lui qui avait tout gâché. Quelle sottise ! Il eût pu si bien la tromper avec délicatesse ! Mais il s'était moqué d'elle et de leur ami Malafère. L'impertinence dépassait les bornes de la civilité.

— Il exagère, oui vraiment, il exagère.

— C'est un mufle, décréta Xavier.

— Vengeons-nous. Il y va de notre dignité.

— Prenons patience... Quand le foin manque au ratelier...

— Oh ! vous savez, les proverbes... Je n'y crois pas.

— Vous avez tort. La sagesse des nations est l'œuvre de profonds moralistes.

— En attendant, nous larmoyons et ils s'amusent.

— Eh bien, imitons-les.

Il avait lancé cela sans en prévoir les conséquences. Il était son maître pour vingt-quatre heures.

— Voulez-vous que nous dînions au cabaret ? Ensuite, nous irons au concert... C'est un remède que je vous soumets là.

Elle avait hésité à accepter.

— N'avez-vous pas ressenti parfois, lors de vos crises de désespoir amoureux, l'irrésistible attrait de la débauche ?

— Ma foi, non, avait avoué Xavier.

— Oh ! oublier ! oublier !... Ce soir, je rêve d'une orgie insensée.

Malafère avait découvert en lui la vocation de guérisseur.

— Accordez-moi de satisfaire votre désir... Nous commanderons un bon petit repas, bien fin, bien présenté, et des vins généreux. Cela vous va-t-il ?

— C'est curieux, ce que vous m'offrez me semble honnête... Je ne sais plus ce

que je veux, ni où pourrait me conduire mon caprice.

— Ma pauvre amie, vous êtes trop bouleversée pour lire en vous-même... Et je suis pareil à vous. Votre cœur et le mien ressemblent à ces villages du front : des ruines, de la misère... Ah ! que de catastrophes la guerre aura causées !

— Sans elle, j'eusse ignoré Badigeon... Mon Dieu, mon Dieu, il eût mieux valu me casser une jambe que de le rencontrer.

— Ce sont des mots.

— Dites, Xavier, si je décidais de mourir...

— Taisez-vous ! j'ai, moi aussi, cette pensée.

— Oh ! mon ami, qu'il seraient punis les coupables ! le remords, le remords !...

— Oui, avait repris Malafère, comme vous, j'ai songé à me tuer... Qui sait si cette horrible idée ne me dominera pas encore ?

Elle lui avait saisi les mains, et, les larmes aux yeux, lui avait fait cette prière :

— Ne nous quittons pas tout de suite ! Vous avez raison : amusons-nous !

Ils avaient dîné, puis échoué au beuglant. Leurs visages de croque-morts ne s'étaient déridés ni devant les victuailles, ni à l'audition des refrains patriotiques lancés par les anciens créateurs de chansons obscènes. Indifférents à tout ce qui n'était pas le désarroi de leur être, Andrée et Xavier avaient néanmoins remarqué que la bonne tenue et la pudeur étaient, par la volonté de la Censure, maîtresses des foules.

— Comme quoi, avait conclu Xavier de Malafère, si nous révélions notre roman, on nous traiterait de petits dépravés.

— Vous m'effrayez !

— Oui, ma chère, les mœurs ont ainsi évolué. Il n'est plus permis de s'attarder aux égarements du cœur.

— J'ai vécu deux ans de trop ! avait constaté Mlle Fleurie.

— Quelle hérésie !

Elle avait répété :

— Oui, j'ai vécu deux ans de trop. Je ne

suis pas à la hauteur des transformations et de l'héroïsme d'aujourd'hui.

Le concert s'était terminé sans leur inspirer d'autres réflexions philosophiques. Sur le trottoir, devant sa voiture, Andrée avait demandé à Malafère :

— Où allez-vous finir votre nuit ?... Désirez-vous que je vous y dépose ?

Il lui avait confessé son indécision. Sa famille n'était pas à Paris, la promiscuité des hôtels l'écœurait, et il s'était habitué à l'appartement de Mlle de Tournon.

— Si j'osais mettre à votre disposition le lit de repos de mon boudoir, lui avait proposé, timidement, Andrée.

— Oh ! je craindrais d'abuser...

— Voyons, entre nous...

— Certes, votre invitation est charmante, et il y a aussi l'ennui de vous savoir seule et souffrante pour me pousser à l'accepter.

— Merci, mon ami, vous pensez à tout.

— C'est si naturel. Il me semble être, près de vous, comme un enfant près de sa grande sœur, et cependant, en ce moment, c'est vous qui êtes mon enfant... Je vous

bercerai, je vous consolerai, je vous respecterai.

Elle avait levé vers lui des yeux voilés de pleurs.

— Jamais on ne me parla si bien... Ah ! pourquoi n'êtes- vous pas Badigeon ?

Il avait émis cette supposition :

— En éteignant les lumières, peut-être...

Alors, elle avait décidé :

— Montez dans l'auto, ne me quittez pas... Mon lit est assez grand, vous n'y serez pas mal... Nous causerons. Nous en avons encore tant à nous dire !...

Et ç'avait été une nuit inoubliable dans son genre. Xavier n'avait cessé de la nommer Gisèle ; elle l'avait appelé Badigeon. A l'aube, ils s'étaient endormis. Réveillés, ils avaient aussitôt pleuré dans les bras l'un de l'autre.

Malgré leur mutuelle reconnaissance, ils ne s'étaient pas remerciés. Leur revanche accomplie, Andrée brûlait du besoin de flanquer Malafère à la porte, et Xavier s'énervait de ne pouvoir courir aux informations chez Gisèle. Ils imaginaient quelle

nuit de volupté les coupables avaient dû passer. Ce qu'ils supposaient leur tenaillait la chair.

Maintenant, Mlle Fleurie regarde M. de Malafère souffler sur son chocolat. Elle remarque son teint terreux et ses cheveux rares. Une comparaison s'impose : la nuit comme le jour Badigeon est exquis.

Andrée donne l'ordre à sa femme de chambre de prévenir le chauffeur.

— Dans une demi-heure, la voiture vous attendra, dit-elle à Xaxier. Vous pourrez en disposer.

Il lui baise le poignet, et murmure :

— Votre âme est belle entre toutes.

Il voudrait lui demander un rendez-vous, elle aussi voudrait le prier de la venir voir, mais aucun d'eux n'a le courage de feindre un tel désir.

Xavier se lève, et, rapidement, s'habille. Prêt à partir, il présente ses hommages à Mlle Fleurie.

— A bientôt n'est-ce pas ? se contente de formuler Andrée.

Xavier répond :

— Je l'espère ainsi. A bientôt !

Elle lui tend son front, sur lequel la moustache à l'américaine de Xavier passe un léger coup de brosse. Puis ils se serrent la main. Et ces effusions leur paraissent suffisantes.

XI

— Badigeon !

— Mon lieutenant.

— Je voulais vous dire... Ecoutez plus près. Faut vous grouiller, mon ami. Vous n'êtes plus à pied ?

— Non, mon lieutenant, on m'a mis sur campagne.

— Et, ça va ?

— Parfaitement.

— Tant mieux, parce que ça se gâte pour vous... Cette histoire de l'autre jour... Bousillage... des femmes... N'est-ce pas ? on en a parlé. Je ne demande qu'à fermer les yeux, moi. Mais, nom d'un chien, plus de folies comme la dernière fois,

Badigeon n'a pas accoutumé de se tourmenter par avance. Il sourit, ce qui est une manière d'acquiescer à la recommandation de son supérieur.

Les mains dans les poches de sa culotte collante, le chef-pilote regarde par terre, droit devant lui. Son képi, qu'il porte enfoncé jusqu'aux yeux, son baudrier acajou, ses bottes fatiguées lui donnent une riche allure.

— Pas ? C'est promis.

— Mon lieut'.

Le lieutenant est déjà loin. D'un œil intéressé, Badigeon suit un instant sa silhouette énergique, et il a l'impression très nette qu'entre son chef et lui s'établit une de ces sympathies loufoques que la vie sportive rend tout à fait normales.

— Mais, songe-t-il, pour qu'il me parle ainsi de me grouiller, c'est qu'il a une idée de derrière la tête. La môme Andrée a dû... Non! Quel choléra, cette femme-là! Pour une toquante et des billets qu'elle m'a passés bien malgré moi, embêter le monde à ce point, c'est inouï... Heureusement, Ba-

digeon, que tu t'en tamponnes la paupière, et comment !

Malafère passe, très froid, près de son ancien camarade.

— Encore un qui l'a sec, se dit Badigeon... Allons, ne nous frappons pas. Je la lui rendrai, sa Gisèle, si ça l'embête.

Le souvenir de la jeune femme traverse une seconde son cerveau, et ce souvenir ne lui est pas désagréable ; sincèrement, le paisible Badigeon se juge très emballé.

Hier soir encore il a couché à Paris, chez sa nouvelle amie. Cela ne le surprend pas. Cependant, il n'a pas pensé jusqu'ici que cette liaison pourrait devenir une habitude, et c'est bien pour cela, et à cause de cette sécurité, que Badigeon trouve Gisèle à son goût. Il a fallu Malafère et son regard hostile pour le faire réfléchir. Alors, il se rappelle certaines phrases de la jeune femme, des « giries » comme il les qualifie. Il s'étonne :

— Ben quoi ? C'est crevant !

L'amour ne l'a jamais gêné. Bâti comme il l'est, avec ses grandes jambes, sa grande

« gueule », son air « à la coule » sans y toucher, il entend fort bien que le « sentiment » qu'il peut avoir pour une femme dont il ne grève pas le budget mérite d'être précisé.

— Admettons que j'aime Gisèle, monologue-t-il, que je l'aime d'un gros béguin... Ça va durer tout de suite dix-sept jours. Après ?.. Ah ! ce n'est pas sérieux. Bientôt je serai fauché, et, sans l'rond, je n'ai plus un bon caractère.

Jamais l'idée ne lui est venue de se « faire aider » par Gisèle. Elle n'est pas une femme à ça. Elle est trop roublarde, trop pratique. Son extraordinaire désintéressement, lors de la promenade à Meudon, n'était qu'une frime. Si elle a pu céder à ce que Badigeon s'émerveille d'appeler l'amour, elle en reviendra vite.

— Donc, dans dix-sept jours, elle aussi en aura soupé, conclut-il... Ça vaut bien mieux.

Et, sur cette réflexion qui, dans le cœur de tout autre éveillerait une « paille » de mélancolie, Badigeon s'achemine vers le

hangar 19 où sont enfermés les précieux coucous réservés aux vols des élèves sur campagne.

— Vous partez, à présent ?

— Si vous voulez, mon adjudant.

— Bien. Prenez le 463, la cible, et trottez-vous.

— Entendu.

Badigeon a bientôt déguerpi. Sa montre marque dix-huit heures. Comme le temps est superbe, l'amant de Gisèle monte à 1200 et, prenant sur sa boussole une direction, pointe, après avoir réduit son moteur, sur le nord-nord-est. On croirait qu'il n'a fait, de tout temps, autre chose.

— Un zinc, n'est-ce pas, dit le chef-pilote, ça se manie n'importe comment. Une main sur la manette des gaz, l'autre... dans sa poche. On peut très bien naviguer sans s'occuper de la direction.

Badigeon en fait aussitôt l'expérience, et il est enchanté de sentir que le 463 tient admirablement, tout seul, sa ligne de vol. Mais quelque chose de plus émouvant l'emplit de ravissement.

Tandis qu'il tournait sur la piste entre 100 et 400 mètres, il n'avait que la plate sensation du manège. Aujourd'hui l'horizon s'écarte. Des routes, des rivières, des bois, des villages, des vallées apparaissent, et c'est soudain la merveilleuse stupéfaction d'un homme qui crée la terre.

Ce champ rectangulaire, cet étang étroit et brillant entouré d'arbres sont à leur place exacte sur la carte. Il en suit le dessin. Plus loin, dominant la région tout entière, il découvre des routes qui se joignent, se séparent, des forêts dont la masse, d'un vert sombre et moutonneux, épouse le volume et la forme inscrits sur le mince rouleau de papier.

Jamais Badigeon n'a connu ce plaisir. Son premier vol l'avait conduit pourtant sur ces collines boisées, ces cours d'eau, ces prairies. Il ne les a pas vus alors, car il n'était pas maître du défunt 2222. Il a suffi de quelques jours pour échanger tout cela. Badigeon se révèle à lui-même, et dans son cœur que rien ne trouble, la joie chante avec mille voix pures.

Egrenant un à un les villages qu'il aperçoit de très loin et qu'il survole ensuite, il va toujours. Il navigue franchement dans la direction de la fumée d'un train. Il découvre enfin, sous une légère écume de brouillards, les méandres scintillants de la Seine. Paris n'est pas loin.

Il tourne à gauche. Ce sont des bois, la vallée de Chevreuse... Il tourne encore, cherche un moment la route qui se perd sous le feuillage des arbres... Des points de repère le tirent de son hésitation... Voici de nouveaux villages, voici la route. Elle en rejoint une autre... Puis, c'est une vallée, une voie ferrée, et, là-bas, alignés proprement, les hangars de l'école, la piste et les petites baraques vertes des cantines.

Alors Badigeon réduit complètement son moteur, incline son appareil et commence une spirale dont il serre les anneaux au fur et à mesure que son altimètre lui indique la descente... 700... 650... 625... 600... 575...

— Tout va.

Décrivant de grands cercles d'une dou-

ceur vive et souple, Badigeon, qui n'exagère pas, éprouve une immense satisfaction. Dans le trou, qu'il remarque sans cesse à sa droite, il voit arriver, peu à peu, les détails du terrain... Il distingue les élèves... un chien... la saucisse de toile fichée au bout d'une longue perche pour indiquer le vent. Et, à cent mètres, après un tour de piste qu'il a bâclé sans remettre de moteur, l'as coupe à fond, descend et atterrit.

— Très bien ! applaudit l'adjudant. Dans trois jours vous pourrez commencer votre brevet.

C'est la douche.

— Dans trois jours ! grommela Badigeon. Il veut s'amuser. Non, vrai, il va un peu fort. Je ne partirai pas... Il est huit heures et demie, je rentre chez Gisèle, et je vois venir.

Il réfléchit sur ce qu'il vient de décider.

— Ah ! ça, Badigeon, se dit-il, c'est l'béguin !

Il n'en doute plus. Et il a vite fait, tout en se traitant d'outil, pour ne pas employer un plus gros mot, de se vêtir superbement

de sa noire vareuse sur laquelle il boucle une ceinture. Il doit se hâter. le train de 21^{h} 12 n'attend pas.

Un quart d'heure plus tard, il arrive chez Mlle de Tournon.

— J'ai faim, déclare-t-il, à en crever.

Il embrasse Gisèle d'une bouche avide, experte et sensuelle. Frémissants l'un et l'autre, ils pénètrent lentement dans la salle à manger.

A présent, Badigeon, dont l'appétit est satisfait, parle. Il n'est plus le même. Il allume son horrible pipe et, troublé par il ne sait quelle sensation de bonheur, s'interroge avec stupéfaction.

Il n'aurait pas prévu que cette jeune femme aux yeux limpides, aux cheveux blonds, à la taille bien prise, pût être pour lui d'un attrait si puissant. Il n'insiste pas.

— Qu'as-tu fait, aujourd'hui ? demande-t-elle.

— Campagne, explique-t-il brièvement... Bonne petite promenade... Ça fait du bien... Et toi ?

— J'ai rencontré Andrée.

— Ah !

— Oh ! mon chéri, quelle pochetée !... Elle ignore complètement notre...

— Liaison.

— Pourquoi emploies-tu un pareil terme ?

— Il ne te plaît pas que je nomme notre amour une liaison ?

— Non,

— J'encaisse... Alors, Andrée ?

— Une pochetée, je te répète... Elle ne t'en veut plus du tout.

— Par exemple !

— Du tout... Elle m'a même demandé pardon d'avoir pu croire que je t'avais arraché à elle.

Badigeon se recueille, et c'est toute une opération. Pour lui, Andrée était cause de l'avertissement du chef-pilote. Qui croire désormais ? Il préfère les situations nettes et met Gisèle au courant de la petite scène de l'après-midi.

— Elle n'est pas franche, Andrée, prétend Gisèle.

— C'est possible. Peut-être a-t-elle essayé de se tuyauter près de toi.

— Elle en est capable.

— Va, laisse tomber.

— En somme, Andrée...

— Oh ! assez d'Andrée, ma poulette... Je ne te parle pas de Xavier. Il fait une de ces bobines...

— Dame !

— Tiens !

Ils se regardent en souriant. Badigeon est au bout de sa pipe. Il la pose sur la table.

— Que fait-on ? questionne-t-il... On sort ?

— Je n'en ai pas envie !

— Moi non plus.

— Viens.

Au salon, c'est, pour Badigeon, la même sensation de bonheur. Il est sous le charme et ne cherche même pas à se dérober.

— Bah ! ça passera, pense-t-il. Tout passe, à la fin, tout, tout.

Et, loin de s'attrister de son doux état d'esclavage, l'ex-filleul de Mlle Fleurie emplit deux petits verres de Tarragone, puis, choisissant un havane dans la boîte à cigares de Malafère, il en fait soigneusement

griller le bout sur une allumette, et, béat, se sent de moins en moins disposé à se tourmenter sans raison.

XII

Le temps passe. Des pluies tombent à propos. Elles font le jeu de Badigeon qui, depuis son premier voyage sur campagne, n'a pas mis les pieds à l'école. Gisèle sait le retenir. Plus adroite que la marraine, elle se fait obéir sans paraître commander. Badigeon prévoit ses désirs, ses caprices, il lui plaît de les satisfaire, car le grand garçon éprouve à présent pour la jeune femme une tendresse dont il ne se croyait pas capable. La tendresse de Gisèle, et aussi le confort élégant, un peu « perruche », de l'intérieur de son amie, une bonne table, un lit spacieux ont opéré ce miracle.

— Une terreur s'empare de moi, déclare un jour, Badigeon.

— Mon Dieu ! s'écrie Gisèle.

— Voilà, à force d'être trop bien ici, trop heureux près de toi, je me découvre une âme de midinette.

Mlle de Tournon saute de joie.

— Ah ! que je suis contente... C'est que, vois-tu, tu es beaucoup mieux ainsi... Avant, tu me faisais peur.

— Pourquoi ?

— Un vilain genre, mon chéri... Est-ce que je sais ?... Tes propos, ta façon féroce de vivre...

— Ça va bien, rompt Badigeon... C'est pas fini, ce truc-là.

Gisèle s'étonne.

— Tu viens de m'avouer ton plaisir... Te déplaît-il déjà ?

— Mais non, seulement tu as eu tort de me rappeler ce que j'étais. Je l'avais oublié... C'est maintenant que je vois mal les choses.

— Explique-toi.

— Tu ne sors plus, tu ne fréquentes plus personne... J'ai l'air de te tenir enfermée dans un bocal.

— Imbécile ! me prends-tu pour un cornichon ?

— Le ciel m'est témoin...

— Pourquoi sortirais-je?

— Il le faudrait.

— Nous nous promenons ensemble quand nous en avons envie, n'est-ce pas ?... C'est largement suffisant.

Badigeon demeure soucieux.

— Ça se gâte, observe-t-il *in petto*, ça se gâte... C'est le collage... Qui l'eût dit ?

Il ne rit plus. Une contrariété le tourmente visiblement.

— Qu'as-tu ? lui demande Gisèle.

— Moi ?... Rien.

— Bien.

Cela suffit à mettre entre elle et lui comme une gêne, car c'est maintenant qu'ils touchent l'un et l'autre à leur vraie nature. Badigeon n'a plus le sou. De la petite somme qu'il avait sur lui au moment de la rupture avec Andrée, il lui reste quinze francs.

Gisèle ne veut pas comprendre. Elle résiste à elle-même.

— Ça durera tant que ça pourra, pense-t-elle lâchement.

Elle est chic dans son affection sincère. Elle ne veut pas s'effrayer des soucis qui la guettent. Elle compte sur la providence.

— L'amour ?... C'est ça, l'amour !

Badigeon s'arrête à cette réflexion mélancolique. Il se fait l'effet d'un homme qui, voulant acheter un immeuble, a juste assez d'argent pour retenir un appartement qu'il sera en peine de payer. De dehors, il considère l'étage où il espérait s'installer... C'était un beau rêve. A quoi bon insister ?... Il revient à lui.

— Je m'suis trompé de quartier, reconnaît-il avec philosophie.

Mais quelque chose qu'il ne connaît pas lui serre un peu le cœur.

— Ma chérie, soupire-t-il.

— Tu voudrais sortir ?

— Non, non, je voudrais...

Il fait un geste vague et malheureux.

— Est-ce que je sais ce que je veux !

Elle s'efforce à ne pas interpréter ses réticences. Elle ne le questionne plus.

Alors, il se tait, lui prend les mains et l'embrasse doucement, chastement sur les yeux. Elle s'effraie de cette candeur, et, tout de même, l'interroge.

— Enfin, qu'as-tu ?

— Rien, rien... Comme ça, tout est arrangé.

Mais il achève, pour lui :

— Je suis un mufle.

Cette constatation ne l'étonne pas. Il retrouve son équilibre et, rapidement, en arrive aux déductions :

— Je n'ai plus à me frapper... et d'une ! Ni à m'appliquer à paraître convenable... Je respire... Et de deux !... Cherchons ce qu'il me reste à faire.

Les journaux du matin, placés sur une petite table, attirent son attention. Il déplie le premier, le parcourt, lit le communiqué :

Cinq avions boches descendus.

Il renseigne Gisèle :

— X... a abattu son cinquième, et Z... est cité aussi.

— Tu les connais ?

— Oui, des copains de la série qui m'a

précédé... Je les ai vus à Dijon.

Il répète :

— Je ne suis qu'un mufle... un mufle, et un salop.

Il essaie de continuer la lecture de la feuille. Il se renseigne sur les progrès des Russes, saute les dépêches italiennes, cherche ce qu'il y a de nouveau à Salonique, s'apprête à critiquer, puis, lâchant le quotidien :

— Pas de politique ! décide-t-il. Ceux qui ne sont pas contents, n'ont qu'à y aller... La seule nouvelle épatante, c'est que X... soit à son cinquième.

Il pense à sa propre inaction, à son involontaire lâcheté d'élève qui moisit depuis près de six mois à l'école... Cela le dégoûte. Il a de brusques réveils.

— Tu ne vas pas t'emballer, mon coco ? demande Gisèle, alarmée par ce qu'elle lit sur le visage de Badigeon.

— Oh ! non, ma gosse, mais me grouiller un peu plus, simplement.

— Ça y est ! tu deviens fou.

Il sourit.

— Déjeunons-nous bientôt ? s'informe-t-il pour arrêter les frais .

— Quand tu voudras.

— Tout de suite.

Elle le regarde, dans les yeux.

— Badigeon !

— Quoi !

— Tu ne m'aimes pas !

— Comment, je ne t'aime pas ?

— Non, tu ne m'aimes pas... Et, la preuve...

— J'écoute.

— La preuve, c'est que tu n'as pas le courage de cet amour que tu prétends éprouver.

Il ricane :

— Je te vois venir... L'automobile...

— Parfaitement, l'automobile... Je t'en prie, raisonne. D'abord, c'est bien porté.

— Ah ! bah !

— Des aviateurs, il y en a plein les boulevards. On ne rencontre que ça, à Montmartre, au Bois... Et quel genre ! Des hélices et des ailes partout... Je te dis qu'ils exagèrent... Tandis que l'automobile...

— Moins de dangers...

Elle a l'audace de son opinion :

— Mais, c'est tout ce que je demande pour toi, mon ami, qu'il n'y ait pas de dangers !

— Nous y voilà, constate Badigeon... Admettons, moins de dangers... Et après ? Tu me vois, moi, chauffeur de taxi ?

— Idiot !

Badigeon dresse l'oreille. Nerveuse, Gisèle ne supporte plus la discussion. Elle est lancée :

— Tu n'es qu'un poltron... Tu redoutes qu'on te sache embusqué dans l'auto... Mais dans l'aviation, n'est-ce pas ? Tu as toujours une réponse : « Mon tour viendra... » Badigeon, c'est mal, c'est très mal, puisque nous nous entendons si bien d'habitude.

— Oui, approuve Badigeon, mi-sourire, et je me reprochais justement tout à l'heure ce que tu viens de me dire... J'ai eu tort, voilà !.. Je me trouvais bien, et j'imaginais, parce que je courais un danger, oh ! bien mimime, à voler sur campagne, j'imaginais que je pouvais ne pas passer pour un de

ces sales truqueurs de la guerre... Nous sommes du même avis, j'espère ?

— Eh ! bien ?

— Yo te aime, Gisèle, blague Badigeon. Yo te aime. T'occupe pas du reste... L'essentiel est qu'en ce moment...

— Mademoiselle est servie, annonce la domestique.

— ... En ce moment, Marguerite, j'ai un appétit ! achève Badigeon en s'adressant à leur ancienne complice.

Gisèle est furieuse. A table, elle mange du bout des dents. Badigeon, lui, fait preuve d'un excellent coup de fourchette et parle avec tranquillité. Malgré que Gisèle, par la petite scène qu'elle lui a faite, lui paraisse sincère dans son amour, il préfère ne plus attaquer la question des grands sentiments. Il lui suffit de penser :

— Ça n'existe pas. *Primo*, nous n'avons plus un rond, et nous allons mettre les choses au pire en nous obstinant... *Secondo*, mon truc est simple... Lâchez tout, et plein gaz !

Hélas, cela est facile à dire quand, à

côté d'une femme charmante, on s'exerce paisiblement à l'atroce jeu des séparations.

Badigeon fait l'esprit fort :

— Que me restera-t-il d'elle bientôt ?.. Des souvenirs... C'est bath, des souvenirs... Je vais commettre une bêtise énorme... Après, je la regretterai... On regrette toujours une bêtise, et ça meuble la vie... Gisèle est délicieuse... Elle sera cent fois mieux à distance, quand, sur le front...

La sonnerie de la porte d'entrée tire Badigeon de ses méditations.

— Allez voir, Marguerite, ordonne Gisèle... Laissez ça.

Marguerite revient.

— C'est une dépêche pour monsieur.

Badigeon fait une mine surprise.

— Pour moi ?

Discrète, Marguerite se retire. L'amant de Mlle de Tournon ouvre le pli bleu qui contient ces simples mots : *Rentrez de suite. Très sérieux. Xavier.*

— Xavier ? interroge Badigeon, stupéfait.

Gisèle lit la dépêche et ne comprend pas.

— Qu'est-ce qu'il lui prend, à celui-là ? lance-t-elle.

Perplexe, Badigeon fixe intelligemment la carafe.

— Bizarre...

— Tu souffres ? s'inquiète Gisèle.

— Xavier ? Est-ce que par hasard il se paierait notre tête ?

— On le croirait.

— A moins qu'il n'y ait quelque chose de grave là-bas... Allons, nous verrons ça tout à l'heure... Il n'y a pas à hésiter. Je rentre, J'ai un train dans une heure.

— Dis, implore Gisèle, tu me tiendras au courant.

— Oui, oui...

Le repas s'achève sans entrain. Badigeon éprouve une sensation pénible. Dans le salon oriental où il fume l'ultime havane de Xavier, il a l'impression de céder la place à un autre... Mais quel autre ?

Gisèle sert le café dans de petites tasses turques. Badigeon la contemple, si souple, si jolie dans ses mouvements... C'était si bon, si tendre, si intime cette

amitié qui a duré tout ce qu'elle a pu...

Pas de soupirs, Badigeon. Gardez une dernière fois dans vos yeux secs et mauvais l'image reposante et bourgeoise d'une femme que vous auriez pu faire souffrir davantage. Vous n'êtes pas un sale type. Vous êtes un méchant garçon, tout au plus. C'est pourquoi cet arrachement à des routines aimables vous poigne le cœur d'un tel chagrin... Allons, du courage ! L'art des femmes est habile à lier les plus rebelles. Il vous retient. Mais, vous n'êtes pas de ces individus que l'amour emplit tout entiers. Déjà vous pensez à votre ami Malafère. Vous dites : pour une femme !.. Et c'est de peu de prix pour vous, une maîtresse que vous allez rendre à votre prédécesseur.

Gisèle est sérieuse, elle aussi. Assise dans un fauteuil, à contre jour, elle considère Badigeon. Elle ne veut pas l'attrister par une figure anxieuse. Elle cherche à sourire.

Mais elle devine que, tout à l'heure, en arrivant à l'école, Badigeon ira franchement

à Xavier, lui tendra la main et, redevenu ce qu'il était avant leur amour, cynique ou indifférent à tout, osera dire : « Merci » à son ami d'autrefois.

XIII

— Xavier, je vous remercie... Ce que vous avez fait là est digne de vous... Allons, serrons-nous la main.

— Non, Badigeon.

— Pourquoi ?

Malafère hausse les épaules tristement. Son regard évite celui de Badigeon.

— Vous m'en voulez toujours ? interroge, avec un culot formidable, l'ex-filleul de Mlle Fleurie.

— Toujours... N'en parlons plus, voulez-vous ? Je vous ai mis une dépêche, simplement par esprit d'école... Ça bardait pour vous... Ne me remerciez pas.

— Comment pouvez-vous me demander ça ?... Je tiens, au contraire...

Xavier se détend. Il a les larmes aux yeux. Correct jusque dans sa détresse, il les refoule stoïquement. Il plaisante :

— Pour une femme... Je dois vous paraître très naïf.

Sans hésitation, Badigeon déclare :

— Gisèle vous aime.

Xavier secoue la tête. Il pense que Badigeon estime charitable de mentir et, déjà, il lui est moins odieux. Il le considère un moment, puis laisse tomber ces mots :

— Ah ! Badigeon ! vous avez agi comme une canaille.

Badigeon ne se défend pas.

— C'est exactement mon avis... Si j'avais pu croire ...

— Ne cherchez pas à vous disculper.

— Je viens de vous avouer mon opinion de moi-même... Peut-être suis-je encore plus blâmable que vous ne le supposez.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien, je n'avais pas prévu les effets de ma goujaterie... Je ne pensais pas que vous rompriez avec Gisèle.

— Comment cela ?... Après ce qui s'est passé ?

— Je vous demande pardon d'avoir pu vous attribuer des pensées qui me fussent venues, dans le même cas... N'aimez-vous plus Gisèle ?

Honteux de laisser deviner ses sentiments, Malafère cherche une tangente :

— Voyons, je ne puis plus... Vous sentez bien que c'est impossible...

— Qu'est-ce qui est impossible dans les questions du cœur ?

Xavier n'a plus la force de feindre :

— Ah ! vous dire ce que j'ai enduré, ce que j'endure depuis... Quant à Andrée...

Badigeon l'arrête :

— Ne mêlons pas l'histoire de cette grosse dame à la vôtre.

— Vous êtes un homme terrible, Badigeon.

— Non, mon ami. Je ne suis qu'un pauvre bougre qui ne réfléchit pas, et j'en ai véritablement de la peine.

Malafère se tait un instant. Va-t-il faire

toute la lumière dans une affaire dont l'issue lui fut funeste ? Le moment est-il venu d'analyser ses tourments et de conclure ? Il ne le croit pas. Son chagrin est trop profond encore. Il préfère que l'on n'y touche pas. Plutôt que de s'attendrir, il avertit Badigeon :

— Vous savez qu'on vous a désigné pour commencer aujourd'hui votre brevet.

— Les 2000 ?

— Oui, et c'est pourquoi je vous ai télégraphié... On vous cherchait partout, et comme j'étais le seul à connaître votre nouvelle adresse...

— Merci.

— Vous en auriez fait tout autant.

— Oui, avec moins de mérite.

Un court silence les sépare. Mais Badigeon suit son idée. Il reprend :

— Dites, Xavier, voulez-vous me permettre de vous faire une proposition ?

— Allez toujours. Nous verrons si elle est acceptable.

Alors Badigeon prophétise lentement :

— Gisèle viendra... Vous la verrez.

Xavier se trouble. Badigeon, que toute fausse sensibilité abandonne, envisage nettement la situation.

— Elle viendra... Je vous laisserai... Vous avez ma parole que je ne l'avertirai point de notre projet... Ça vous plaît ?

— Oh ! oh ! gémit Xavier, qui ne sait jamais se décider du premier coup.

Il a besoin d'être brusqué. Badigeon le pousse à prendre une résolution et finit par lui arracher son consentement.

— Ainsi, nous redevenons camarades ?

— Camarades, consent Xavier.

— A la bonne heure !... Et, maintenant, qu'est-ce qu'il y a de nouveau pour moi ? Les 2000 ? C'est tout ?

— Que vous faut-il de plus ?

— Je respire... A propos, et vous ? Où en êtes-vous de votre brevet ?

— Ça traîne.

— Mais vous allez partir ?

— Je suis un peu plus long que les autres... Cette histoire...

— N'en parlons plus.

— Soit, n'en parlons plus... Vrai, vous croyez qu'elle va venir ?

— J'en suis sûr. Je lui télégraphierai tout à l'heure qu'elle peut assister à mes 2000. Est-ce assez naturel ?

— Oh ! Badigeon ! s'écrie, avec effusion, Malafère.

Il se ressaisit aussitôt et, très embarrassé de l'attitude à choisir parmi toutes celles qui se présentent en foule à son esprit, il s'éloigne et laisse Badigeon après une poignée de main.

— Eh, eh ! songe l'as, je ne sais pas au juste... mais, ce brevet qui traîne, ça m'a tout l'air...

Il résume d'un mot :

— Automobile.

Et cela lui rend, instantanément, son sourire d'autrefois, son sourire rosse et gaîment gavroche.

— Salut, Badigeon ! dit Poisse-Dudule, un mécanicien...

— Bonjour.

— Toujours pas bileux ?

— Toujours... Et toi ?

— On est bien.

— Tant mieux !.. T'as pas vu l'adjudant de piste ?

— Non.

— J'ai besoin de lui.

Badigeon a l'impression d'inaugurer une vie nouvelle. Les hangars, les mécaniciens, les appareils, tout ce qu'il aime est là, vibrant, équilibré, fragile et merveilleux. Il admire les grandes ailes blanches que les « seconds » nettoient, les hélices, les moteurs. Il éprouve la sensation de revenir chez soi, après des folies.

— Pourtant, murmure-t-il, je ne ferai pas mes 2000 ce soir... Les 500 suffisent. Allons voir l'adjudant.

L'adjudant de piste est le même dans toutes les écoles. Quand on le cherche dans les hangards, il est au pilotage, ou la cantine, ou il dort... Et il vous surprend au moment où on l'attend le moins, pour vous attraper.

— Ah! vous voilà! dit-il à Badigeon... C'est pas trop tôt!... on ne vous trouve

nulle part... Passez au pilotage. Prenez votre barographe et décanillez.

— Les 2000 ?

— Oui, les 2000... Ça vous scandalise ?

— Un peu. J'ai juste deux heures et demie sur campagne.

— J'm'en moque. Fallait être là.

— Il pleuvait, mon adjudant.

— C'est bon, partez toujours... Pourvu que le chef-pilote ne vous rencontre pas, le reste...

— Bien, bien.

Badigeon va vêtir ses cuirs, chausser ses snow-boots, coiffer son casque. Il passe ensuite au bureau.

— T'as l'barographe, eh, scribouillard ?

— Voilà... Les 2000 ?

— On verra ça au retour. En attendant, adieu !... J'me barre... Y a du boulot pour moi.

— Probable, répond le commis aux écritures, dont la froideur veut paraître redoutable.

— Quel numéro, mon zinc ?

— Le 958.

— Mécanicien ?

— Dudule.

— Parfait !

Poisse-Dudule s'empresse de vanter à Badigeon la grande machine qu'il lui confie.

— Je la piloterais moi-même, au besoin, assure-t-il.

— T'en prive pas.

— Un zinc qu'arrive de Saint-Cyr !... Te plains pas, mon poteau... Et un moteur !..

— Assez de boniment, déclare Badigeon... J'vas grimper. Et, comme j'm'en ressens pas pour les 2000 aujourd'hui, j'dirai qu'à 800 j'ai eu des ratés. C'est compris ?...

— Dame ! se contente d'acquiescer Poisse-Dudule, qui ne s'étonne de rien.

Badigeon se hisse dans la carlingue, essaie son moteur, roues calées... Tout fonctionne. Un geste. On retire les cales. Et le voilà parti.

De la piste, Xavier de Malafère le regarde prendre sa montée. Il n'a plus de rancune contre lui, mais une espèce de sentiment malheureux où le dépit et l'admiration se confondent.

— Elle viendra, se répète-t-il.

On l'appelle. C'est l'heure des zincs. Il obéit machinalement. Il pousse comme les autres, avance, tourne, recule, de ce mouvement balancé des épaules et des reins qu'ont les pêcheurs qui retirent leurs filets. Malafère est prêt à toutes les besognes. On le voit partout, et il ne se lasse pas, car son cœur est gonflé d'un amour insensé, timide et dévorant pour l'inconstante Gisèle qu'il va bientôt revoir.

— Ah! Gisèle, Gisèle! soupire-t-il... Ma petite Gisèle!

Là-bas, derrière un hangar, un tout jeune mécanicien de la classe 16 chante béatement :

Ce n'est pas une femme qu'est faite pour toi,
Elle a des bijoux, des bagues pleins les doigts,
C'est un'jolie...

Les moteurs ronflent. D'autres appareils de brevet prennent la piste et décollent un à un... Le premier, en haut, est Badigeon. Le ciel limpide est éblouissant. Sur lui,

les grandes ailes se détachent lumineuses, blanc sur bleu.

— C'est la fête du ciel, pense Xavier, ému par une splendeur si calme.

Les zincs tournent en montant. Ils se suivent à intervalles réguliers, et le bruit des moteurs diminue à mesure que la hauteur augmente. Tout cela tenterait un garçon qui ne serait pas stupidement amoureux d'une femme. Lui, Xavier, n'apprécie que la poésie très moderne à laquelle est intimement mêlée l'image de Gisèle. Il voit autre chose, dans cet azur, que les treize grands oiseaux de toile et de bois symbolisant le vol certain des prochaines victoires.

Seul Badigeon, peut-être, qui, monté à 900, coupe son moteur pour redescendre, comprend, en ce moment, qu'il est noble de conquérir avec flegme un domaine sans frontière, et de le sillonner de spirales, de glissades, de plongeons inédits, à seule fin de se remettre le cœur en place, une fois pour toutes.

XIV

Badigeon, qui déteste écrire, attend impatiemment les lettres de Mlle de Tournon. Gisèle use, pour lui parler de leur amour, d'expressions plaisantes. Son style est licencieux et son orthographe fantaisiste. Badigeon hume le parfum poivré qui se dégage du papier et parcourt les pages au cours desquelles on l'assimile, tour à tour, aux espèces les plus gracieuses des créatures de Dieu. Il répond à tout cela par de courts billets, car il n'a pas la marotte épistolaire et, selon lui, le temps passé à noircir du papier est du temps perdu.

Il s'étonne de ces correspondances sentimentales nées de la grande guerre qui

tiennent en haleine des soldats intrépides et des dames écervelées. Ces flirts spirituels renversent ses croyances. Il est d'une école plus expéditive et ne possède pas la patience nécessaire aux amants cérébraux.

Aussi attache-t-il un véritable prix aux lettres de Gisèle. Jusqu'ici, elles ont su lui rappeler, en quelques mots, le bonheur de la veille et amorcer celui du lendemain. Elles continuent à évoquer et à promettre, et, en les savourant, Badigeon garde l'impression que tout n'est pas perdu.

M[lle] de Tournon brille par la franchise. elle ne laisse espérer que ce qu'elle peut accorder et, en général, distribue plus qu'il n'a été convenu. Elle aime Badigeon, et le lui répète au moment où il croit avoir pris des résolutions définitives. Elle le sollicite, il la laisse faire. Il évite de la questionner sur les changements possibles dans son existence. Il trouve une consolation à prévoir que tout n'est peut-être pas cassé, que Xavier a pu être inhabile, que Gisèle a pu se montrer intransigeante.

Il l'a tant aimée, et il l'aime tant encore !

Il maudit le sort qui ne permet pas que les êtres créés pour se comprendre soient réduits à se séparer. Badigeon n'eût cessé de se féliciter de la conquête de Gisèle si des considérations monétaires n'étaient venues passer une couche de fiel sur leur lune de miel. Il n'ignore pas que Mlle de Tournon a porté ses bijoux au clou. Lui-même a bazardé les souvenirs de Mlle Fleurie. Il a arrêté les frais à temps. Encore quelques semaines, quelques jours, et ils eussent été fauchés, ruinés, à la côte. Que seraient-ils devenus, après que l'amour leur serait apparu comme un jeune mandigot, la besace au dos, une sébile à la main ?

Badigeon n'a pas été sans remarquer que Gisèle ne règle plus ses fournisseurs et que la soubrette Marguerite perd de sa souplesse. Plusieurs fois il a surpris la domestique en train de passer un savon de première classe à la patronne. Marguerite maugréait, critiquait, tempêtait. Sous le prétexte d'avoir adopté Gisèle, elle exagérait ses devoirs de parente improvisée. Badigeon, qui lui avait plu à titre de quantité

négligeable, lui déplaisait depuis qu'il posait à l'amphitryon. Elle ne lui cachait pas que sa présence rendait la situation périlleuse et que Gisèle, par sa faute, ne sortirait pas du pétrin. Et Badigeon admettait difficilement que Mlle de Tournon tolérât d'une domestique des cours de morale qui frisaient l'immoralité.

Il avait averti Gisèle :

— Tu as tort de ne pas garder tes distances.

Ce à quoi elle avait répliqué :

— Il n'y a plus de distances quand les maîtres ont des dettes et les domestiques des économies.

Que répondre à cet argument ? Louis XIV n'avait pas mieux déclaré : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

Mais, tandis que Badigeon avait mis toute son éloquence à prouver que l'argent ne fait pas le bonheur, Marguerite, confiante en la valeur de sa maîtresse et certaine des profits que cette valeur devait entraîner, ne manquait pas une occasion de « bourrer le crâne » à Gisèle. Ainsi le ver des mau-

vais conseils s'était glissé dans le fruit savoureux où Badigeon calmait sa soif d'aimer.

Il se remémore aujourd'hui tout cela, et récapitule ses joies et ses déceptions de naguère. En admettant que tout soit fini, personne ne peut lui défendre de revivre, pour lui seul, les minutes exquises, et de chercher, parmi les autres, les raisons d'une prudente rupture.

Il ne sait plus rien d'Andrée, sinon qu'après avoir attendu son retour, elle a appris, à tous ceux qui voulaient l'entendre, sa décision de se venger, non seulement d'avoir été trompée, mais encore d'avoir joué la sœur Anne. A son tour elle n'a vu que la route qui poudroie, et jamais la silhouette impressionnante de l'homme ailé qui prit son cœur.

Des camarades de Gisèle, colporteuses de nouvelles désagréables, n'avaient pas manqué d'annoncer à M[lle] de Tournon qu'une tuile tomberait, tôt ou tard, sur la tête de Badigeon et que le casque de l'aviateur n'empêcherait pas qu'il en soit assommé.

Gisèle avait prévenu son ami, lequel s'était contenté de hausser les épaules.

— Et puis, quoi ? Que peut-elle me faire ? bougonnait-il. Cette vieille mortadelle se monte le cou... Ses influences ?... Ousqu'elles sont, ses influences ?... Une fois, elle m'a fait bouffer avec un sénateur, et après ? Compte-t-elle que ce citoyen-là va grimper derrière moi dans les airs ? Les hommes politiques d'à présent ont d'autres chats à fouetter... Ne nous bilons pas. La môme Dédé peut toujours courir.

Il regrettait d'avoir perdu du temps près d'elle, et déplorait que cette marraine ait été si libidineuse. Il en avait gourmandé Gisèle :

— Tu aurais pu me trouver une camarade de tout repos, une bonne poire qui m'eût traité comme son enfant. Tout est de ta faute, de ce qui est arrivé.

— Elle est forte, celle-là ! avait répliqué Gisèle.

— Nature ! Je n'avais pas besoin d'un cœur si tendre... A quoi Dédé nous a-t-elle servi ? Tout le grabuge vient d'elle. Xavier était mon copain, et un bon !

— Encore un peu, et tu me reprocheras de l'avoir trompé avec toi.

— Mais non, ce n'est pas ça qui avait de l'importance. Sans cette dinde d'Andrée, il n'en aurait jamais rien su.

Quand les reproches pleuvaient, Marguerite ne manquait pas de tirer des coups de canon dans les nuages.

Un jour, Badigeon avait dit à Gisèle :

— Cette domestique fera notre perte, je le sens.

Après tout, avait-elle collaboré à leur malheur ? Est-ce une catastrophe que cette incertitude où se trouve Badigeon ? Il a passé la main à l'heure exacte où tout allait se gâter. Sa liaison avec Gisèle était encore appréciable, sans cependant lui apporter les satisfactions du début. On chipotait sur les dépenses, on sortait de moins en moins, on choisissait les restaurants à prix doux, on se hissait à Montmartre, on excursionnait vers Montparnasse. Ce n'était plus la vie folichonne d'autrefois, les bars élégants, les loges au théâtre. Sans sourciller, Gisèle proposait de prendre le métro, quitte à

geindre sans arrêt dans les souterrains. Il était des après-midi mornes, des soirées insipides où, en la compagnie de Badigeon, elle semblait traîner un boulet ; il en était d'autres qui réparaient les désastres survenus dans leur tendresse. Mais cela ne chassait pas toujours les vilaines idées. Badigeon lui-même s'était lassé de mille choses, des mesquineries, des reproches, des soupirs de Gisèle. Peu à peu, il avait perdu sa fantaisie native et sa propension à rire de tout. Paris l'attirait et l'ennuyait à la fois ; et quelques-unes de ses permissions avaient ressemblé à des pénitences.

Et cependant, c'était encore du bonheur, cela !

On se taquinait, on se chagrinait, mais quelle revanche ensuite pour le cher adversaire! Par la pensée, Badigeon essaie de revivre leurs plus beaux, leurs plus doux moments. Il ferme les yeux, il oublie les hangars, la piste, les camarades qui blaguent, fument ou étudient la direction du vent... Gisèle est près de lui, il croit respirer son odeur et entendre sa voix. Il sait

les mots qu'elle va lui dire. Comme elle est chatte, et charmante, et tendre parfois!.. « Gisèle, Gisèle... mon amour... »

— Eh là, Badigeon, t'as pas une sibiche pour moi ?

Quel est l'abruti qui l'arrache à son rêve ?... Badigeon s'exécute, donne la cigarette... Il regarde sa montre... Le train pour Paris passera dans vingt-cinq minutes...

— Pour ce que je fais ici, remarque Badigeon, autant mettre les voiles... On ne me réclamera pas.

Décidément, il faut qu'il parte, qu'il aille s'enquérir. Les lettres de Gisèle ne lui suffisent plus. Elles ne lui disent rien, et il veut savoir.

Il se présente à l'improviste chez Mlle de Tournon.

— Aujourd'hui, mademoiselle ne reçoit pas tout le monde, lui apprend Marguerite.

— Est-ce que je suis tout le monde, par hasard ?

— Je répète la consigne, moi.

— Allez dire à votre maîtresse...

Il n'a pas le temps d'ajouter qu'il ne sor-

tira que par la force des baïonnettes.

— Après tout, pas la peine de vous le cacher, ajoute la domestique, monsieur Xavier est là.

— Le veau ! dit simplement Badigeon.

Il fait demi-tour et descend tranquillement les quatre étages. Il réfléchit. Ce qui lui advient ne constitue pas une catastrophe. C'était fatal. La corde était trop tendue entre Gisèle et lui, peut-être eût-elle cassé. Ils seraient alors tombés sur leur arrière-train l'un et l'autre. Cet accident leur est évité. Badigeon se retrouve seul, mais solide, plus gaillard que jamais. Son organisme et sa sensibilité sont d'aplomp. Il respire librement, fier de lui-même, ravi de n'avoir point brisé son avenir ni entravé celui d'une amie. Il est également content pour Mlle de Tournon qui eût pu choir dans les pires aventures.

De se sentir si bon, exempt des jalousies humaines, Badigeon s'estime. Il pense qu'il mérite d'être heureux puisque le bonheur des autres ne lui est pas désagréable, et il se dit que la guerre lui sera une occasion

de se signaler à l'admiration des foules. Son brevet passé, ce sera la belle vie, les actions héroïques, le rachat de ce que son passé a de louche et d'incorrect. Jamais homme abandonné ne se trouva si satisfait de son infortune. Badigeon grandit à ses propres yeux.

Ce soir, il n'a aucune envie de traîner dans les bastringues et dans les bars. Il veut serrer des mains propres. Lesquelles ? Ses relations ne sont pas reluisantes et il ne se soucie pas d'aller les retrouver à Montmartre ou Montparnasse. Ses pas l'amènent devant une colonne Moris. La Comédie-Française donne Phèdre.

— Du classique ! Ça doit être barbe, proclame Badigeon en parcourant l'affiche.

Il change d'avis :

— Possible, mais ça m'instruira.

Il dîne dans un Duval, se rend pédestrement aux Français, prend une modeste place de parterre et apprécie surtout les biceps d'Hippolyte-Albert Lambert.

Pour lui seul il conclut :

— J'aime autant qu'on ne m'ait pas ino-

culé cette littérature-là quand j'étais petit... Les chansons de Mayol sont plus dans ma note.

Au foyer, il n'est pas sans remarquer les allées et venues d'une jeune femme élégante et son regard curieux et souriant en passant près de lui.

— Non, plus de poules, décide-t-il... On commence par une blague, on finit par se fâcher avec les vieux amis... L'amour, c'est de « la » poison dans la vie.

Résolument sage, il termine sa nuit dans son ancien hôtel meublé et, comme il a bien dormi, il se trouve, au réveil, très satisfait des événements.

XV

Ce matin-là, Badigeon n'a pas le cœur à badiner. La sonnerie de son réveil lui fait ouvrir les yeux. Six heures ! Il voudrait bien s'enfoncer dans son lit et reprendre son sommeil, mais une voix, qui est celle de sa conscience, l'engage à s'habiller :

— Tu as assez fait l'imbécile, dit la voix.

Elle ajoute :

— C'est aujourd'hui que tu pars en triangle.

— Je le sais, grommele-t-il.

Le dialogue continue, entre sa conscience et lui.

— Tu as juste le temps, Badigeon... Un brin de toilette, ton petit déjeuner...

— Ouat ! Je n'ai pas le sou.

— Alors, tu ne mangeras pas.

— C'est gai.

— Tu vas vérifier ton appareil et partir.

Badigeon donnerait volontiers son zinc et tous ceux de l'école pour dormir encore une demi-heure. Pourtant, il se lève, se glisse dans son pyjama et file au lavabo. Il se lave, se coiffe, revient s'habiller avec soin, n'oublie pas ses bluffleteries. Il faut se mettre beau avant de gagner la piste.

Les appareils de brevet sont en ligne.

— Où est le 958 ? demande Badigeon.

— On le sort.

— Bien... Mais, cristi, que je voudrais donc déjeuner !

Il appelle :

— Poisse-Dudule !

— De quoi ?

— T'as quarante sous ?

— Voui , mon prince, les v'la !... Mais, tu vas pas partir comme ça ?

— Le moyen ?

— D'abord, t'as le droit d'exiger un sigue sur la caisse de l'école.

— Je ne l'ignore pas.

— Voui, seulement tu n'y avais pas pensé.

— A tout-à-l'heure, Poisse-Dudule!

— A t't' à l'heure, m'sieur Badigeon!

Badigeon mange sans appétit. Il a beau se dire, se répéter que son roman d'amour est chose finie, qu'il a vécu un rêve et que la réalité n'est ni mieux ni pire qu'autrefois, il ne s'habitue pas à se retrouver célibataire. Jamais ce petit crétin de Malafère ne comprendra combien il a souffert. S'il est facile de se montrer généreux, qu'il est difficile, par contre, de ne pas regretter un tel geste! Il n'admet pas que Gisèle ait soudain cessé de s'intéresser à lui. Maintenant, la jeune femme ne lui écrit même plus.

— Allons, elles sont toutes pareilles, établit Badigeon avec dédain... Je fais mon Cyrano, et, comme lui, je suis ridicule... N'y pensons plus!

Il est sept heures. La rumeur des départs encombre la piste et les hangars.

La conscience de Badigeon se fait, à nouveau, entendre :

— Badigeon !

— Je déjeune.

— Ah ! parfait.., Ne te presse pas... Déjeuner, c'est obéir aux règles de l'aviation.

— Comme dormir ?

— Comme dormir.

La voix se tait au moment où Badigeon va l'invectiver. Il défend que l'on se moque de lui, il le défend même à son esprit goguenard.

Après tout, il n'est pas pressé. Il déplie des journaux du jour. Il lit. Que lit-il ? Sa pensée vagabonde.

— Gisèle !

Ce nom résonne dans sa tête, comme un rappel constant de ce qu'il a aimé. La tristesse de Badigeon est infinie. Il s'y abandonne avec cette prodigalité que les mauvais garçons mettent dans leurs remords, s'il arrive qu'ils en aient. Badigeon s'en trouve.

— Je n'aurais pas dû, assure-t-il être si catégorique. Voilà bien de mes tours... Au

fond, Gisèle doit m'en vouloir terriblement... Xavier lui aura tout raconté, et tous deux, ensemble, doivent me traiter d'infecte fripouille... Ah! pourquoi faut-il que je sois ainsi fait d'un mélange que je ne peux analyser ?

— Tu n'es qu'un imbécile, recommence la voix.

Il acquiesce :

— On le sait, mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse... Ai-je vraiment adoré Gisèle ?... D'abord, non. Alors, c'est donc l'habitude qui a causé tout le mal ? Peut-être... Oui, c'est bien ça, j'avais surtout pris l'habitude de l'aimer. Admettons.

Il s'étudie davantage :

— Non, ce n'est pas tout à fait *ça*, mais, il y a de *ça* dans *ça*... Tout est dans tout, a dit je ne sais qui.

— Badigeon!

— Oh ! la jambe !... Cinq minutes !... Gisèle !.. Vraiment, est-ce bien fini ?... Elle avait une façon si intelligente de se polir les ongles... Et puis... Ah ! mes enfants !.. Dire que ce daim de Malafère passe des

nuits près d'elle !.. Pauvre petite, comme elle doit s'embêter avec ce numéro-là !.. Bien sûr, elle me regrette...

Il récapitule :

— Il a fallu que j'aie des scrupules, il a fallu la dépêche de Xavier, il a fallu que je fasse le gentilhomme... Et je n'en reste pas moins le dindon de la farce... J'aurais pu attendre, ne pas vendre si précipitamment mon bracelet, ma bague de bois, mes bottes... Et puis après ? Je serais quand même sur la paille aujourd'hui. Ah ! Badigeon ! Badigeon !

Et la voix, impitoyable, d'ajouter :

— Tu n'es qu'un...

Dehors, il ne reste plus qu'un appareil de brevet. C'est le 958.

— T'as tes papiers ? demande Poisse-Dudule.

— Je vais les chercher, répond Badigeon... Attends-moi. L'pilotage n'est pas loin.

— N'oublie pas le sigue.

— Oui, oui... n'te frappe pas.

Huit heures sonnent à la petite horloge du poste de police.

— Bien, se dit l'as, le burlingue du trésorier doit être ouvert.

Il s'y rend. Personne.

Au pilotage, le scribouillard, qui ne s'est pas encore débarbouillé, bâille.

— Vous n'êtes pas parti ?

— Je viens chercher les papelards et le barographe.

— Prenez... Vous avez le carnet de bons de réquisition ?

— Y a le louis que je n'ai pas.

— Quel louis ?

— Celui qu'on avance. J'arrive de chez le trésorier. Naturellement, pas encore levé là-dedans.

— L'est en permission.

— Et ici, y a encore personne ? L'pitaine, le lieut'nant, l'adjudant ?

Le scribouillard fait un geste vague et déclare :

— Le mieux, à mon avis...

— Vous avez un truc ?

— Non pas... Le mieux, pour vous, serait de partir quand même.

— Sans l'rond ?

— Pourquoi pas ?

Badigeon préfère ne pas répondre. Il vient d'ailleurs de prendre l'énergique résolution de ne décoller qu'avec le louis indispensable, et qu'il n'a pas.

Il retourne traîner sur la piste à la recherche d'une « huile » à qui, poliment, il présentera sa requête. Mais les huiles se lèvent tard, et ce n'est point pour apaiser l'atmosphère autour d'elles. On ne jette pas les huiles à la mer, à l'école ; on les jette sur le feu, et alors, ça barde sérieusement.

— Dépêche-toi, Badigeon.

C'est encore et toujours la voix de sa conscience qui le sermonne.

Philosophiquement, Badigeon réplique :

— Un bouchon, siouplait, s'pas ? Je sais ce que je fais... Je vendrais plutôt mon zinc au premier conducteur de taxi. Ça ne peut pas durer comme ça... Pas levés à huit heures, ah ! là, là ! Et sitôt levés, ça

gueule !... Non, l'aviation, mon poteau, l'aviation... Le métier se perd, et parce qu'on est fauché, on ne peut pas trouver le moyen de filer en même temps qu' les aminches.

— Eh bien ! interroge Poisse-Dudule, en voyant Badigeon s'approcher.

— J'attends...

— Tu pars quand même ?

— Non, j'pars pas.

XVI

— Comment ?

— Je dis que je ne pars pas.

— Et, pour quelle raison ? questionne soudain l'adjudant Guinard qui s'amène.

Badigeon toise l'intrus et, malgré que son visage soit enfoui dans un épais passe-montagne et que ses yeux soient cachés sous d'énormes lunettes, on le voit sourire.

— Je vous demande pour quelles raisons vous ne partez pas, reprend l'adjudant.

— Mais parce que j' suis fauché, répond Badigeon.

Et il récite l'unique paragraphe du règlement qu'il sache par cœur ;

Une avance de vingt francs peut être faite, sur sa demande, au pilote, au moment de partir en épreuve.

— Vous en avez de bonnes, par exemple, s'indigne l'adjudant. Voulez-vous bien me f...

— Un louis, mon adjudant, affirme Badigeon. Il ne m'en faut pas davantage pour mon triangle.

Et le sourire du pilote s'adoucit sous son masque de laine et de mica.

— Tenez, les voilà, vos vingt balles.

L'adjudant affecte de plaisanter. Au fond, il est furieux, car le petit carré de papier bleu, qu'il tend au quémandeur, il n'aura pas le plaisir de le risquer tantôt au poker des copains.

Badigeon happe le billet. De sa main gantée, il l'enfouit dans la poche de sa veste de cuir. Après quoi, pesant comme un ours de molleton, il salue, fait demi-tour, et se dirige vers son appareil au pas feutré de ses snow-boots confortables.

Il escalade sa carlingue, il y plonge ensuite avec flegme, s'assied, boucle sur

son ventre la ceinture, ferme la porte, examine les commandes, les fait jouer, et ordonne au mécanicien de mettre l'hélice en marche.

Tout est prêt. D'un seul coup, d'un seul, le moteur donne. Badigeon roule une minute au sol, tourne, cherche, tâte le vent et, quand il l'a trouvé, part droit dedans et décolle en chandelle,

— Bon voyage ! lâche l'adjudant Guignard. Il aurait suffi que le chef-pilote le trouve sur la piste pour m'passer au ripolin... Allons, mes brevets sont en l'air. J'suis paré... Pas beaucoup d' vent... Y n'y aura pas d' casse... Mais cet animal de Badigeon va prendre quelque chose !

Badigeon ne l'ignore pas. Même s'il l'ignorait, son opinion n'en serait pas moins vivement faite. Il monologue gaîment :

— Pan ! Pan ! j'déguste... Ah ! vieille baleine ! La gigue a du bon !... Je rétablis... M'sieurs dames, c'est pas plus difficile que ça... T'en bouffes, hein, mon garçon ?... T'en fais pas, grimpe toujours... L'chef pilote l'a dit : « Prenez de la hauteur ». Il

parle d'or, cet homme... Deux cents... deux cent cinquante... Pan ! Pan ! Encore un remous... Tu montes, chéri ?.. Voui, ma gosse. J'tire dessus... Trois cents, et plus... ça danse toujours... En v'là quatre, mon enfant... et même cinq cents bien tassés, J'suis verni... J'pige ma route nord-ouest... Et la boussole qu'est pas fichue d'rester pépère... A fait la folle quand a pourrait s'dire : « J'marque el'nord, pis j'm'en bats l'œil. » Ben, c'est moi que j'm'en bats l'œil, j'suis dans l'bon sens... à neuf cents mètres... à mille... c'est un bonheur... Ici j'respire... y a plus d'vent, y a plus d're-mous... Salut demeure chaste et pure.

Les principes de Badigeon s'accordent à peu près à ceux qu'il a reçus pendant ses quatre mois d'école. Toutefois, il préférerait « laisser tomber l'aviation » plutôt que de réduire son moteur avant d'avoir poussé, d'une voix d'oie sauvage, ce grand air, qu'il croit récent :

Salut, demeure...

Il réduit, maintenant qu'il a jeté son cri...

Et c'est un travail d'artiste, car Badigeon et son moteur ne font qu'un. Voilà l'orgueil du pilote : un bon ralenti. Le reste n'existe pas.

Or, naviguer pendant vingt minutes, à la façon d'une grosse madame qui tient son face à main dans une limousine, n'est pas au goût de Badigeon qui fait changer son moteur de régime, grimpe plus haut, coupe, gauchit en piquant, caresse la perte de vitesse, plonge dans le trou, revient de son émotion et danse au milieu des remous.

— Sacrée vieille cage ! vieille petite cacage ! Voyez-vous ça ? Comme un Nieuport, ma chère... ou à peu près... N'empêche que l'adjudant m'a passé un louis pour les frais... Va falloir m'occuper des frais... On va pas loin avec un sigue... Bédame ! on l' verra... D'abord, qu'est-ce que j'zyeute ?.. Attention... Les deux étangs, déjà... et Buc au bout. J'y ai... Réduisez moteur... Descente au ralenti... Etévé, mon p' tit gars... J'ai l'œil... Arrange-toi, et fais pas d'blague... J'm'occupe du patelin... Piquez ! V'lan ! Un p'tit virage... Tout

dret... tout dret... Mais c'est un as, vot' Badigeon, madame ma chère !.. J'suis en bas... Ça r'mue... De quoi ? Moi, faire ma poussière à cent mètres ? Oh ! la la ! J'atteris plus vite... J'ai pas l'temps... Descendez, on vous d'mande.

Et Badigeon, à cinquante centimètres du sol, tire un peu, sans tâtonner, sur ses ciseaux. L'appareil plane comme un gros oiseau blanc qui s'amuse et, délicatement, effleure l'herbe. Il plane encore, se relève à peine, puis, au moment même où il se pose à terre, Badigeon le maintient, bien en place, face au vent.

— Faut s'grouiller... Un mécano ! appelle l'aviateur

L'épreuve comprend un voyage de trois cents kilomètres avec arrêt à Buc et à Châteaudun.

Un petit mécanicien accourt. Badigeon a coupé son moteur. Il se saisit de ses papiers, bondit au bureau du pilotage, fait signer et timbrer les pièces justificatives de son passage. Déjà il a trouvé moyen d'échanger son billet à la cantine et de

vider une canette de bière. Le voici près du zinc. Vingt sous au mécano.

— C'est bon, fait tourner l'hélice... Gy ? mon ange.

Et il repart, ayant viré, le vent au dos, dans un immense chahut qui l'éblouit.

— Les remous, pense Badigeon qui, plus que jamais, bondit et rebondit, les remous, à cette heure, c'est rien d' rare.

Il monte à mille mètres. Sa montre marque neuf heures et demie. Il remarque :

— J'vas m'amener à Chateaudun sur l'coup d'onze heures, et qu'est-ce que j'vais prendre !

Un autre estimerait, que comme hauteur, c'est suffisant, mais Badigeon grimpe plus haut, atteint deux mille cent... cent cinquante... deux cents... trois... deux mille quatre. Et, là, tout va bien.

— *Salut demeure chaste et pure* !

Il pousse, à gauche, sa manette des gaz, réduit son moteur et se dirige vers le sud-ouest avec une assurance joyeuse.

En bas, des forêts, des villages. En haut, l'azur et, sur les côtés, une légère brume de chaleur dans laquelle le paysage remonte et semble faire la haie.

Au fur et à mesure que Badigeon dépasse un petit bourg gros comme une noisette il le nomme, et quelquefois il ajoute, à pleine voix, pour s'amuser :

— Vive monsieur l' maire !

De « monsieur l' maire » en « monsieur l' maire » le temps passe, et Badigeon s'ennuie.

— J'ai une drôle de gueule, se dit-il.

Ses lunettes le gênent. Il les relève sur son casque et lâche sa direction. L'appareil va tout seul.

— Ah ! qué malheur, qué malheur !

Il n'y a pas une idée dans la tête de Badigeon. Seul le ronflement adouci du moteur emplit son cerveau engourdi. Badigeon n'est plus un homme... Qu'est-il donc ?.. Des yeux qui voient, sans plus ; une bouche qui hume l'air frais. Rien n'est anormal, et cependant il n'y a, dans ce corps assis sur un siège fragile, ni un désir,

ni un besoin, ni même un frémissement quelconque où l'on reconnaît la vie... C'est la façon qu'a Badigeon de s'ennuyer. Il a l'impression comique d'être mort depuis des tas d'années et d'attendre il ne sait quel passager à bord de sa carlingue pour lui flanquer des émotions.

Mais le passager ne se décide pas à apparaître, et Badigeon, d'abord indifférent, incline doucement son appareil... doucement... doucement.

Les villages sont plus gros. Les bois s'épanouissent. Un train, sur un fil noir, souffle sa petite fumée blanche... Badigeon descend toujours. A mille mètres, il est chahuté et il ne s'en soucie pas plus que d'une corde à piano, car, au fond de son imagination confuse, le vivat de tout à l'heure, en l'honneur de Monsieur l'maire, éveille un reflet pâlot. Ce reflet grandit... Il s'accentue...

— Ah ! Ah ! Mossieu l' maire ! C'est p't'être une combine... J'vas m'inviter... V'là du pèze économisé sur le sigue de l'adjudant... Faut être malin... Atter-

rissage de campagne... N'importe où.

Sur un humble village, l'appareil décrit de grandes courbes, à rebours de celles qui, sur l'eau, s'élargissent... Les virages de Badigeon se resserrent. D'abord tout à fait sages, ils prennent ensuite un plus large caractère, deviennent spirales, crochets, glissades... Au milieu des remous, quelle imprudence!.. Mais Badigeon, qui a reconnu son terrain, roule au sol tranquillement.

— Où suis-je? interroge-t-il, après avoir calé son hélice.

— V's êtes cheux nous.

— Pas possible!.. Et, où est le maire?

— C'est moi, dit un gros homme à barbe dure qui, parmi ses administrés, s'est avancé jusqu'au devant de Badigeon.

L'aviateur salue.

— Monsieur l' maire!

— Mon ami.

— C'est pas tout ça, reprend Badigeon, il me faut un gendarme pour garder l'appareil, une voiture pour aller au village, un bon de réquisition pour me taper la tête.

— Plaît-il ?..

— Pour bouffer, quoi !

— Ah ! Ah !

Monsieur le maire s'esclaffe. Près de lui, goguenards et admiratifs, hommes et femmes goûtent la plaisanterie.

— V's êtes sûrement un Parisien ! découvre un vieux à figure de fouine.

Badigeon daigne sourire.

— T'as l'œil, ma cocotte !

Puis, s'adressant au maire :

— Faites vite, est-ce pas ?

— A c' t'heure ?

— Comment ?

— C'est pas facile, que j' dis, rapport qu'on est tous aux champs et qu' la Mélie, ni m' sieur Paul que v' là, ni Barnabé, ni Finette, ni personne y peut aller de c' te chaleur quérir les gendarmes qu'est à deux lieues d'ici, mon bon m'sieur... Moué, j'suis rien du tout dans la commune... J'suis l' maire, et l' maire c'est comme qui dirait le plus idiot d' partout à la campagne.

Badigeon feint de n'avoir rien entendu. Il examine son train d'atterrissage en con-

naisseur, puis il ôte son casque, sa veste de cuir, son passe-montagne, ses snow-boots, et allume une pipe.

Il est onze heures moins vingt. Le soleil tape dur. Badigeon a soif.

Nul, cependant, ne paraît décidé à lui rendre service. Hésitants, les hommes se sont écartés. Les femmes, après avoir considéré de tous côtés l'immense machine volante, se sont dispersées lentement. Monsieur le maire demeure par devoir, mais il n'en paraît pas enchanté.

— Vous attendez quoi ? demande brusquement Badigeon.

Monsieur le maire ne répond pas. Il hoche la tête, et Badigeon comprend qu'il aura fort à faire pour obtenir ce qu'il réclame.

— Vous ne voulez pas aller chercher les gendarmes ?

— J'veux ben.

— Vous n'voulez pas m'passer une carriole ?

— J'n'en ai point une dans ma poche.

Badigeon perd patience.

— Je f'rai un rapport, promet-il au maire.

— A votre aise, mon bon monsieur.

— C'est trop fort !

Après avoir réfléchi un instant, Monsieur le maire se radoucit :

— Faites excuse... Mais, c'tte course d'aller quérir les gendarmes, a s'ra payée, au moins ?

— Allez toujours.

— Comben qu'a s'ra payée ?

Badigeon ne s'attendait pas à cela. Toutes ses illusions tombent.

— Rester ici et crever de faim, ou bien m'trotter, se demande-t-il,

Cruelle énigme.

— Restons, décide-t-il. Je veux réduire cet imbécile.

— Ah ! gémit à présent Monsieur le maire, la commune n'est point aisée... V's auriez tombé à Rieumont, c'est plus riche... et les gens n'ont jamais point vu d'aviateurs... Moué, savez-vous qu'y a pas quinze jours j'en ont vu deux... Et même qu'ont fait les gommeux et qu'ont payé point personne... Mais oui.

— J'm'en f...

— N'faut pas dire ainsi... Vot'bien, c'est à vous... Not'bien, c'est not'bien... Et vous n'voulez point payer... Alors, nous, on travaille les champs, et y a loin d'ici les gendarmes. Faut y qu'on aille de pied... et p't'être que c'souer, y s'ront point v'nus garder vot' aéroplane.

— Vous resterez.

— C'est point prévu... Faudrait l'garde... Mais, ousqu'y s'balade à c' t'heure ?... Sûr, qu'c'est dans les boués là-bas, et encore, faut l'trouver... V's avez t'y l'temps ?

Badigeon en a assez de cette discussion. Pour éviter de dire des choses regrettables, il remonte dans sa carlingue, ouvre sa manette des gaz, la noue de son mouchoir, descend, court à l'hélice, met l'appareil en marche et, sans son casque, en chandail, escalade sa fragile petite boîte, s'installe et décolle en vitesse au milieu d'un nuage de poussière.

Quand, à midi moins dix, il atterrit sur la piste d'où il est parti le dernier des huit

pilotes en brevet, l'adjudant Guignard bondit au-devant de lui.

— Etes-vous dingo ?... Votre triangle ?

— C'est fait, répond Badigeon... Atterri à Buc, à neuf heures et demie, Chateaudun onze heures... J'suis en règle... V'là mes papiers... Quant au louis, mon adjudant...

— Je ne vous demande rien.

— C'est heureux... Il me reste douze sous.

— Vous avez payé votre tailleur ?

— Naturellement.

Et, froidement, Badigeon prend le chemin de la cantine où, jusqu'à cinq heures du soir, il boit avec fureur après avoir copieusement déjeuné. La vie est belle. Il ne lésine pas. Il perd même au poker le second louis qu'il se promet d'exiger le lendemain de l'adjudant Guignard, au moment de partir pour une nouvelle épreuve.

XVII

Le lendemain, il pleut. Le vent a tourné pendant la nuit. Badigeon se sent le cœur noyé de spleen, de chagrin, d'embêtements! Il est pourtant debout, tout équipé, sous le Bessonneau qui abrite du mauvais temps l'appareil M. F. 958, au repos.

— Mon pauvre vieux! soupire Badigeon, parlant à son avion.

De sa main nue, il flatte la grande aile blanche et sonore du zinc immobile. Geste inutile et décourageant. Badigeon n'insiste pas. Il s'assied par terre, à côté de Poisse-Dudule, premier mécanicien.

Poisse-Dudule, philosophe, ne s'émeut pas des intempéries.

— Ben, quoi ? dit-il... Il pleut.

— Oui.

— C'est des choses qu'arrivent.

Badigeon hausse les épaules.

— Une fois, commence le mécano, y avait une poule dans un bistro d' la rue Fontaine et pis moi qu'on se regardait parc' qu'y pleuvait... Alors, ell' m' dit... Pis moi, j'y dis... A me répond : « T'en fais pas »... Oui, t'en fais pas, qu' j'y réponds...

— Après ?

— Vois-tu, poteau, c'est pas dur les gonzesses pour l'aviation.

— Ah !

— Si qu'on allait s'occuper à la cantine ? On boirait l' coup.

— Non.

— Oh ! la, la ! ça va mal. T'as pas l' rond, Badigeon ?

— Qu'est-ce que ça peut t' faire ?

— Rien... Moi non plus.

Ils se taisent. Mais Poisse-Dudule n'aime pas rester inactif. Son esprit travaille.

— On pourrait toujours taper un copain.

Badigeon baisse la tête.

— Quel copain ?... J'ai pas d' copain... J' suis tout seul, tu l' sais... Rapport que, depuis six mois, tous les frères de mon équipe se sont débinés aux vols de nuit, puis en escadrille... J' suis l' plus vieux d' l'école... Qu'est-ce que j' vais faire ?

Poisse-Dudule bourre sa pipe de tabac, l'allume et la fume mélancoliquement. Badigeon ne parle plus. Entre les bâches écartées, il voit le large terrain plat, jusqu'à l'horizon dépourvu d'arbres. Il regarde le ciel gonflé de pluie, de lents nuages, le vent qui tire sur la saucisse de toile, la boue, le vol confus de trois corbeaux, et la même fumée ridicule qui s'échappe en lambeaux de la cheminée noire de la cantine.

Badigeon irait à la cantine s'il avait un peu d'argent. Il n'en a pas. Il se lève et sort sans mot dire.

Dehors, l'eau froide le frappe au visage. Il longe les hangards. Ici, comme là-bas, les coucous sont remisés, et des mécaniciens, pareils à Poisse-Dudule, fument d'interminables pipes dont la fumée monte, toute

bleue, mouvante, sans chavirer jusqu'au plafond.

— Y en a bien pour deux jours, déclare un « social » qui passe près du pilote.

— P' t'être que oui.

Deux jours, ou trois, ou dix... Badigeon s'en moque. Son ennui est qu'il pleuve aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui il voudrait chasser ses idées noires. Il y a des jours où tout s'acharne à nous mettre la mort dans l'âme et où les éléments eux-même sont contre nous... Il y a des bons jours où l'on voudrait être quelqu'un : il y en a des mauvais où rien ne nous intéresse. Aujourd'hui, Badigeon souhaiterait prouver qu'il vit et qu'il n'est pas un propre-à-rien.

— Tant pis ! songe-t-il en continuant sa promenade.

Il ignore où il va. Les hangars se succèdent. Voici maintenant les ateliers, les magasins, les petites baraques du cantonnement et, plus loin, vers la barrière qui entoure l'école, la bicoque grise où les élèves assistent à une conférence.

— Tas d'navets ! établit Badigeon, froi-

dement. Bande d'outils !.. Ça veut faire les as... et, quoi qu'ils savent ? Ils savent rien et s'laissent bourrer l' crâne en marioles.

Des souvenirs personnels donnent à Badigeon le sens des réalités.

— Autrefois, murmure-t-il, quand j'étais nouveau ici, c'était bath... J' croyais si bien que j'irais vite et qu' j'en mettrais !.. Ah ! jeunesse !

Mû par un sentiment de curiosité qu'il affecte de dédaigner, il pousse la porte de la bicoque grise, entre, et tombe en plein sur une question qu'on lui a maintes fois posée :

— Vous avez, débite le chef-pilote, derrière vous un terrain d'atterrissage,.. devant et sur les côtés des maisons de cinq étages.., Votre moteur vous plaque... Vous, qu'est-ce que vous faites ?

— Je... je...

— J'entre au cintième ! déclare Badigeon, d'un air digne.

— Très bien... Ah ! c'est vous, Badigeon.

— Mon lieut'nant.

— Parfait... Vous entendez ?.. on ne tourne pas... Le terrain derrière vous, c'est

pour un autre... Laissez-le... Maintenant, pourquoi entrez-vous au cintième étage, Badigeon ?

— J'entre au cintième, parce que l'zinc, ça n'existe pas.

— C'est-à-dire, complète le chef-pilote, qu'en entrant dans l'obstacle vous êtes rejeté en arrière et que vous pouvez vous en sortir.

Badigeon lit sur le visage de ses jeunes compagnons une stupidité consentante.

— Atterrir, n'est-ce pas ? Toujours en perte de vitesse... Vous entendez ?.. Cassez un zinc, deux, trois, ça n'a pas d'importance. Aucune importance. Ne vous tuez pas, c'est l'essentiel.

— Ça fait toujours plaisir d'entendre ça, approuve Badigeon. Quel chic type !

Il voue à son chef-pilote une reconnaissance scrupuleuse.

Mais un élève pose une colle au professeur :

— Le mouvement giroscopique de l'hélice...

— Hein ?

— Je veux dire...

— Ça va bien. Je n'aime pas les grands mots... Votre mouvement giroscopique... votre mouvement...

Et Badigeon termine, avec le chef-pilote, par la phrase type de l'école :

— Ça n'existe pas.

Badigeon prouverait par A + B au candide jeune homme qui devient rouge que, dans l'aviation, il n'y a qu'une chose, une seule !... Il ne dit pas laquelle. Ça suffit. Ses données sont simples. Pour grimper, on tire sur les ciseaux ; pour descendre, on pousse dessus. En l'air, on se débrouille. Que voulez-vous de plus ? Une princesse ? un hôtel aux Champs-Elysées ? ou un grog ?... Chacun son genre.

— Moi, si j'étais une de ces truffes qui font la gueule à la conférence parce qu'on leur apprend à n'pas se casser la margoulette... Eh bien, j'irais boire un glass, et j' m'inviterais par la même occasion... Ça m'ferait bougrement plaisir.

— Vous venez, Badigeon ?

— Tiens, Xavier !

C'est, en effet, Malafère qui montre sa bonne tête d'homme heureux, et qui contemple Badigeon avec une admiration peut-être plus forte que celle dont il l'entourait auparavant.

— On va boire, n'est-ce pas ? propose Xavier.

— Comment donc !

A la cantine, Badigeon commande d'autorité un bon verre de « pinard », un œuf dedans, et une paille.

— Ça vous étonne ? dit-il à son camarade,

— Oh ! pas du tout.

— Excellent... Tâtez-en, pour voir.

— Mon Dieu, non... Je voudrais...

— Le Bottin mondain ?

— Vous êtes méchant, Badigeon.

Non, féroce, ce matin... Voyez ce temps... Ça ne vous met pas à l'envers ?

Xavier, qui a commandé une grenadine, voudrait trouver quelque chose à objecter.

— Partir, par un temps pareil, ma foi non... Ni, d'ailleurs, par un beau temps.

— Ah ! bah !

— Oui, je m'ausculte...

— Automobile ?

— Automobile.

Poliment, Badigeon esquisse un sourire. Xavier ajoute :

— Dame !

Les deux camarades hésitent pourtant à se confesser l'un à l'autre. La pensée d'une femme, dont ils n'osent plus parler, les gêne.

— C'est elle, avoue Xavier.

— Ah !

Badigeon se recueille. Voilà bien où Xavier devait en arriver. Il flanche... Et la faute n'en est pas à *elle* qui, comme toutes les femmes, cherche une combinaison pratique pour vivre... La faute tout entière en retombe sur ce jeune homme, qui, par veulerie plutôt que par lâcheté, recule au dernier moment.

— Vous deviez cependant partir bientôt en épreuves.

— Elle ne veut pas, absolument... C'est vrai, je devais partir... mais...

— Mais, quoi ?

— C'est bête à dire...

— Allez-y tout de même.

— Voilà. Pour arrêter les scènes...

— Elle vous fait des scènes ?

— Oui.

Et Badigeon pense tristement :

— L'aimerait-elle ?... Elle ne m'a jamais fait des scènes, à moi.

Il le déplore. Si c'était cela l'amour : des discussions, des fâcheries, des colères ?...

— Des scènes, reprend Xavier... N'est-ce pas, après ce qui s'est passé, je ne pouvais faire autrement que céder... Je croyais lui donner le change.

— Il ment, affirme, pour lui, Badigeon. Des caprices de femmes quand on veut exécuter du beau travail ! Plaisanterie !... Il ferait mieux de reconnaître qu'il tient à sa peau.

— Au fond elle est plus fine qu'elle n'en veut avoir l'air, continue Xavier.

— Mon pauvre ami !

— Mais non, je ne me repens plus de rien. Que voulez-vous, ma décision est prise. J'ai vu le chef-pilote.

— Qu'est-ce qu'il a dû vous passer !

— Oui... non... Bref, c'est fini, l'aviation. Ma demande de radiation est partie. On m'a proposé l'automobile. J'ai accepté...

— L'embuscade.

— Tout de même...

— Je blague, s'excuse Badigeon... Ça ou autre chose, après tout! L'important est que vous soyez heureux... Les copains sont là pour le sport, pas vrai ?

— Je vous jure que j'aurais préféré...

— Faire comme eux ? C'est entendu. Actuellement, on en met un coup en escadrille, et la partie est chaude. Tant mieux! Je ne sais pas, mais c'est midi maintenant pour les boches de nous la faire au bidon. On est là, et un peu !

— Oui, seulement beaucoup de pertes.

— Faut s'y faire... Il est évident que, dans l'automobile...

— Badigeon! implore Malafère.

Un long silence sépare les deux camarades, un long silence hostile, plein de réticences.

— Evidemment, se lamente Xavier, les garçons comme vous doivent me mépriser.

— Peut-être que non... Je trouve seulement que c'est dommage.

— Hélas, le sort en est jeté !.. Ecoutez, Badigeon, je vais sans doute partir d'un jour à l'autre, et je ne voudrais pas que vous gardiez de moi une mauvaise impression.

Badigeon rit doucement.

— Badigeon, implore Xavier, vous avez en moi un admirateur et un ami, vous le savez. Pourquoi résistez-vous, à présent, à cette sympathie ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous en donne la preuve ?

— La preuve ?

— Oui, Badigeon. Je vous en prie, voyez en moi votre ami le plus sincère. Il le faut absolument... Sans quoi, je n'oserais pas... C'est très difficile... Je sais, et je crois ainsi pouvoir... Est-ce que vous me permettez de vous...

— Quoi ?

— Je puis, sans me gêner actuellement, vous offrir...

— Un glass ?

— Non... de l'argent.

Badigeon demeure bouche bée.

— Je ne voudrais pas vous avoir froissé, achève l'amant de Gisèle, avec une touchante inquiétude. J'en serais horriblement mortifié, car...

Le regard de Badigeon, posé sur lui, l'embarrasse.

— Continuez, propose Badigeon débonnaire. J'ai besoin d'explications.

— Je m'exprime mal, et sottement.

— Voyons, pour quel motif m'avanceriez-vous des thunes ? Par bonté, ou par chic ?

— Non, Badigeon, je ne cherche pas à m'épater moi-même. Parce que vous êtes un ami dont l'espèce est de plus en plus rare, ma proposition est logique... Voulez-vous trois ou quatre cents francs ? Je ne suis pas pressé.

— Imprudent !

Badigeon se rappelle Poisse-Dudule, son mécanicien, qui fume sous l'aile du 958. Il sourit. Son nez remue, sa grande bouche s'ouvre prodigieusement. Puis, au moment d'accepter l'offre de Xavier, l'image de Gisèle surgit brusquement devant ses yeux. Alors, il répond à Malafère :

— Je vous remercie, vieux frangin... C'est très gentil, mais je n'ai besoin de rien. Mon cafard ne vient pas du manque d'argent... Il vient... de ça...

Et Badigeon, d'un geste las, indique à travers les petits carreaux de la fenêtre, la piste noyée d'eau, le ciel, le vent, les brouillards et la « flotte ».

XVIII

Il n'y a pas que cela dans le cafard de Badigeon, car il n'a pas plus tôt quitté Xavier de Malafère qu'il se traite d'imbécile.

— Ah ! non, vraiment, louper une pareille occase !

Mais, que faire à présent ? Malafère, la conscience tranquille, doit déjà préparer sa suave valise en peau de porc... D'ailleurs, Badigeon ne peut tenter aucune démarche après son refus de tout à l'heure. Son amour-propre le condamne à moisir dans sa mistoufle. Reste Poisse-Dudule qui, toujours étendu sous l'aile du 958, fume la pipe. Malheureusement, Poisse-Dudule est aussi dépourvu d'argent que son pilote.

— Et je lui dois quarante sous, pense Badigeon... La vie n'est plus possible.

La pluie, le manque d'argent, l'extravagance de son mépris à la proposition de Xavier, agissent sur Badigeon avec une persistance opiniâtre.

— Monter... et, là haut, vlan, la culbute... ou piquer à la verticale pour en finir... Hein ? Ce serait beau de mourir ainsi. Gisèle, Malafère et la môme Dédé en deviendraient marteau... Brrr !... Quant à moi...

Il divague, et s'en rend compte. Ce n'est pas que la mort l'effraie. Il n'a pas peur.

— Seulement, juge-t-il, me casser la margoulette pour une histoire de femme... Non, des fois !.. Nous bilons pas, c'est un principe... le seul principe dont on puisse se servir sans arrêt.

Il remonte, sous la pluie, jusqu'au Bessonneau, où son zinc attend sagement qu'il ne pleuve plus.

— Ah ! poteau ! poteau ! le salue Poisse-Dudule.

— Comment ?

— Je veux dire, M'sieu Badigeon, que la chouette affaire, elle est faite.

— Explique-toi.

— Voui... J'ai trouvé...

— Du pèze ?

— Du pèze.

Badigeon exulte.

— Des détails, des détails, implore-t-il.

— Du calme, M'sieu Badigeon, vous emballez pas. Du pèze bien gagné, bien honnête, du bon pèze.

— Du diable, si je comprends.

— Non mais, r'luquez moi. On n'est pas manchot, ni débarqué du dernier wagon d'pommes... Alors, quand v's êtes parti, j'm'ai arrangé...

— Où ça ?

— J'suis un type, que j'vous dis... J'y ai fait un coup d'cartes... et pis deux, et pis trois.

Et Poisse-Dudule se mit à fredonner :

Voilà le p'tit Nénesse
C'est un type épatant

Mais Badigeon exige des éclaircissements,

— Pas d'mystère avec moi, Poisse-Dudule... Quels coups d'cartes ?

— Des coups, pardi... Surveillez bien, Mesdames et Messieurs, la dame de cœur... Faut pas la quitter des yeux... La voyez-vous ? J'vous la montre... Hop ! disparaissez !.. Mais j'la pose sur le jeu... Dans un de ces trois petits tas... La dame de cœur... C'est elle, si gironde et qu'est bonne à faire jusqu'au trognon, pour la première personne de l'assistance qui dira où qu'c'est qu'elle est... Tout l'monde a bien vu... Je ne triche pas... Un p'tit coup... Celle-là ?... Bien, retournez la carte... Le neuf de trèfle !... M'sieu a perdu.

— Combien ?

— Trente-deux balles, siouplaît, M'sieur Badigeon, en une demi-heure... Et l'truc, il l'a pas encore pigé... C'est du boulot, s'pas, du boulot ?

Badigeon doit en convenir.

— Où qu'tu grattais, Poisse-Dudule, dans l'civil ?

— J'grattais pas... Des combines. Comprenez-vous ?

— Oui et non.

— C'est pas des secrets à confier, M'sieur Badigeon... Rapport qu'ici, les mouches elles manquent pas.

— Tu les crains ?

— J'les évite, c'est tout.

Badigeon est surpris. Il s'aperçoit qu'il ne connaissait pas son mécanicien. Il le prenait pour un petit gars de la Butte, dessalé et sans souci. Il est mieux, ou plutôt, il est pire. Mais Badigeon fait preuve d'une psychologie indulgente. Poisse-Dudule ne l'épouvante pas. Ses scrupules sont minces peut-être, et il est malin. En l'occasion il ne fut que malin, du moins Badigeon veut-il en décider ainsi.

Tandis que Badigeon achève ses réflexions, Poisse-Dudule sort de la poche de sa vieille veste de cuir une poignée de sous, de pièces et de billets qu'il étale sur la terre battue du hangar.

— V'la pour vous, M'sieur Badigeon, dit-il, en avançant quinze francs... Vous me les rendrez plus tard. Ça ne manque pas.

— Bien, Dudule.

Il semble à présent à Badigeon que le temps s'éclaircit. La pluie tombe moins fort. Le vent tourne.

— Y a du bon, constate-t-il tout haut.

Poisse-Dudule sourit, car il ne sait pas si son pilote fait allusion au ciel qui se dégage ou aux trois « pièces » qu'il vient de lui prêter si généreusement.

— Le 958, appelle, de dehors, une voix.

— Mon adjudant ! répond Dudule.

— Vous êtes le mécanicien du 958 ?

— Oui.

— Tenez-vous prêt... Ah ! Badigeon, bonjour... Comment va ?

— Très bien, mon adjudant... Les brevets vont partir ?

— Peut-être... La pluie cesse, et il n'est pas huit heures... Vous avez encore un triangle ?

— Un triangle.

— Alors, il vous plaît de partir tout à l'heure ?

— Ou tout de suite... Comme vous voudrez.

— Non, j'ai des ordres. Les mécaniciens vont sortir les appareils. Si la pluie s'arrête complètement, n'attendez pas, faites mettre en marche, et trottez-vous... Le baromètre se met au beau.

— Entendu.

— Ah! peste Poisse-Dudule, qué boulot!.. On va sortir le zinc, et il va pleuvoir dessus toute la matinée... Après, faudra l'rentrer, pis l'essuyer, pis le r'sortir c'tantôt, pis... Oh! la la! c'est pas l'filon.

— Je vais t'aider, propose Badigeon.

Poisse-Dudule n'en revient pas.

— Ce serait la première fois, m'sieur Badigeon, que j'verrais ça... Me donnez pas d'émotion... Tenez-vous à l'écart... Y a les bleus.

Les bleus s'attellent, en effet, à la corvée sans trop rechigner, sous la petite pluie fine qui persiste en dépit du baromètre. Le pilote assiste à la sortie du 958.

Poisse-Dudule commande l'équipe des travailleurs.

— Poussez donc... Ça va, tout droit... Un peu à gauche... Halte!.. Tire donc la bâ-

che, eh! tête de lard!.. Ça va... Y passe? Oui... Tout droit alors, un bon coup... Allez! Hop!.. Bon... bon... bon... Le v'là dehors... Posez la queue... Attention! les béquilles!.. C'est fait... Reste plus maintenant qu'à s'les rouler en attendant qu' la flotte s'arrête... Y en a bien pour une époque.

— On va boire un verre, Poisse-Dudule?

— Pour sûr.

La cantine joue, dans l'existence du mécanicien, un rôle prépondérant. C'est devant son « glass » que Poisse-Dudule renaît à la douce impression de vivre comme il le faisait autrefois à « Panam » avec les copains. Près de lui, Badigeon, qui l'observe, n'est pas si différent du long garnement dont la silhouette expressive décorait souvent les bistros du XVIIIe, au temps où de médiocres fonctions le nourrissaient mal. Le pilote aujourd'hui laisse voir, par moments, le « poteau » de jadis, et Poisse-Dudule a le tact de n'en pas faire la remarque.

— Ça fait plaisir, hein, l'as des as? se contente-t-il de formuler.

— Qu'est-ce que tu suces ?

— Un porto.

— Oh ! Monseigneur ! salue Badigeon.

— De quoi ? D'l'argent d'poire, faut qu'ça profite.

— Ça fera deux portos, lance le pilote.

Ils trinquent.

Dehors, le temps s'arrange confortablement. Les nuages disparaissent. Le ciel, d'un bleu qui n'est pas marchandé, se montre opulent.

— Cré! Dudule... J'crois que j'suis bon pour le triangle, observe Badigeon.

— Oui, t'es béni, que j'me pense... On va s'occuper d'ton outil... Mais, avant, on remet ça ?

— Tu parles !

La seconde tournée, qui est celle du mécanicien, est aussitôt bue que servie.

— Caltons ! invite Badigeon.

— On y va.

Sur la piste, les compagnons de voyage que le pilote aura pour aujourd'hui sont déjà munis de leur barographe. Badigeon

court au pilotage. Il est vite prêt. Son casque, ses gros gants, ses snow-boots lui donnent instantanément l'apparence d'un aviateur capable d'affronter la rigueur des hivers polaires. Il ressent une soudaine détente de tout son être.

— Voilà l'bonheur, Mesdames, le vrai, le seul... celui que procure à un homme libre un sport plein d'imprévu.

Le moteur du 958 part au premier lancer de l'hélice. Badigeon l'essaie cinq secondes, puis il fait un signe.

— Roulez! annonce Poisse-Dudule.

L'appareil part face au vent et décolle, bon premier, avec le naturel d'une limousine sur une route sans ornières.

— Le triangle! mon dernier triangle! s'écrie fortement, sans s'entendre, Badigeon... J'vais bâcler ça en deux temps... Buc, Châteaudun... Après, la perme du brevet. Quatre jours à balader mes bottes à Panam, sans m'en faire... Tout est pour moi... Quel beau temps! Pas d'remous... L'vent dans l'blair... Gy! ma gosse... Allons-y!

Avec une aisance que Xavier de Malafère envierait certainement, Badigeon atterrit à Buc et passe au bureau faire pointer sa feuille. Il repart aussitôt et, prenant de la hauteur, promène un regard placide sur l'immense paysage qu'il découvre dans le trou. Le ralenti du moteur est parfait.

— Oh! qu'on se la coule douce, constate le pilote dans sa carlingue, et quel chic fourbi que de se promener à 2000 comme dans un fauteuil anglais!

Il s'adresse à son appareil :

— J' suis né pour ça, j'suis né pour toi, vieille cacage à son homme!

Il va... Lentement défilent, sous ses pieds, des forêts et des plaines. Rien ne l'étonne, rien ne le déçoit. Il ne donnerait pas sa place pour un empire.

Voici, sur la droite, derrière le bois d'Arcy, le château des Clayes où, pour des raisons que le service de santé n'a pas encore définies, des copains, que l'on a isolés, la mènent joyeuse... Voici d'autres châteaux, des étangs, des bois, des routes et les mille accessoires que, sur la terre, la

nature et les hommes ont accumulés, à seule fin de compliquer la carte... Voici... Mais...

— Qu'est-ce que c'est ? se demande brusquement Badigeon en coupant les gaz... Un raté.., des ratés... Ah! Ah !... Oh !...

Machinalement, il met l'appareil à la descente, puis, avec une progression qu'on lui a toujours recommandée, il donne, à nouveau, un peu de sauce.

— Ben, mon chameau!

Les ratés reprennent.

— Il ne va pas me plaquer ! s'inquiète Badigeon... On ne plaque pas un poteau comme moi... Non, pas possible ? Il n'en veut plus !.. C'est la barbe.

L'altimètre indique au pilote que de 2000 il est descendu à 1200.

— Y a pas ! Faut atterrir... Pourvu que j'tombe pas sur des betteraves qui m'la feront sauter... Je coupe, tant pis... Un œil à l'étévé... Bonne descente, bon patelin... Tout c' qui faut... C'est là, derrière ce mur, dans ce grand terrain... Un p'tit virage

pour avoir l' vent dans l' nez... 250... 200... Me v'la à 100 mètres... Bien, j'suis dans l' sens des sillons... Mais, comme il a plu!... J' vas m' fourrer d' la boue jusqu'aux ailes.

Il atterrit. Des gens accourent.

— Vive monsieur l'aviateur! clame un gamin embourbé dans le champ.

— Eh! eh! fait Badigeon flatté... J'ai choisi la bonne auberge.

De toutes parts, des filles essoufflées, des enfants, des vieilles femmes arrivent pour saluer du même vivat le pilote qui, grimpé sur le plan supérieur du 958, répond à ce chaud accueil par une grimace de reconnaissance.

— Y a le téléphone près d'ici? s'enquiert Badigeon, après avoir calmé, d'un geste, l'enthousiasme.

On se concerte. Une jeune fille pas trop empruntée, prend la parole:

— Au château, M' sieur l'aviateur... Madame la comtesse vous laissera bien téléphoner... Voulez-vous que j'aille lui demander?

— Voui, mon enfant, que j'veux bien... Faudrait aussi trouver le garde-champêtre.

Vingt volontaires briguent l'honneur d'être désignés.

— Ah! mes amis, déclare Badigeon suffoqué, vous pouvez être sûrs que je reviendrai.

Son étonnement est extrême. Cependant, de derrière le petit mur, débouche, au trot allongé d'une bête superbe, une voiture anglaise que conduit une femme élégante.

— V' là justement Madame la comtesse, annonce la jeune fille.

La voiture s'arrête. Badigeon salue de son haut observatoire. Ensuite, il bâille d'admiration, car on fait plus que lui répondre d'une gracieuse inclinaison de tête. La comtesse saute de son siège, passe les guides à une femme, et fend la foule qui, sur la route, demeure attentive au 958 et à Badigeon.

— Le téléphone, Madame... L'aviateur voudrait téléphoner.

Mais, avant que la comtesse ait répondu,

Badigeon dégringole de son plan supérieur, et il se présente.

— Mais certainement, dit la comtesse, vous pouvez téléphoner... Je vous propose même de profiter de ma voiture.

— Ah ! Madame, c'est le paradis, votre patelin !

La comtesse sourit.

— Oui, mon... patelin.

— Excusez-moi.

— Vous excuser !.. Mais vous déjeunez, n'est-ce pas ? Je suis si seule !.. Ce sera, je vous assure, une bonne action.

Badigeon néglige de se faire prier.

— Sans blague, Madame la comtesse, déclare-t-il, moi qui me promettais de revenir... Je crois qu'il me sera plutôt difficile de pouvoir m'en aller.

XIX

— Et puis, ici, c'est la galerie des ancêtres.

La comtesse fait faire le tour du propriétaire à Badigeon et lui explique les attractions de sa demeure.

— Vous êtes dans un château historique, un monument classé. Le dimanche, s'il vous arrive de venir me voir, vous vous étonnerez de rencontrer des bandes de croquants dans le parc et jusque dans mes salons... Ce sont les petits inconvénients de la célébrité.

— Vous descendez de ces gens-là ? fait Badigeon en désignant, sur le mur, une dame assez laide coiffée à la Sévigné, et

deux gentilshommes, dont l'un est bardé de fer.

— Moi ? Pas du tout.

— Pardon.

— Ne vous moquez pas... Je descends de l'épicerie. Tous les saucissons de cheval vendus par mon père m'ont permis d'acheter à la fois un titre et un mari.

— Belle affaire ! approuve Badigeon.

La comtesse reprend :

— Au titre, j'y tiens... Quant au mari...

— Il n'est pas à la guerre ?

— Mais si, mais si... C'est du moins ce qu'il affirme. Il est chef d'escorte d'un général divisionnaire... Savez-vous en quoi consistent les fonctions de chef d'escorte ?

— Ma foi...

— On fait du cheval toute la journée, et il peut advenir qu'on soit victime d'un accident à l'arrière... Moi, je n'aime que les fantassins...

— Ah !..

— Et les aviateurs. Mon mari était lieutenant de hussards avant les hostilités.

Badigeon laisse parler la châtelaine. C'est

un sport dont elle ne paraît pas se fatiguer. Elle tire vanité de son extraction bourgeoise et critique les aristocrates auxquels elle s'est alliée.

— On tient habituellement aux choses qui nous coûtent cher. Ce n'est pas mon cas. Mon mari a palpé un beau million en m'épousant. Il l'a écorné. Je n'en divorcerai pas moins après la guerre.

— Pas possible ! prononce Badigeon qui ne s'intéresse que médiocrement à cette histoire.

— C'est comme je vous le dis. Ensuite, je convolerai avec un héros, un vrai... Voyez-vous, mon petit ami, il faudra bien que les embusqués s'y habituent : les femmes riches et jolies ne seront plus pour eux... Ah ! nous aurons une belle œuvre à accomplir !

Badigeon songe :

— Elle doit être folle... C'est bien ma veine : j'ai atterri chez une louftingue.

Il reconnaît toutefois que la dame est jeune et fraîche, que sa bouche est tentante et sa croupe assez copieuse.

— Le chef d'escorte n'a pas dû s'embêter, la première nuit, pense-t-il.

— C'est une bonne fortune pour moi que votre panne, continue la châtelaine. Si la vie est courte, les journées n'en sont pas moins terriblement longues depuis quelque temps. Ici, je vis en recluse.

— Ce ne doit pas être folichon.

— Certes, je possède beaucoup d'amis qui se risquent jusqu'au camp retranché de la capitale... Mais les embusqués ne me disent rien de rien.

— Mais, les femmes ?...

— Les femmes, il y en a aussi qui sont des embusquées... Moi j'ai été Croix-Rouge... En ai-je tripoté, pendant trois mois, des thermomètres, des sondes canelées et des flacons de teinture d'iode !

— Et, vous avez lâché votre ambulance ?

— Tiens ! chacun son tour d'être à la peine.

Elle ajoute, charmante :

— Je suis, maintenant, à l'honneur de vous recevoir.

Badigeon s'incline. L'hôtesse remarque

soudain qu'elle a omis de se nommer à l'aviateur.

— Je suis la comtesse de Saint-Thyrse, dit-elle, simplement.

— Ah ! très bien.

Cela n'apprend rien à Badigeon, qui a toujours négligé l'étude des volumes de MM. d'Hozier, et se soucie fort peu de l'almanach du Gotha.

Mme de Saint-Thyrse agite le cordon démodé d'une sonnette. Un valet de chambre se montre.

— Des biscuits, du Turin... Vous servirez dans la bibliothèque.

Puis, se tournant vers Badigeon :

— J'aurai ainsi le plaisir de vous montrer de très vieux livres.

Le pilote fait une mine résignée. Les livres, les tragédies, tout cela n'est pas son affaire. Il ne rougit pas d'être ignorant. Il mesure l'instruction obligatoire d'après les bienfaits qu'elle procure aux hommes. Or, ceux de ses camarades d'école communale qui ont récolté des lauriers pourrissent dans des bureaux sans air et des emplois

sans avenir. Ils sont pâles, leurs muscles sont atrophiés, et ils possèdent des épouses anémiques et revêches. Badigeon se félicite trop d'avoir choisi les sports pour sauter de joie à l'idée de subir l'atmosphère d'une bibliothèque et de manipuler des livres auxquels il ne comprendra rien. Il essaie d'esquiver l'invitation.

— Pour le Turin, ça va... Mais, en ce moment, je n'ai pas le cœur à la lecture.

— Vous regarderez les images. Certains volumes du XVIIIe siècle sont surprenants... Les artistes de cette époque usaient d'une de ces licences!...

Elle précède Badigeon dans un dédale de couloirs.

— Naturellement, vous passez la journée ici, et vous y couchez, décide-t-elle, tout en accomplissant son rôle de guide.

— Oh! Madame la comtesse, s'excuse Badigeon, je vous ferai respectueusement observer que je suis parti ce matin pour mon triangle...

— Votre triangle ?

— Ma dernière épreuve... Si je la rate...

— Bah! vous la recommencerez... Cela ne doit pas être un événement extraordinaire.

Badigeon réfléchit une seconde. Il conclut :

— V'là mon triangle fichu... Ça n'a pas d'importance, dit-il, galant, à la comtesse... En effet, je le recommencerai.

— A la bonne heure!.. Votre chambre est voisine de la bibliothèque... Un peu plus loin, un escalier dérobé conduit à mon appartement.

— Y a du bon, monologue Badigeon... Je la vois venir.

Une fois, il a visité une bibliothèque. C'était dans une mairie de banlieue. Celle d'ici ne lui est pas comparable. Elle est luxueuse et sévère. Badigeon n'a pas pour habitude de se trouver impressionné par les décors. Il se laisse choir sur un canapé de cuir fauve et exécute quelques rebondissements. Il tient à se montrer mal élevé, sans autre raison que d'épater son hôtesse.

— Ça de m'arrivera pas souvent de tomber chez une comtesse de la Tourpren-

garde, se dit-il... Si c'est pour m'y raser, zut !

Il se sent poussé aux pires incorrections. Andrée et Gisèle elles-mêmes ne le reconnaîtraient pas.

Il raisonne son cas :

— Probable qu'il faut le grand monde pour qu'mon âme de gouape ait envie de faire des siennes... Si qu'on était à Panam, j'entraînerais c'te p'tite comtesse dans les guinches... Des gigolos lui pinceraient la taille... Ah ! j'voudrais l'entendre crier comme une pintade en délire !

Sincère vis-à-vis de son propre individu, il ajoute :

— Au fait, j'ai jamais vu d'pintades et, par conséquent, j'n'ai jamais entendu crier ces bestiaux-là.

Mme de Saint-Thyrse vient d'extraire délicatement quelques volumes d'un tiroir. Elle explique à Badigeon :

— Ceux-là, on ne les laisse pas traîner. Ils sont rares et polissons.

Ce sont des romans de Restif de la Bretonne dans leur édition originale illustrée

par Binet. Badigeon, après les avoir feuilletés, trouve que Mme de Saint-Thyrse a exagéré en lui promettant des sensations rares. Il s'attendait à des images libidineuses. En somme, la comtesse, qui semble promettre beaucoup, ne donnera peut-être pas grand'chose.

Il modifie son jugement car, au déjeuner, le pied de son amphitryonne ne manque pas d'éloquence. Habitué seulement aux usages du demi-monde, Badigeon est indécis sur la ligne de conduite à adopter. Le maître d'hôtel paralyse ses mouvements. Le pilote emploie, à son tour, la télégraphie pédestre qui, cependant, lui semble incorrecte dans une demeure historique et en faveur d'une dame légitimement mariée. Il espérait mieux que cela d'une aristocrate, même autrefois épicière, et il n'eût pas été fâché d'apprendre comment on se tient à la table des seigneurs. Xavier de Malafère, qu'il a vu dans son faux ménage, affichait, dans les circonstances les plus équivoques, une tenue que les agaceries de Gisèle ne compromettaient pas.

— Comme quoi, il n'y a pas à dire, estime Badigeon, les serviettes ne se confondent pas avec les torchons, ni les gens qui ont de la branche avec les parvenus.

Le domestique éclipsé, Badigeon prouve à Mme de Saint-Thyrse qu'à titre d'oiseau il possède des pattes et qu'elles imitent aisément celles des araignées. La comtesse n'est pas insensible à ces éléments d'histoire naturelle.

Ils passent un après-midi délicieux qui leur permet de ne plus rien ignorer d'eux-mêmes. Au dîner, ils devinent à peu près comment ils finiront leur soirée.

— Pour les larbins, vous gagnerez votre chambre, murmure Mme de Saint-Thyrse... Ensuite, vous connaissez le chemin.

Nuit charmante. Badigeon, qui déplore toujours le temps perdu, peut féliciter son hôtesse. Il se montre à la hauteur de la sympathie que Mme de Saint-Thrse lui a, de prime abord, témoignée.

A son tour, il fait assaut de politesse :

— Tu seras ma marraine, s' pas ?

La comtesse applaudit. Il lui manque un

filleul pour ne pas douter que le pays est en guerre.

— Jusqu'ici, je me méfiais, explique-t-elle... Je craignais de tomber sur un garçon dépourvu d'éducation.

— Avec moi, t'es tranquille... Ni vu, ni connu... A la première alerte, j' m'envole.

— Pas du tout, proteste Mme de Saint-Thyrse. Si l'alerte vient du chef d'escorte, nous serons deux pour tenir le coup.

Elle échafaude des projets, fait miroiter sa fortune.

— J'avais assez pour deux avec un incapable. La main dans la tienne, c'est vers la gloire que je marcherai.

Elle questionne l'aviateur sur son passé, ses affections, sa famille.

— Je suis le fils de mes propres œuvres, s'enorgueillit Badigeon.

Il a lu cela quelque part et, par cette phrase, prétend offrir des garanties.

— Pas de femme ? pas de maîtresse ? pas de fil à la patte ? insiste la comtesse.

— Tu veux rire.

Il ne ment pas. Il est heureux des évé-

nements de naguère qui le laissent libre.

Mais Mme de Saint-Thyrse pense à tout.

— Avant d'aborder des questions plus graves, je veux, mon chéri, faire quelque chose pour toi... Je ne t'ai pas encore parlé de certains amis influents.

Badigeon préférerait un autre sujet de conversation. Il se méfie maintenant des femmes qui s'acharne à créer le bonheur de leur partenaire. Il se sent de taille à faire le sien sans protections. Il songe :

— Dédé, Gisèle, celle-ci, kif-kif... Les gonzesses commencent invariablement par se montrer fières de notre métier héroïque, après quoi elles nous exposent les moyens à employer pour nous faire embusquer.

Il tient à son sacerdoce. Il ne désespère pas de descendre, à lui seul, une compagnie d'oiseaux ennemis.

— Tout ce que tu voudras, la paix signée, promet-il à Mme de Saint-Thyrse... En attendant, respecte mes ailes, elle me sont chères.

— Parbleu !

Au petit jour, Badigeon réintègre sa

chambre. Un peu plus tard, un domestique l'éveille en lui apportant du chocolat. L'attitude obséquieuse de l'homme, le plateau d'argent, l'élégance du mobilier, la fenêtre ouverte sur le parc procurent à Badigeon une douce béatitude.

— Est-ce possible ? glousse-t-il, comme d'autres, en sortant d'un évanouissement, s'écrient : « Où suis-je ? »

Il se souvient que, dans certains contes à l'usage des enfants, les rois épousent des bergères, et les princesses des gardeurs de troupeaux.

— J'étais déjà plus qu'un berger... C 'qui m'adviendra ne sera donc jamais extraordinaire.

Il s'adresse au valet de chambre :

— La patronne est-elle levée ?

Le domestique rectifie :

— Monsieur trouvera madame la comtesse sur la terrasse vers dix heures.

Badigeon avale son chocolat, médite, une vingtaine de minutes, sur son sort qui paraît devenir acceptable. Puis, il se lève, allume une cigarette et, en chemise, circule

dans la chambre. Devant une psyché, il étudie quelques poses plastiques. Il s'admire :

— Je réalise une vision d'art.

Il admet que tous les honneurs, toutes les richesses lui sont dûs.

A dix heures, il se rend sur la terrasse, où il trouve Mme de Saint-Thyrse occupée, tout en se balançant dans un roking-chair, à parcourir les journaux du matin.

Badigeon n'oublie pas la leçon du valet de chambre, ni qu'il a, dans son adolescence, pris des leçons de maintien dans les feuilletons populaires.

— Vous avez bien dormi, comtesse ?

Mme de Saint-Thyrse éclate de rire.

— Tu es tout plein mignon, lui glisse-t-elle.

Puis, élevant la voix :

— Cher Monsieur, je vous annonce une surprise pour le déjeuner... Naturellement vous prenez ce repas ici ?

Badigeon grommelle :

— Bon Dieu !.. Et mon triangle !

Mais, seules, ces paroles parviennent aux oreilles de la comtesse :

— Vous me proposez de déjeuner près de vous ?... Ah ! madame, quel courage il me faudrait pour me priver d'un tel plaisir !... Au fait, vous me parlez d'une surprise... Peut-on la connaître ?

— Une surprise révélée n'en est plus une... Un peu de patience, pétulant jeune homme... En l'attendant, si nous faisions un tour ?

Elle entraîne Badigeon dans les petites allées du parc. L'air est parfumé et tiède. Le décor romantique d'un banc de pierre et d'un saule-pleureur incite les promeneurs à une halte sentimentale.

— On se croirait assis sur la tombe de Musset, remarque Badigeon qui eut, autrefois, des petits camarades dans le quartier de la Roquette et explora, en leur compagnie, le cimetière du Père-Lachaise en tous sens.

— *Poète, prends ton luth, et me donne un baiser,* soupire Mme de Saint-Thyrse, en offrant ses lèvres au pilote.

Badigeon accepte le présent.

— Que c'est bon !.. Que c'est bon !.. jugea-t-il en connaisseur.

Ils eurent encore, l'un pour l'autre, quelques attentions exquises.

XX

— J'attends toujours la surprise, réclame Badigeon, en lampant un verre de vermouth.

Ils sont dans le petit salon.

— Ah ! s'écrie Mme de Saint-Thyrse, vous êtes un garçon à qui il ne faut rien promettre !

— En êtes-vous sûre ?

— Cela est sans importance d'ailleurs, puisque je ne vous promettrai rien que je ne puisse tenir.

— Vous êtes un ange !

— Ecoutez, fait la comtesse en tendant l'oreille vers l'allée d'honneur... J'entends les pas d'un cheval, autrement dit : la

sirène de l'auto... Voilà notre invité, monsieur.

— Serait-ce lui qui apporte la surprise ?

— Quand vous saurez son nom, vous comprendrez tout.

Badigeon est sur des épines. Va-t-il voir surgir, comme dans les contes de fées, une théorie de valets chamarrés d'or et chargés de cadeaux ? La comtesse a-t-elle agi assez vite pour se faire livrer des pièces d'orfèvrerie destinées à commémorer leurs amours ? Un argentier célèbre va-t-il apparaître, précédé de hérauts, et apporter à l'aviateur Badigeon un avion de métal précieux rehaussé de pierreries... petit souvenir qu'il ne serait pas défendu de porter au clou, les mauvais jours ?

La limousine dépasse la grille et, rapide, vient stopper devant le perron. Un homme très simple, complet gris et melon noir, en descend. Badigeon ressent un malaise.

— Etrange ! murmure-t-il. Il me semble avoir vu cette gueule-là quelque part.

Presque aussitôt, le maître d'hôtel annonce :

— Monsieur Folier-Truffot !

Badigeon se cramponne à une embrasse de portière.

— La tuile ! gémit-il.

Le sénateur fait une entrée sans apparat.

— Ah ! ma bonne amie, ce qu'il faut vous aimer pour plaquer la politique en des heures si graves !

Mme de Saint-Thyrse le remercie de cette préférence qu'il lui donne.

— Je connais votre cœur... Mais permettez-moi de vous présenter Monsieur Badigeon, un de nos futurs pilotes, une de nos futures gloires.

Folier-Truffot, écarquille les yeux, cherche ses mots et, finalement, accouche d'un :

— Ah ! ça, on vous rencontre donc partout, vous, l'aviateur ?

qui n'est pas sans estomaquer la comtesse.

Badigeon retrouve son calme.

— Partout, c'est-à-dire une fois dans un restaurant des Champs-Elysées, et une autre fois ici... Il faut croire, Monsieur le sénateur, que votre regard embrasse le monde.

Folier-Truffot lui tend la main.

— Je n'ai rien contre vous, vous savez.

Badigeon prend la main offerte et s'incline. Mme de Saint-Thyrse ne peut réfréner sa curiosité.

— Je parie qu'il y a un cadavre entre vous.

— Cela n'est pas aimable pour Andrée, hein ? dit le sénateur à Badigeon.

— Andrée ? questionne la comtesse en fronçant ses sourcils.

— Ma chère amie, l'histoire serait trop longue...

— Oh ! je n'exige rien.

— Je préfère laisser au jeune Badigeon le soin de vous la raconter.

— Eh bien, voilà... commence le pilote, très embarrassé.

M. Folier-Truffot l'interrompt :

— Pardon, il fait faim, et j'ai, comtesse, peu de temps à vous accorder.

— Mais, je pense que nous sommes servis.

Mme de Saint-Thyrse n'attend pas l'annonce du maître d'hôtel. Elle s'empare du

bras du sénateur, et Badigeon les suit dans la salle à manger.

Le personnage politique est de bonne humeur. Badigeon ne lui est pas antipathique, et sa vieille amitié pour Andrée ne l'autoriserait pas à condamner le pilote si les griefs de M[lle] Fleurie ne se compliquaient d'une petite histoire d'argent. Homme autrefois aimé, M. Folier-Truffot est indulgent à la jeunesse, à ses appétits, à ses cruautés, à son inconscience. Il croit aussi que certaines femmes ont à supporter l'immanente justice. Andrée lui a coûté cher, à l'époque où il ne possédait presque rien. Il se souvient d'un incident dont il ne peut se priver de faire profiter la comtesse :

— J'étais jeune alors, et je gagnais cent onze francs cinquante par mois à la Préfecture de la Seine... Cette Andrée, à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure, et qui poserait facilement, aujourd'hui, les Vénus hottentotes était, à cette époque, une arpète mince comme un fil, si mince et si légère que je l'avais surnommée : Libellule... Gentil, cela, n'est-ce pas ?

— Adorable.

— En effet, je l'adorais. Elle me le rendait.

— Ceci ne m'étonne pas.

— Moi non plus... Un dimanche matin, on frappe à la porte de ma pauvre chambre C'était Libellule, suivie d'un commissionnaire, lequel était coiffé d'une malle.

— Oh ! s'effraie la comtesse, vous n'allez pas nous rééditer l'affaire Gouffé !

— Soyez sans crainte... « J'ai plaqué ma famille, m'apprend Libellule en me sautant au cou... Alors, je viens m'installer chez toi... Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. »... Je crus recevoir une cheminée sur la figure... « C'est que, m'écriai-je, il n'y en a même pas pour un ! »... Et fou de rage, je m'élançai sur la malle dont je me coiffai à mon tour pour dégringoler, quatre à quatre, mes étages, et déposer, sur le trottoir, le matériel ambulant de ma Dulcinée.

Mme de Saint-Thyrse s'apitoya :

— Pauvre femme !

— Oui, pauvre femme, car elle était

bonne. Elle l'est resté... Plus tard, elle me pardonna d'avoir refusé le don complet de sa personne et des colifichets qui s'y rapportaient... Nous sommes toujours des amis. Quand elle est heureuse, elle tient à m'en avertir ; quand elle est malheureuse, elle tient également à ce que j'en aie ma part.

Mais, ce récit ne suffit pas à Mme de Saint-Thyrse, qui exige quelques explications complémentaires.

— Et notre ami Badigeon a joué un rôle dans la vie de cette dame-là ?

— Oh ! un rôle !.. fait Badigeon.

— Cela n'est plus de mon ressort, prononce, avec quelque grandeur, M. Folier-Truffot.

Badigeon se décide à prendre le taureau par les cornes :

— Tout ça, c'est de la faute à mon copain Malafère.

— Qui est ce Malafère ? demande la comtesse.

— Un idiot qui avait juré de me dégoter une marraine... Je voulais bien qu'An-

drée soit une mère pour moi. Le hic, c'est qu'elle veillait sur ma vertu.

— Terrible tâche ! estime l'hôtesse.

— Non mais, si vous voyiez la môme Dédé !

Le sénateur rappelle le pilote aux règles de la courtoisie :

— Monsieur Badigeon, ne dites pas, après le poète : *Le banquet est fini quand j'ai vidé mon verre.*

Mme de Saint-Thyrse reste un instant songeuse.

— C'est curieux, dit-elle soudain, à mi-voix.

— Qu'est-ce qui est curieux ?

— Un rideau vient de se déchirer devant mes yeux... Je ne crois plus à l'amour.

— Ah ! bah !

— Hélas !... L'amour ! L'association de deux individus dont l'un dupe l'autre...

Le maître d'hôtel vient de mettre dans l'assiette des convives des tranches de filet d'un chevreuil tué dans le parc. Ce parfum de venaison, accompagné du bouquet d'une sauce savante, ne prédispose pas les

deux hommes à réfuter les théories de la bonne hôtesse.

La conversation aborde d'autres terrains. M. Folier-Truffot a, sur la guerre, des tuyaux qu'il ne peut confier, mais qu'il laisse deviner. Badigeon, satisfait d'apprendre que la confiance est plus que jamais ferme en hauts lieux, manifeste son désir de ne pas mariner à son école.

— Bravo ! réplique le sénateur... Et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de mettre les bouchées doubles... Mlle Fleurie, je le crains, n'a pas renoncé à vous réserver un chien de sa chienne.

— Que peut-elle faire contre moi ?

— Ne m'en demandez pas tant... Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que je me suis récusé pour vous nuire... Moi, n'est-ce pas, les affaires de femmes !... C'est la guerre, vous êtes brave, le reste ne me regarde pas.

Mme de Saint-Thyrse complimente le sénateur pour cette bonne parole. M. Folier-Truffot lui rend la politesse sous la forme d'un coup d'encensoir général :

— Quand un pays a des citoyennes comme vous, des soldats comme Monsieur Badigeon, il mérite d'avoir des dirigeants comme moi.

Le déjeuner se termine dans une harmonie parfaite.

XXI

Un mois plus tard, Badigeon, qu'on a initié aux plaisirs du bombardement et des vols de nuit, se trouve à Paris. Il rejoint le dépôt du 2e groupe, pour l'Orient ; et, comme les délais ne sont pas extrêmement rigoureux, il profite de son passage dans la capitale pour prendre un jour entier et une nuit de repos bien gagné.

Rien dans sa nouvelle attitude, n'est affecté. Brigadier-pilote, l'as futur déambule sur les boulevards, descend la rue Royale, et il éprouve, dans la foule élégante qui l'entoure, l'impression de savourer les dernières minutes citadines de sa vie.

L'idée qu'il « n'en reviendra pas » s'établit fortement dans son esprit. Cela lui donne un calme plus grand, de la simplicité, et cette espèce d'étonnement qu'un homme de cœur peut avoir en regardant évoluer ses contemporains, dans une époque tragique où l'existence d'un homme compte si peu.

— Plus tard, songe-t-il ingénûment, des ballots qui écriront des bouquins feront des boniments sur le courage des civils à l'arrière... Ils ne se bilent pas, les civils... et ils ont raison.

Mais, de pareilles préoccupations ne sont pas familières à Badigeon qui s'étonne d'avoir eu cette idée saugrenue.

— Est-ce que je regretterais quelque chose ? se demande-t-il sans façon.

Il hausse les épaules et secoue la tête.

— Non... Allons donc !... La comtesse, je l'avais bien jugé... folle à lier !... Que l'on ne me parle plus des femmes à béguins !... « Je divorce, je veux épouser un héros... Ah ! vous avez eu une maîtresse ?... Bonsoir m'sieurs, dames ! »... On lèche les

mêmes et on ne continue pas... La môme Gisèle et son filleul à la flan... des pieds !... Tout est fini, et bien fini... Reste à ne pas louper mon boulot sur l'ennemi de par là-bas... Qu'on compte sur moi !... Quant à Andrée...

A ce moment précis, Badigeon, que sa promenade sans but a conduit aux Champs-Elysés jusque devant l'hôtel Astoria transformé en hôpital militaire. Badigeon considère, avec une formidable envie de rire, une limousine qu'il reconnaît.

L'auto s'arrête près du trottoir... et Andrée en descend.

— Badigeon ! s'exclame Mlle Fleurie, suffoquée, en se heurtant au grand diable qui la salue.

— Elle est bonne !... Ah ! celle-là, elle est bonne !

— Badigeon, répète, haletante, l'ex-marraine.

Elle change de couleur, tellement l'émotion qu'elle éprouve la secoue tout entière.

— Allons, allons... Ça va passer, plaisante le pilote.

Mlle Fleurie le supplie :

— Donnez-moi votre bras... Un vertige... Oh ! que j'ai mal !.. J'ai des étourdissements... des... pour des riens... Voyez-vous, il ne me faudrait pas deux surprises comme celle-ci le même jour... Je n'y tiendrais pas.

Badigeon ne rit plus. Le cri, la défaite d'Andrée le touchent malgré lui.

— Remettez-vous, dit-il, en la soutenant.

Encore qu'ils doivent former un couple singulier, il oublie qu'on se détourne pour les regarder, sourire, et commenter cette petite scène.

— Vous alliez à c't'hôpital, s'informe Badigeon.

— Oui.

— Toujours le cœur sur la main.

— Ingrat ! soupire Andrée.

Il incline doucement la tête.

— Je vais te dire, commence-t-il.

— Non, non, ne me dis rien... Attends-moi ici, dans la voiture. J'aurai vite fait... Ce n'est pas mon hôpital ici. Je viens simplement voir un malade.

— Comment ?.. T'as donc un hôpital à toi ?

— Oui... Je suis de la Croix-Rouge.

— Tu m'épates.

— Il me fallait une diversion à ma peine... J'ai pris le voile... Mon Dieu, mon Dieu... mais, tu n'as pas changé... Badigeon... ah ! Badigeon.

— J'aurais plutôt cru que tu t'employais à me faire radier.

— De qui tiens-tu ça ?

— Tout se sait, ma chère.

— Tais-toi... Si j'ai eu, un instant, une mauvaise pensée, c'est pour la racheter que je me suis sacrifiée à ceux qui souffrent.

— Certes, tu n'es pas méchante.

— Méchante, vis-à-vis de toi ?... Est-ce possible ?... Dis, tu veux bien m'attendre, cinq minutes ?

— Dans l'auto ?

— Oui.

— Avec plaisir... Je suis indépendant jusqu'à demain... Prends tout ton temps. J'ai mes souvenirs pour m'occuper.

Le chauffeur, correct devant « l'ancien » de Madame, se précipite à la portière et l'ouvre. Indifférent à cet empressement, le pilote entre et s'installe, une cigarette au bec. Rien ne peut plus le suprendre. Ni Andrée, ni Gisèle, ni aucune femme ne sera capable désormais de le retenir bien lontemps. Il goûte cependant l'agrément du confort avec une ferveur sans mélange.

— Drôle d'histoire admet-il... Mais des dattes, pour que je passe ma nuit avec cette grosse dondon... Vaut mieux rigoler encore une fois... Sait-on jamais ! Arrivé au bi du bout d'mon excursion, je m'ferai p't'être mettre en bouillie !... Ce soir que je suis propre, j'vas proposer un gueuleton à Monmartre.

Il fait un temps magnifique. Les voitures, les taxi, les longues limousines roulent dans la chaude lumière d'une fin d'après-midi de septembre.

— Où est l'époque, soliloque Badigeon, où, pour la guimbarde de la môme Dédé et les belles mirettes de Gisèle, je faisais des magnes de gigolo ?... J'ai pas dix-neuf

ans, eh, sans blague... N'empêche que mam'zelle Fleurie qu'a la quarantaine, et les mois d'nourrice avec, est plus évaporée qu'un trottin... Enfin, elle a bien l'droit... C'est la vie.

Maintenant, l'auto roule sur les allées du Bois, et le pilote raconte à la grosse dame, qui l'aime toujours, des histoires interminables. Il n'oserait se taire auprès d'elle, de crainte qu'elle abusât de son silence. Mais, Andrée n'écoute pas. Le regard absent, elle rêve à ce passé dont la cendre n'a pas eu le temps de refroidir, et une affreuse détresse l'envahit.

— Mon chéri ! implore-t-elle.

Il ne répond pas. Il voudrait avoir pitié de cette amoureuse obstinée qui, s'il lui laissait le loisir de se ressaisir, empoisonnerait sa dernière nuit. Il ne peut pas. La compassion n'est pas son fort.

— Où qu'on va ? s'informe-t-il.

Mlle Fleurie s'en moque. L'essentiel est que son pilote, qu'elle ne croyait plus revoir, soit là et qu'il n'ait plus ses mauvais yeux de jadis.

— J' connais une boîte sur la Butte, propose Badigeon... C'est moche et plein d' rapins. Mais, s' pas, j' veux pas t' faire de dépenses. On va y aller.

— Oui, accepte distraitement Andrée.

L'auto quitte le lac, les verdures, les pelouses, les massifs du Bois, sur l'ordre que donne Badigeon au chauffeur.

Tout va bien. Déjà, la rue Lepic et son grouillement de petites voitures apparaissent. Le moteur tape doucement, La rue monte... Voici le Moulin de la Galette, la rue des Saules et enfin la place du Tertre.

— Tout l' monde descend, annonce le pilote.

— Où m'as-tu conduite ?

Elle se retrouve où elle a vécu toute petite, où elle a connu ses premières misères. Ses parents habitaient rue de l'Abreuvoir. Sa mère était douce, mais son père, trop souvent ivre, la « bûchait ». A quinze ans, elle posait chez les peintres. Ensuite, on la mit dans la couture, puis elle revint à son métier de modèle... Toute sa vraie jeunesse s'est passée là. Après, ce

furent les amours, les aventures... Elle est contente de retrouver les choses à leur place d'autrefois. Rien n'est changé. Les gosses ont les mêmes figures pâles, les femmes ont toujours leur air résigné et las.

Ils s'installent à la devanture d'un marchand de vin. Badigeon lui passe la carte.

— Commande toi-même, lui dit Andrée. Tes goûts seront les miens.

Il opte pour un navarin aux pommes, des beignets de salsifis, du brie, des mendiants.

— Nous irons prendre le café chez Frédé, décide-t-il.

— Frédé ?

— Tu ne connais pas le Lapin Agile ?

— Ah ! si je le connais !

Encore d'autres souvenirs. Ce cabaret, que l'on nommait aussi « des assassins », la vit en compagnie d'artistes dont quelques-uns sont, aujourd'hui, célèbres. Elle évoque des noms, des visages. Comme tout cela est gris, minuscule dans sa mémoire.

Une rencontre inattendue se produit chez Frédé. Xavier de Malafère et Gisèle de

Tournon sont là, attablés devant deux petites coupes de cerises à l'eau-de-vie.

— Vous, ici ? dit Badigeon stupéfait.

— Je fais visiter Montmartre à Gisèle, explique Malafère.

Badigeon est gai, Andrée paraît, une seconde, heureuse, mais Xavier et Gisèle ne peuvent dissimuler leur ennui de ce rappel des incidents qui les désunirent.

Badigeon jette un regard sur la manche de Xavier. Les ailes n'y sont plus. Il interroge :

— L'automobile ?

— Oui...je vais souvent au front, comme convoyeur.

— Ah ! très bien... Et, ça barde, dans la troisième zone ?

— Ne plaisantez pas... Il y en a qui s'y font tuer.

— A Paris aussi, depuis le retour des autobus.

Xavier change de sujet.

— Et vous ?

— Moi, comme vous voyez, on se main-

tient... A propos, je ne pensais pas à vous annoncer... Je file à Salonique.

Mlle Fleurie manque de s'évanouir.

— A Salonique !... Ah ! mon Dieu !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Je suis volontaire... Ah ! le chouette voyage !

— Badigeon, Badigeon, crie Frédé, le patron, tu nous en chantes une, ce soir ?

— Si vous voulez.

— Badigeon, Badigeon, demande une petite femme blottie contre l'épaule d'un solide garçon chevelu, allez-y de la *Valse à Julot*, vous s'rez un n'amour.

Badigeon se lève, pose son képi sur un tabouret. Le patron accorde sa guitare.

Au bar du coin, un piano mécanique...

La voix, un peu canaille, de Badigeon emplit la salle. Sa silhouette se détache dans l'atmosphère faiblement éclairée. Il est superbe... et l'on sait qu'il va partir, là-bas, si loin, si loin...

Vas-y ma poulette,
Tricote des gambettes

Les gens s'amusent. Mlle Fleurie n'entend rien, ne voit rien... Elle vient de détacher, de son sautoir d'or, une petite médaille bénite qu'elle glisse discrètement dans la doublure du képi de Badigeon.

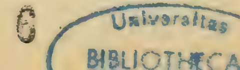
— Que cela lui porte bonheur ! murmure-t-elle avec ferveur.

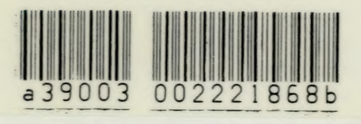
Fais leur z'y voir aux copains
Que t'as pas du sang d' lapin

Et Badigeon achève sa chanson.

FIN

NIORT. — IMP. NOUVELLE G. CLOUZOT




a39003 002221868b

